Giap et Clausewitz

Les Editions Aden
édition **Gilles Martin**
graphisme **Atelier des grands pêchers**
(atelierdgp@wanadoo.fr)
équipe éditoriale
Marie David, Julie Matagne, Patrick Moens

Les Editions Aden
44, rue A. Bréart
B-1060 Bruxelles
Belgique
Tél 00 32 2 5344661
Fax 00 32 2 5344662
adendif@skynet.be
www.aden.be

Dépôt Légal à parution

T. Derbent

GIAP ET CLAUSEWITZ

suivi de

Général Vo Nguyen Giap

CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DE DIEN BIEN PHU

Ernesto Che Guevara

PRÉFACE AU LIVRE DU GÉNÉRAL GIAP : GUERRE DU PEUPLE, ARMÉE DU PEUPLE

texte inédit

editions★aden

Les soldats du régiment «Marche vers l'ouest»
Tête rasée, ont l'aspect furibond du tigre.
Vêtus de vert, les yeux sévères et rêveurs, ils regardent
les frontières
La nuit, ils rêvent d'une silhouette gracieuse de Hanoï
Quang Dung

Une introduction dispensable

Lorsque qu'il m'a fallu lâcher le manuscrit de *Clausewitz et la guerre populaire* à son éditeur, j'ai ressenti un sentiment d'inachèvement probablement très banal en cette circonstance. Il se trouve toujours quelque boulon à resserrer, quelque barbelure à limer. Mais à ce sentiment général s'ajoutait un regret très précis : celui de n'avoir pas pu creuser la question des stratèges révolutionnaires postérieurs à Lénine qui ont appliqué consciemment les thèses de Clausewitz. C'est le cas des cadres de l'appareil politico-militaire du KPD dans les années 1925-1945[1], de Tito (qui a étudié Clausewitz à Moscou en 1934) et du général Giap, à peine men-

1. Il y a de nombreuses mentions et analyses des thèses de Clausewitz dans les publications militaires du KPD et du *Rotfront Kämpferbund*.

tionné dans l'introduction du livre. Il a fallu la publication des *Mémoires* de Giap pour mesurer en quoi et à quel point il avait été influencé par Clausewitz. Je ne pourrais jamais assez conseiller ces *Mémoires*[2] : elles fournissent un éclairage irremplaçable sur la première guerre d'Indochine. À la différence des textes publiés dans les années 1960, les échecs de l'Armée populaire et les désaccords survenus parmi ses cadres y sont évoqués ouvertement et en détail. C'est dans ces *Mémoires* que Giap raconte sa rencontre avec Clausewitz et les moments où la pensée de Clausewitz vint nourrir ses propres réflexions. C'est fort de ces *Mémoires* que j'ai pu rédiger un des chapitres qui manquait à mon étude[3] et, sur base de cette étude et de ce chapitre, l'essai que voici.

T. D.

2. Général Vo Nguyen Giap, *Mémoires*, Éditions Anako (www.anako.com), collection *Grands Témoins*, Fontenay-sous-Bois, trois tomes, 2003-2004.
3. On peut lire ou télécharger ce chapitre sur www.geocities.com/t_derbent.

T. Derbent

Giap et Clausewitz

I.
Carl von Clausewitz, théoricien de la guerre populaire

Universellement connu et reconnu comme penseur de la guerre (et notamment dans son rapport à la politique), le général Carl von Clausewitz est aussi l'un des premiers théoriciens de la guerre populaire. C'est essentiellement par ses cours sur la « petite guerre » à l'École de guerre de Berlin (1810), par le troisième *Manifeste* des réformateurs prussiens appelant au soulèvement contre Napoléon (1812), par son essai intitulé *Ueber den Partei gäger-krieg des Major von Balderstein* (1813) et par le chapitre sur *La Nation en armes* de son œuvre majeure, *Vom Kriege* (*De la guerre*), que Clausewitz apparaît comme le théoricien de la guerre populaire nationale.

Il examina à ces occasions tous les aspects de l'insurrection militaire contre l'occupant dans des pages remarquables que tous les états-majors européens s'empressèrent d'occulter. Toute la guerres d'Indochine y semble pourtant par avance décrite : « Obéissant à une

loi semblable à celle qui régit le phénomène de l'évaporation, l'insurrection agit en raison de la surface. Plus l'invasion occupe d'espace, plus les populations ont de points de contact avec elle, et plus grande devient l'action du soulèvement de ces populations. Cette action mine graduellement les bases sur lesquelles repose la puissance de l'ennemi. Comme une combustion sourde, elle poursuit lentement son œuvre, et, par ce fait même, crée un état de tension incessante qui épuise l'élément sur lequel elle s'acharne. Cette tension diminuera sur certains points, quelques opérations vigoureuses la feront même parfois complètement disparaître, mais en somme, au moment où l'embrasement général étendra partout ses flammes, elle contribuera puissamment à forcer l'envahisseur à vider le sol de la patrie, sous peine d'y trouver son tombeau[4]. »

Clausewitz distingue la petite guerre de la grande par les effectifs engagés : des combats de vingt, cinquante, cent, trois cents ou quatre cents hommes, s'ils ne sont pas une partie de combats plus importants, appartiennent à la petite guerre. La petite guerre présente des caractères spécifiques que Clausewitz énumère longuement : les petites troupes peuvent passer partout, se ravitailler sans peine, se dissimuler, se déplacer rapidement, retraiter même en l'absence de route, etc. Ces traits spécifiques déterminent les qualités morales qu'elle requiert et

4. Clausewitz, *De la guerre*, éditions Lebovici, Paris, 1989, page 671.

l'esprit dans lequel il faut la mener. La guérilla appartient à la petite guerre en ce sens qu'elle se mène aussi par petits détachements, mais elle en constitue une forme particulière dans la mesure où elle est le fait de combattants improvisés et non de soldats réguliers.

Clausewitz énonce les conditions dans lesquelles l'armement du peuple est possible : il faut que la guerre se livre à l'intérieur du pays, que l'issue n'en soit pas décidée par une seule bataille perdue, que le théâtre des opérations couvre un espace suffisamment vaste, que le peuple ait un caractère à même de soutenir les extrémités propres à cette lutte et, enfin, que le terrain soit coupé, difficile d'accès, par le fait de montagnes, de vallées, de marais, voire par le mode de culture du sol. Par nature, les partisans sont voués à la défensive stratégique (il n'attaquent pas le corps de bataille ennemi mais les courriers, les convois de ravitaillement, les postes isolés, etc.) et à l'offensive tactique (ils ne défendent aucune position, ils en attaquent de nombreuses). La défensive tactique est à éviter à tout prix, non seulement pour des questions d'effectifs, mais aussi en raison des caractères propres aux combattants irréguliers. Susceptibles d'une grande audace, ils manquent des qualités propres aux militaires professionnels (sang-froid, méthode, effort prolongé) et nécessaires à une défensive heureuse. La défensive de la guerre populaire, c'est la dispersion.

Pour vaincre sans que n'intervienne une armée régulière, nationale ou alliée, il faut supposer soit un espace

immense comme la Russie, soit une disproportion extraordinaire entre l'espace et les effectifs de l'envahisseur. Clausewitz a donc tendance à considérer la guerre populaire non en elle-même, isolément, mais en tant que moyen de défense subsidiaire lié à l'action d'une armée régulière. Il propose l'envoi de petits détachements de l'armée régulière pour renforcer les premières troupes de partisans. Cela doit se faire dans des proportions bien senties car il ne convient pas de trop affaiblir l'armée régulière par de tels prélèvements. De plus, des détachements trop nombreux et trop importants risquent de provoquer une réaction telle que le peuple serait exposé aux attaques massives de l'ennemi. Enfin, à trop augmenter le nombre des soldats professionnels dans les troupes partisanes, on risque de faire perdre à la petite guerre son caractère populaire, à provoquer la désaffection du peuple qui céderait l'initiative à la seule armée permanente.

Comme dans toute sa théorie de la guerre, Clausewitz insiste sur le facteur moral : il remarque que l'armée ennemie n'envoie d'abord que de faibles contingents contre les premiers foyers d'insurrection. Elle offre ainsi à la guérilla l'occasion de succès locaux qui constituent un puissant encouragement, qui allument l'incendie.

Sa démarche n'était pas uniquement théorique : Clausewitz fut le principal collaborateur de Gneisenau et Scharnhorst. En août 1811, Gneisenau, alors maréchal du camp du roi, Frédéric-Guillaume III avait conçu

un plan d'insurrection générale : une milice devait être constituée, ayant pour tâche de harceler les arrières ennemis. En 1813, Scharnhorst avait rédigé l'ordonnance sur la milice territoriale, la *Landsturm*, dont le but est de « tourmenter l'envahisseur par tous les moyens », les miliciens devant veiller à « ne porter aucun uniforme d'aucune sorte pour que les hommes du *Landsturm* puissent à tout moment reprendre leur condition de civils et rester inconnus de l'ennemi ».

II.
La guerre anti-française du général Giap

C'est entre septembre 1939 et mai 1941, lors des VIe, VIIe et VIIIe plénums de son comité central, que le Parti Communiste Indochinois fit le choix de la lutte armée[5]. Dans l'intervalle, la France a capitulé devant Hitler et l'armée japonaise a pénétré en Indochine, plaçant l'administration coloniale vichyste sous tutelle. En mai 1941, lors du VIIIe Plénum qui se tint dans la clandestinité à Pac Bo, dans le nord du Vietnam, le comité central du Parti, dirigé par Ho Chi Minh, décida de créer une Association pour l'Indépendance du Vietnam qui regrouperait les forces anticolonialistes de la classe ouvrière, de la paysannerie et de la bourgeoisie natio-

5. La perspective d'insurrections locales pour tendre vers une insurrection générale était mise en avant, mais la décision immédiatement suivie d'effet fut la création d'une base de guérilla sous la direction directe du Comité central dans la région de Bac Son-Vo-Nhai.

nale : le Vietminh. La formation de cadres politico-militaires, la création d'un réseau de renseignements et de bases dans la région montagneuse du Viet Bac prirent trois ans et demi. C'est en septembre 1944 que la première conférence de la commission militaire du Parti peut se tenir. Dirigée par Truong Chinh – secrétaire général du PCI –, elle se compose de Vo Nguyen Giap, de Van Tien Dung, de La Tran Nghi et de Tran Dan Ninh. L'Armée de Libération du Vietnam est officiellement créée et placée sous le commandement de Giap.

Alors que plusieurs insurrections locales sont noyées dans le sang, Giap forme le 22 décembre 1944 la première Brigade Armée de Propagande : trente et un hommes et trois femmes répartis en trois équipes et armés de fusils et d'une mitrailleuse. Giap commande une équipe, Van Tien Dung et Che Van Tan chacun une autre[6]. La mission de la Brigade est de remporter de petites victoires devant servir la propagande révolutionnaire, de servir d'école des cadres et de se multiplier. Le 25 décembre, les avant-postes français de Khai Pat et de Na Ngan sont emportés, ouvrant une série de petits combats qui assurent le prestige du Vietminh et qui lui

6. Van Tien Dung sera le chef d'Etat-major de Giap à la bataille de Dien Bien Phu et lui succèdera à la tête des forces armées en octobre 1973 (Giap restant à la tête du Conseil militaire), Che Van Tan, originaire d'une minorité nationale (la petite tribu Nung), sera ministre de la Défense dans le premier gouvernement du Vietnam indépendant (dans lequel Giap sera ministre de l'Intérieur) et deviendra un général important dans l'Armée populaire.

permettent d'établir un contre-pouvoir solide dans plusieurs régions. Les forces armées vietminh comptent rapidement plusieurs milliers d'hommes divisés en trois catégories : les forces principales, mobiles, bien armées ; les forces régionales, attachées à un théâtre d'action particuliers, et les forces d'autodéfense composées de paysans qui ne prennent les armes que lorsque l'ennemi approche de leur village.

Le 9 mars 1945, les autorités françaises sont liquidées par les Japonais, le maillage répressif se relâche tout d'abord, car les Japonais se contentent d'occuper les grandes villes, les entreprises minières et industrielles. Les conditions de vie se dégradent, le riz est raflé et envoyé au Japon, le mécontentement va croissant.

Le Vietminh compte alors des bases de guérilla dans six provinces, et profite du vide du pouvoir, créé par la liquidation des autorités françaises dans les campagnes, pour regrouper ces bases en une vaste zone libérée. En avril 1945, les nombreuses unités de guérilla sont réorganisées sous le commandant de Giap qui prend le grade de général. En mai, le Vietminh anéantit une première unité japonaise au col de Chan. Profitant de l'affaiblissement général de l'armée japonaise, le Vietminh accentue sa pression : le 17 juillet il balaie la garnison à Tam Doa, le 17 août il libère la première ville, Thai Nguyen, le 28 août, Giap pénètre à la tête de ses soldats à Hanoï et le 29 août, Ho Chi Minh y forme le premier gouvernement du Vietnam indépendant.

Mais les alliés victorieux avaient décidé à la conférence de Potsdam que le Vietnam serait provisoirement occupé par les Chinois du Kuomintang au nord du 16e parallèle, et par les Anglais de l'armée des Indes, au sud. Début octobre, les premières unités françaises commandées par le général Leclerc arrivent à Saigon et entreprennent la reconquête. En février 1946, après de durs combats, le Vietminh est défait dans le Sud : 10 000 combattants des unités régulières retraitent vers le nord, en laissant derrières eux de nombreux foyers de guérilla.

Au Nord, le gouvernement de Ho Chi Minh était fermement établi. Son administration était en place, 50 000 volontaires avaient été incorporés et dotés d'armes remises par les Japonais ou achetées aux Chinois. L'armée du Kuomintang avait été neutralisée par la corruption de son commandement. Le 6 janvier 1946, les élections organisées au Nord donnent une victoire écrasante au Vietminh[7]. Un accord est signé en mars entre le Vietminh et les Français, mais les premiers y voient une étape vers l'indépendance et les seconds une étape vers le retour au statut colonial. Peu après le départ de l'armée du Kuomintang vers la Chine qu'embrase la guerre civile, les troupes françaises débarquent en force à Haiphong le 20 novembre, précédées d'un bombardement naval qui tue au moins 6 000 civils et

7. Giap obtint 90 % des suffrages dans sa circonscription.

en blesse 14 000. Après Haiphong, la bataille pour Hanoï commence le 19 décembre 1946 : elle sera d'une violence inouïe[8].

Le 18 février 1947, les unités régulières vietminh quittent Hanoï en combattant et gagnent les bases de guérilla, préparées à l'avance dans les montagnes du Viet Bac. Ces bases sont équipées de petits arsenaux, de cartoucheries, d'imprimeries, d'hôpitaux et d'écoles de cadres. Le Vietminh y réorganise ses forces tandis que les Français affermissent leur contrôle sur les villes. Début octobre 1947, 12 000 soldats français partent à l'assaut de la zone libérée ; c'est l'opération *Léa*. Giap fragmente ses grandes unités[9] et riposte par une guérilla généralisée qui transforme *Léa* en coûteux coup d'épée dans l'eau. Entre 1948 et 1950, la guérilla s'intensifie et les unités régulières vietminh s'emparent de plusieurs postes français. En décembre 1949, les reliefs du Kuomintang embarquent pour Taiwan : le Parti

8. Une légende entretenue par la propagande française présente l'insurrection vietminh comme une agression surprise. L'ouverture des archives a montré que la reprise des combats résulte d'une série de provocations d'une coterie de militaires et de hauts fonctionnaires coloniaux (à commencer par l'amiral d'Argenlieu, haut-commissaire de la république en Indochine) qui voulaient torpiller la conférence de Fontainebleau entre Ho Chi Minh et le gouvernement français.

9. Chaque régiment ne conserve qu'un bataillon et ventile le reste de ses effectifs dans des compagnies autonomes de guérilla. Giap avait, dès avant *Léa*, estimé prématuré la constitution de grandes unités. Il s'était opposé (et avait fait prévaloir ses vues) à la constitution d'une première division prévue en août 1947.

Communiste Chinois a victorieusement mené sa guerre populaire et l'Armée Populaire de Libération débouche aux frontières du Vietnam. Le nouveau gouvernement chinois reconnaît officiellement le gouvernement de Ho Chi Minh : le Vietminh peut désormais compter sur un arrière ami. La Chine envoie des experts (médecins, officiers d'état-major, ingénieurs...), forme sur son territoire des officiers, et fournit au Vietminh des équipements, des médicaments, des armes et des munitions[10].

En juin 1951, Giap dispose de cent dix-sept bataillons de forces régulières, regroupés pour une part en régiments. Il forme ensuite ses premières divisions d'infanterie, composées chacune de 10 000 combattants (parfois suivis de 50 000 porteurs pour le soutien logistique) : la division 308, d'abord, la division 304, ensuite, et, enfin, les division 312, 316 et 320. Il forme ensuite une division spéciale mixte d'artillerie de campagne, de DCA et de génie: la division 351[11]. 40 000 soldats et 10 000 officiers ont été formés en Chine. Giap dispose

10. Les communistes chinois donnaient au Vietminh le matériel que les Américains avaient fourni au Kuomintang et, à partir de 1951, le matériel pris directement sur les Américains en Corée. Ce matériel était identique à celui que les combattants vietminh prenaient aux troupes françaises, ce qui simplifiait singulièrement les problèmes logistiques. Giap était allé avec Ho Chi Minh à Pékin, en décembre 1950, pour exposer ses besoins. Jusqu'en 1951, des unités de choc vietminh étaient encore équipées de lances.

11. Le concept d'une telle division venait de l'Armée rouge soviétique, qui

de 250 000 soldats réguliers et de deux millions de guérilleros et de miliciens villageois.

L'offensive *Cao-Bac-Lang*, en septembre 1950, permet à Giap de libérer la zone frontière et le chef-lieu de province de Lang Son. C'est un succès éclatant : l'armée française perd 6 000 hommes. Mais en janvier 1951, la campagne *Tran Hung Dao* est un échec : les divisions 308 et 312 descendent des jungles montagneuses pour attaquer la ville de Vinh Yen, la clé de Hanoï. Dans cette lutte en rase campagne, les Français peuvent faire jouer toute leur puissance de feu et, pour la première fois, le napalm est employé en Indochine. Il décime les unités vietminh. Les attaques lancées contre le delta du fleuve Rouge entre mai et juin par les divisions 304, 308 et 320 échouent également.

À l'été 1951 et au printemps 1952, Giap se lance dans des opérations ponctuelles, bien préparées, qui obligent les Français à disperser des troupes par ailleurs usées par une guérilla incessante. À l'été 1953, il fait mouvement vers l'ouest, appuie l'offensive des maquis progressistes du Pathet Lao et libère de vaste régions du Haut Laos. L'étape suivante, prévue pour l'hivers

avait porté au plus haut degré le principe de la réunion des moyens, corollaire du principe clausewitzien de la concentration des forces. Au lieu de ventiler l'artillerie dans toutes les divisions (même celles dont la situation n'exigeait pas de tels moyens, même celles qui étaient au repos ou en reconstitution), Staline avait fait constituer de puissantes divisions d'artillerie destinées à être utilisées là où elles auraient le plus d'impact.

1953/printemps 1954, prévoit la libération totale du Nord-Ouest, une offensive au Laos et une intensification de la guérilla. Anticipant l'offensive vietminh, le général Navarre établit un camp retranché à Dien Bien Phu, pour « barrer la route du Laos ». Le commandement vietminh décide alors de changer de priorité et d'anéantir la garnison de Dien Bien Phu. Le 7 mai, après 55 jours de combats acharnés qui opposent 55 000 soldats vietminh aux 16 000 hommes du Corps expéditionnaire français, le commando du capitaine Ta Quang Luat plante le drapeau rouge sur le bunker du général de Castries qui est fait prisonnier.

III.
La guerre anti-américaine du général Giap

La conférence de Genève entérine la victoire vietminh. Une ligne de démarcation située au 17e parallèle sépare le Nord, gouverné par le Vietminh, du Sud, gouverné par un politicien fantoche des Français, Ngo Dinh Diem. Les 150 000 combattants vietminh du Sud Vietnam passent au Nord ; les unités vietnamiennes mercenaires des Français passent au Sud. Des élections générales sont prévues, la réunification devant s'ensuivre.

Mais les USA, qui n'ont pas signé les accords de Genève, annulent les élections, dont l'issue favorable à Ho Chi Minh n'était pas douteuse et profitent du cessez-le-feu pour affermir le régime de Diem. Pour ce faire, entre 1955 et 1960, une campagne de terreur blanche d'une ampleur et d'une cruauté inouïe décime non seulement les communistes mais toutes les forces progressistes, syndicales, et paysannes. La police secrète de Diem, encadrée par la CIA, va ainsi tuer 90 000 mili-

tants, en blesser 190 000, en emprisonner 800 000 ; les tortures les plus atroces seront systématisées, qui laisseront définitivement infirmes 600 000 personnes.

Diem appartenait à la minorité catholique. Sa politique brutale soulèvera contre lui tout le peuple vietnamien. Les communistes, mais aussi les minorités nationales chassées de leurs terres au profit des grands propriétaires vietnamiens, les paysans privés des bienfaits de la réforme agraire vietminh, la secte religieuse Cao Daï, et le clergé bouddhiste. Plusieurs moines s'immolent par le feu en protestation. Les émeutes urbaines se multiplient, les minorités nationales prennent le maquis et infligent des premiers revers aux troupes de Diem. Les communistes du Sud respectent la ligne générale (le respect du cessez-le-feu permettait d'affermir la République Démocratique et Populaire au Nord) mais le paient extrêmement cher[12]. Ils demandent avec de plus en plus d'insistance l'autorisation de reprendre la lutte armée. Celle-ci est décidée lors du XV[e] Plenum du Comité central, en janvier 1959.

Giap active un groupe logistique chargé d'ouvrir à travers la jungle une voie de ravitaillement de la résistance au Sud, la future « piste Ho Chi Minh ». Au Sud, le Parti fonde le Front National de Libération qui unifie la résistance. Les Forces Armées Populaires de Libération

12. Sur les 32 membres du Comité exécutif du Parti de la région Saigon-Gia-Dinh de 1955, 31 furent tués par la police secrète de Diem avant 1959.

(FAPL) sont constituées. Sous le couvert de la jungle, les combattants communistes du Sud repliés suite aux accords de Genève repassent le 17e parallèle avec armes et munitions. La seconde guerre commence.

La base sociale du régime de Diem (minorité catholique et propriétaires fonciers) était tellement faible que le FNL vole de succès en succès. Les soldats de l'armée saïgonnaise refusent de se battre, pillent et désertent. L'effondrement est à ce point prévisible que les USA augmentent sans cesse leur présence militaire (750 conseillers en 1959, 11 300 en 1963). En 1962 fut lancé un programme de hameaux stratégiques sur le modèle contre-insurrectionnel développé par les Britanniques en Malaisie. C'est un fiasco. En 1963, le FNL regroupe ses bataillons en régiments et commence à former des divisions tandis que, sous l'ordre de Giap, des premières unités de l'Armée populaire nord-vietnamienne s'infiltrent dans le Sud. Le régime Diem est proche de l'effondrement total et, le 1er novembre 1963, la CIA organise un coup d'État militaire qui porte au pouvoir le général Duong Van Minh[13]. Le 5 août 1964, un pas majeur dans l'escalade est franchi : l'aviation américaine bombarde le Nord Vietnam : 10 % des réserves de carburant du pays sont détruites en moins de dix minutes, notam-

13. C'est le début d'une longue série de putsch : à Minh succèderont Nguyen Khanh, puis Nguyen Xuan Oanh, puis Lan Phan Phat, puis Tran Thien Khien, puis Nguyen Cao Ky, et finalement Nguyen Van Thieu.

ment à Vinh, juste au nord du 17e parallèle. Les USA battent le rappel et obtiennent des contingents de l'Australie, de la Corée du Sud, de la Nouvelle-Zélande et des Philippines.

En janvier 1965, les FAPL écrasent deux régiments saïgonnais à Binh Gia. Un mois après, la base US de Pleiku est attaquée. Le 13 janvier, les Américains entreprennent de bombarder massivement le Nord, officiellement pour stopper les infiltrations des soldats de Giap vers le Sud. Le 8 mars, les Marines débarquent à Da Nang, bientôt rejoints par des unités des forces spéciales. En avril 1965, Giap et Le Duan se rendent à Moscou et obtiennent une augmentation de l'aide militaire et, notamment, la fourniture des remarquables missiles sol-air SAM2 pour la défense de Hanoï; 300 000 nouveaux soldats et deux millions de travailleurs sont mobilisés au Nord pour affronter la guerre aérienne US.

De 1960 à 1965, les FAPL sont passées du stade de l'autodéfense à celui de combats d'anéantissement à l'échelle divisionnaire menés dans le cadre général d'une guerre de guérilla. Elles sont renforcées de 64 000 soldats venus du Nord. Fin 1965, le régime sud-vietnamien perdait en moyenne un bataillon d'infanterie et un chef-lieu de district par semaine. L'effondrement des forces saïgonnaises provoquait une augmentation de la présence américaine : entre juillet et septembre 1965, les divisions d'élite de l'armée américaine arrivent au

Vietnam[14]. En mars commence l'opération *Rolling Thunder*, par laquelle les Américains essayèrent de stopper l'aide militaire du Nord Vietnam au FNL en bombardant dépôts, aéroports, centrales électriques, usines et installations portuaires. 350 000 sorties aériennes, deux millions de bombes qui rasèrent toutes les villes et villages situés au sud de Hanoï, y compris An Xa, lieu de naissance de Giap. La seule petite ville de Vinh Linh (70 000 habitants) reçut un demi-million de tonnes de bombes et d'obus : le quart de ce qui a été utilisé pendant toute la Deuxième Guerre mondiale...

Cette nouvelle situation posait une question : fallait-il s'attaquer directement aux Américains ou donner la priorité à la guérilla ? Giap était en faveur de la seconde décision, mais le général Nguyen Chi Thanh, commandant en chef pour le Sud, estimait que les FAPL devaient mener des actions majeures. Celles-ci furent menées avec succès pendant la saison sèche 1965/1966, et mirent en faillite la stratégie de la « guerre spéciale » US. Cette stratégie consistait à employer intensivement les unités spéciales et l'aviation US, à surarmer et à encadrer par des milliers de conseillers l'armée saïgonnaise, pour éviter d'engager en masse l'infanterie américaine. L'abandon par les USA de la « guerre spéciale » n'était

14. La 101e division aéroportée, la 1ère division d'infanterie (*The Big Red One*) et la 1ère division de cavalerie qui compte à elle seule 18 000 hommes et 500 hélicoptères. Ces divisions furent bientôt suivies de sept autres.

pas, du point de vue de Giap, forcément une bonne chose. Selon Giap, la supériorité morale des Vietnamiens menant une guerre de libération sur les Américains menant une guerre de domination, et la disproportion des forces entre le Vietnam et les USA, rendaient l'aspect militaire secondaire. Il fallait que les USA renoncent politiquement à cette guerre : il fallait venir à bout de la volonté politique des USA. Ce point de vue demandait moins de coûteuses batailles d'anéantissement qu'une guerre d'usure incessante. Les vues de Giap finirent par s'imposer et les attaques de grandes envergures furent limitées aux bases aériennes américaines[15].

En juin 1964, le général Westmoreland devient commandant en chef des forces US au Vietnam[16] : 23 000 militaires (auxquels il convient d'ajouter 51 000 ingénieurs et techniciens civils), qui seront 539 000 cinq ans plus tard. Westmoreland les lance dans de vastes opérations « *search and destroy* » (comme *Cedar*

15. Ainsi celle contre la base de Bien Hoa le 1er novembre 1964 : six bombardiers B-57 détruits, 20 autres endommagés, cinq Américains tués, une centaine de blessés.

16. Westmoreland avait commandé un bataillon d'artillerie pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il avait ensuite enseigné dans les écoles militaires US avant de poursuivre ses études à Harvard et diriger un groupe de combat aéroporté en Corée. Il travailla ensuite dans des états-majors, commanda une division aéroportée (il y fut pionnier de l'emploi en masse des hélicoptères), puis dirigea la célèbre académie militaire de West Point. Il reçut le commandement d'un corps de parachutistes avant d'être affecté au commandement de l'US Military Assistance Command au Vietnam.

Falls ou *Junction City*) qui ravagent les campagnes et provoquent l'exode de dizaines de milliers de réfugiés [17].

La bataille pour la «piste Ho Chi Minh» bat son plein. En 1965, les convois de camions GAZ et ZIL y ont remplacé les théories de porteurs et de bicyclettes. Des dizaines de milliers d'hommes et de femmes y conduisent les camions, les entretiennent et les ravitaillent, désamorcent les bombes non explosées, servent dans la DCA, jettent des ponts de bambou invisibles quelques dizaines de centimètres sous l'eau, manœuvrent des radeaux, remblaient les pistes, travaillent dans les hôpitaux et assurent les transmissions tout le long de la piste. L'aviation US s'acharne : entre 1965 et 1973, la seule partie laotienne de la piste a reçu plus de deux millions de tonnes de bombes. Mais le flux de ravitaillement ne cesse pas.

C'est le bon fonctionnement de la piste qui permet à Giap de lancer l'offensive du Têt. Alors que Westmoreland, persuadé de gagner la guerre, essaie de l'entraîner dans une bataille près de la zone démilitarisée, Giap feint de mordre à l'hameçon en lançant une série

17. En novembre 1967, on estime le nombre des réfugiés à 1,2 million, chassés de leurs village par les opérations «*search and destroy*», fuyant le regroupement forcé dans les «hameaux stratégiques» et évacués de ces régions déclarées par les Américains «zone interdite» («Specific Strike Zone) où toute personne était considérée comme un maquisard et donc abattue à vue. En 1968, le tiers de la population rurale du Sud avait dû fuir son village.

d'attaques très incisives contre la ville de Loc Ninh, contre les bases de Dak Tô puis contre celle de Khe Sanh.

Les autorités et le peuple américains croyaient le «Vietcong» à bout de souffle et Westmoreland venait de déclarer que «les espoirs de l'ennemi [étaient] ruinés [18]» lorsque, le 30 janvier 1968, les FAPL appuyées par des unités nord-vietnamiennes attaquent cinq grandes villes, trente-six chefs-lieux de province (sur quarante-quatre) et soixante-quatre chefs-lieux de district. Ces attaques soudaines et bien planifiées de 84 000 combattants mirent fin aux illusions américaines. Il fallut vingt-cinq jours de combats acharnés à onze bataillons saïgonnais et trois bataillons de Marines pour reprendre la ville de Hué tenue par huit bataillons des FAPL. Un officier US expliqua aux journalistes abasourdis: «Nous avons été obligé de la détruire [Hué] pour la sauver». À Saigon, l'ambassadeur US doit s'enfuir devant le commando qui s'empare d'une partie de l'ambassade, qui s'y retranche et y résiste jusqu'au dernier homme. Les victoires militaires péniblement obtenues par les armées US et saïgonnaises ne pesaient plus rien face à la défaite politique que représentait une telle désillusion. Le 31 mars 1968, le président Johnson annonça à la télévision la cessation des bombardements sur le Nord Vietnam. Le 13 mai, les négociations de paix s'ouvraient à Paris. En juin 1969, Nixon annonçait le

18. Le 21 novembre 1967 au Club national de la presse de Washington.

retrait des troupes US du Vietnam. Ce rapatriement allait de pair avec le renforcement de l'armée saïgonnaise: c'était la politique de «vietnamisation»[19].

En mai 1968, Truong Chinh critiqua au bureau politique du Parti l'offensive du Têt, il en déplora les conséquences pour le FNL et prescrivit d'adopter une politique défensive pour user la volonté de l'ennemi, pour consolider les forces militaires et économiques du Nord, et pour reconstituer les forces au Sud. En effet, l'offensive du Têt a été affreusement coûteuse pour le FNL et les FAPL. Le mouvement insurrectionnel a été bien plus faible qu'escompté, les pertes subies au combat et la chute des réseaux clandestins (dans de nombreuses villes, les clandestins apparurent au grand jour pour diriger la lutte insurrectionnelle) avaient conduit le FNL au bord du désastre. La lutte au Sud reposa de plus en plus sur les combattants infiltrés du Nord, ce qui allait provoquer l'élargissement du conflit lorsque les USA intervinrent au Cambodge pour couper la piste[20].

19. De 1967 à 1971, les forces saïgonnaises passent de 343 000 réguliers et 300000 territoriaux à 516000 réguliers et 516 000 territoriaux. Une montagne d'équipements fut fournit: 500 hélicoptères, des centaines de navires et d'avions; une aide qui coûtera aux USA 1026 millions de dollars en 1972.

20. Du 17 avril au 30 juin 1970, 15000 soldats US pénètrent au Cambodge, précédés de raids aériens massifs. Les forces de Giap firent le vide devant eux, seuls des dépôts de matériels furent pris. En quatre ans, le Cambodge aura reçu 400000 tonnes de bombes.

En 1972, Giap lance l'offensive de Pâques. Celle-ci était nécessaire à ses yeux pour contrer la politique de « vietnamisation » et pour rétablir la position d'un FNL exsangue et démoralisé après le Têt. Baptisée « offensive Nguyen Huê », elle se distinguait par l'emploi de forces conventionnelles (artillerie, blindés). Sur trois grands axes et avec des fortunes diverses, les FAPL et les unités nord-vietnamiennes se lancèrent à l'attaque. Les USA réagirent en lançant une campagne aérienne tactique et stratégique d'une ampleur inouïe[21]. L'offensive de Pâques piétina, la campagne aérienne montra ses limites, et les négociations reprirent et débouchèrent sur les accords de Paris : cessez-le-feu, retrait des forces US et échanges des prisonniers. En 1973, lors du XXIe Plenum, le Parti décidait d'une nouvelle offensive militaire pour la liquidation du régime fantoche du Sud. Giap cédait le commandement en chef effectif, qu'il détenait depuis vingt ans, à Van Tien Dung. Les trente-quatre combattants de la Brigade de propagande des débuts étaient devenus une armée de 800 000 hommes dotés d'une aviation importante et d'une marine non négligeable. Giap était toujours ministre de la Défense et il restait à la tête du Conseil militaire. C'est donc Van Tien Dung qui commanda l'offensive finale (baptisée « offensive Ho Chi Minh ») d'avril 1975,

21. Les opérations *Linebacker* I et II firent pleuvoir 41 000 tonnes de bombes sur le Nord Vietnam.

fort similaire dans sa conception à l'offensive de Pâques de 1972 [22]. Il ne fallut que 22 jours pour provoquer l'effondrement total du régime fantoche et de son armée.

22. C'est également Van Tien Dung qui, en février 1980, allait succéder à Giap comme ministre de la Défense, lorsque celui-ci devint Premier ministre.

IV. La formation militaire du général Giap

« Ma chère, comment voulez-vous qu'il gagne ? Il n'a même pas fait l'école de guerre ! » C'est très sérieusement ce que répondit un officier d'état-major français à la journaliste Brigitte Friang qui l'interrogeait sur Giap. De fait, la culture militaire du général Giap est de caractère autodidacte. Il avait étudié les campagnes de l'Empire avec bien plus de profondeur et d'attention que n'en réclamaient les cours d'histoire qu'il donnait, en 1938, dans un lycée de Hanoï : ses élèves se souviennent de la clarté de ses cours, des dispositions des armées de Napoléon tracées au tableau noir. Il abordait également avec eux l'histoire des résistances populaires vietnamiennes et les évènements de la guerre populaire antijaponaise en Chine. C'est à cette époque qu'il lut dans *Les sept piliers de la sagesse* la manière dont T. E. Lawrence obtenait le maximum d'effet stratégique avec un mini-

mum de moyens. La principale source de sa formation reste les classiques du marxisme (les écrits d'Engels et de Lénine sur l'insurrection) et les documents sur la lutte de Mao Zedong et Zhu De qui parvenaient en Indochine. De 1935 à 1940, Giap écrivit dans la revue *La Voix du Peuple* une rubrique qui traitait régulièrement des activités de l'Armée rouge chinoise, et écrivit, sous le pseudonyme de Duong Huai-nan, un livre intitulé *Pour connaître la situation militaire en Chine* dans l'intention d'inciter le peuple vietnamien à appliquer les expériences de la lutte révolutionnaire des communistes chinois.

Lorsque le Parti Communiste Indochinois fit le choix de la lutte armée, les deux classiques chinois que sont *De la guerre prolongée* de Mao Zedong et *Sur la guérilla antijaponaise* de Zhu De furent traduits (le second par Giap lui-même) et diffusés. Giap et les cadres qu'il s'employait à former avaient également à leur disposition des opuscules sur les guérillas soviétique, française et yougoslave. Ces ouvrages avaient permis à Ho Chi Minh d'écrire *Sur les méthodes de guérilla* (1941), *Expérience de la guérilla en France* et *De l'expérience de la guérilla en Chine* (1945). Ho Chi Minh traduisit également *L'Art de la guerre* de Sun Tzu et d'autres classiques chinois.

En 1942, Giap effectue un court séjour en Chine, à l'école politique et militaire du parti communiste chinois de Kangta, dans le Yenan[23]. Il revient au Vietnam

23. En mai 1940 déjà, Ho Chi Minh avait engagé Giap et Pham Van Dong

pour initier la lutte armée. En 1943, il donne des formations militaires aux cadres vietminh, et en décembre 1944, il constitue et commande la première Brigade Armée de Propagande et dirige personnellement l'attaque de plusieurs postes français. Lorsqu'en juin 1945, le Vietminh fonda l'école politico-militaire antijaponaise[24], Giap en eut la charge. Les cours étaient basés sur des instructions et des manuels écrits par Ho Chi Minh, Truong Van Linh, Pham Van Dong et Giap lui-même. À cette époque, Giap ne connaissait Clausewitz que par les arguments échangés au début des années 1940, quand des colonialistes français projetaient, en cas d'agression japonaise, une retraite à l'intérieur du pays pour y mener une guérilla à l'image de la guérilla chinoise. Ce projet avait été sévèrement critiqué avec l'autorité de Clausewitz pour qui une étendue considérable de territoire était nécessaire à la victoire d'une guérilla.

à compléter leur formation politique et militaire en Chine, dans les rangs de la 8e Armée de route – autrement dit l'Armée rouge chinoise, qui avait reçu cette appellation en 1937 lorsque le Kuomintang et le parti communiste chinois firent une trêve pour combattre l'envahisseur japonais. Ni Dong ni Giap n'arriveront à destination : la nouvelle de la chute de Paris ayant amené Ho Chi Minh à les rappeler au Vietnam. Ho Chi Minh avait vécu plus d'an, en 1938-39, dans la 8e Armée de route.

24. Les Japonais avait pris le contrôle de l'Indochine pétainiste en mars 1945. En avril, les unités militaires vietminh, aguerries par leurs premiers engagements contre les unités coloniales françaises, formaient l'Armée de libération. En mai 45, au col de Chan, l'Armée de libération mène sa première opération contre l'occupant japonais.

C'est d'ailleurs en ces termes que le débat reprit au sein du Vietminh, et ce débat fut serré, comme en atteste Giap : « Quand notre Parti choisit la guérilla, il reçut le soutien de tout le peuple. [...] Cependant parmi nos commandants, certains s'interrogeaient : "Notre pays est petit et le théâtre d'opération réduit, est-il possible par conséquent de mener une guérilla victorieuse ?" Des discussions soutenues furent organisées, au sein d'un cercle restreint, sans aboutir à une identité de points de vues ni à une conclusion unanime, mais sans jamais remettre en cause la politique du Parti[25]. » De fait, le Vietnam est peu étendu, l'ennemi y était déjà présent en plusieurs endroits, et ses moyens militaires modernes avaient réduit l'espace. Les bases les plus reculées de la résistance n'étaient qu'à une journée de route en véhicule à moteur (ou à une demi-heure de vol) de l'ennemi. Dans cette guerre contre les Français, le Vietminh ne pouvait pas disposer d'arrières sûrs où aurait pu régner un calme absolu. Ses replis ne pouvaient être que des changements cycliques de cantonnement, semblables à des parties de cache-cache.

25. Giap, *Mémoires*, –Tome 1 : *La Résistance encerclée*, op. cit., page 173.

V.
Giap et la pensée militaire vietnamienne

Si l'influence de la pensée militaire révolutionnaire chinoise a été grande sur le Vietminh, il n'en faudrait pas conclure qu'elle est l'origine de la pensée militaire révolutionnaire vietnamienne : celle-ci est avant tout le produit de la longue tradition de résistance populaire nationale.

Mis à part les combats légendaires sous les rois Hùng, si l'on considère la résistance contre les Qin dès la fin du IIIe siècle av. J.-C. jusqu'à celle entretenue contre l'impérialisme américain, le peuple vietnamien a dû mener quinze mouvements de résistance : résistance contre les Qin (fin du IIIe siècle av. J.-C., vers 215-210 av. J.-C.) ; résistance contre les Nan Yue (début du IIe siècle av. J.-C.) ; deux résistances contre les Nan Han (930-931 et 938) ; deux résistances contre les Song (981 et 1075-1077) ; trois résistances contre les Mongols et

les Yuan (1258, 1285 et 1287-1288) ; résistance contre les Ming (1406-1407) ; résistance contre les Siamois (1784-1785) ; résistance contre les Qing (1788-1789) ; résistance contre les colonialistes français (1858-1884) ; résistance contre la reconquête française (1945-1954) ; résistance à l'agression américaine (1954-1975)[26]. Seules trois de ces quinze résistances n'ont pas été menées à bien, entraînant trois périodes de domination étrangères : mille ans de domination chinoise (179 av. J.-C., 905 ap. J.-C.), vingt ans de domination Ming (1407-1427) et soixante et un ans de domination française (1884-1945). Cependant, même au plus sombre de ces périodes, le peuple vietnamien s'est soulevé pour reconquérir son indépendance[27].

Giap a une parfaite connaissance de cette histoire qu'il a enseignée avec passion à Hanoï. Il y fait très souvent référence et il y consacrera deux des plus importants

26. Je reprends ici la classification du professeur Phan Huy Lê, président de l'Association des historiens vietnamiens, dans son intervention intitulée *Dien Bien Phu dans l'histoire et l'identité de la nation vietnamienne* au colloque de Paris des 21-22 novembre 2003 qui avait pour thème : *La bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire*. Ne sont pas pris en considération les conflits qui opposèrent le Vietnam à ses voisins du Sud.

27. Les dix siècles de domination chinoise furent traversés de vastes insurrections, ainsi celle des sœursTrung (en l'an 40 contre les Han de l'Est) qui triompha dans tout le pays, celle de Dame Trieu (en 243 contre les Wu), de Ly Bon (en 542 contre les Liang), de Mai Thuc Loan etc. jusqu'à ce que l'insurrection de Ngo Quyen, en 938, contre les Han du Sud, libère le pays. Pendant les vingt années de domination Ming, on compte plus de soixante insurrections majeures.

chapitres de deux de ses plus importants ouvrages : *La guerre de libération nationale au Vietnam : Ligne générale, stratégie, tactique (1969)* et *Armement des masses révolutionnaires – Édification de l'armée du peuple* (1972). Il y détaille cet héritage militaire en insistant sur son caractère populaire : « Très tôt, notre peuple s'est donné pour tradition "tout le pays conjugue ses force" pour combattre l'agression étrangère, et n'a cessé de la cultiver et de l'enrichir. C'est là un secret pour conquérir la victoire que Trân Hung Dao, notre héros national, avait découvert dès le XIII[e] siècle et qu'il avait érigé en principe, en s'appuyant sur l'expérience de lutte millénaire de notre peuple. [...] Sous les Trân fleurissait déjà la devise "tout le peuple est soldat". Depuis les temps les plus reculés, le peuple a fait sien cet adage "quand l'agresseur est dans le foyer les femmes aussi prennent les armes" [28] ».

L'histoire de la féodalité vietnamienne a oscillé entre des périodes de « paix » qui virent l'armée permanente s'opposer aux insurrections des masses paysannes, et des périodes de résistance à l'agression étrangère où les classes dominantes firent des concessions démocratiques aux masses paysannes pour cimenter l'union nationale contre l'agresseur [29]. Ainsi, à la différence des

28. Giap : « Armement des masses révolutionnaires – Édification de l'armée du peuple » in *Écrits*, Éditions en langues étrangères, Hanoï, 1977, pages 456-457.

29. Ce n'est que bien tard que la classe féodale, devenue décadente,

féodaux européens qui s'appuyaient sur de petites armées composées de nobles et de mercenaires, les féodaux vietnamiens, réalisant l'idéal clausewitzien, s'appuyaient en cas de guerre étrangère sur la force militaire du peuple entier. Une des raisons en est que le Vietnam était un pays plus petit et moins peuplé que ses agresseurs chinois, mongols ou français.

La nécessité de mobiliser toutes les forces nationales contre des envahisseurs supérieurs en nombre, allait de pair avec la nécessité d'apprendre, selon l'expression vietnamienne, à «combattre le grand avec le petit». S'est donc constitué au Vietnam un héritage militaire millénaire basé sur le principe de la guerre juste (résistance à l'agression étrangère ou à l'oppression féodale)[30], apparemment inégale, à laquelle participe le peuple entier sans distinction de classe, d'âge ou de sexe. Ces caractéristiques en commandent d'autres, notamment stratégiques et tactiques. Ainsi, la lutte ne se limite pas aux chocs des armées mais elle embrase

a rompu avec cette logique et bradé les intérêts nationaux, ainsi lorsque la Cour des Nguyen se soumit aux Français. Ce qui ne mit d'ailleurs pas fin à la résistance populaire nationale puisque les colonisateurs durent affronter les insurrections dirigées par Truong Cong Dinh (1867), Nguyen Trung Truc (de 1861à 1868), Phan Dinh Phung (de 1885 à 1869), Nguyen Thien Thuat (de 1855 à 1859) et Hoan Hoa Tham (de 1887 à 1913), pour ne citer que les plus importantes.

30. L'armée nationale féodale s'appelait «troupes de la juste cause», appellation reprise par les armées paysannes des insurrections antiféodales.

tout le sol national : la guérilla est incessante et chaque village doit être conquis de haute lutte. Ces guerres défensives devaient se mener de manière offensive : pour vaincre un ennemi supérieur en nombre et en moyens, il fallait garder l'initiative, créer des surprises tactiques et stratégiques, lancer des offensives soudaines et inattendues dans le cadre général d'une résistance prolongée – toutes choses que l'on retrouvera dans le commandement de Giap.

L'organisation militaire vietminh est directement héritière de ce passé. Son articulation entre troupes régulières, troupes régionales et milices villageoises d'autodéfense évoque l'articulation des forces armées féodales entre l'armée permanente[31] et les troupes des marches du territoire, des grands seigneurs, des chefs de tribus des minorités ethniques, des villages et des communes, qui passaient du combat au champs et du champs au combat. Ainsi, note Giap : « combiner les masses armées avec l'armée nationale et vice versa était devenu pour notre peuple un principe d'organisation militaire et même d'art militaire, pour remporter la victoire dans l'insurrection nationale et la guerre nationale, guerre de défense de la Patrie comme guerre de libération[32]. » Il est jusqu'au travail politique qui trouve

31. Appelées selon les dynasties : « troupes de la Cour », « troupes permanentes », « troupes du Fils du Ciel », « troupes sous les armes ».

32. Giap, *Armement des masses révolutionnaires – Édification de l'armée du peuple*, op. cit., p. 486.

des racines dans la tradition, à savoir l'« offensive contre les cœurs » dont le cas le plus fameux est la reddition, voire le ralliement, de 100 000 soldats Ming à Nguyên Trai en 1427.

Cet héritage était connu des révolutionnaires vietnamiens dès avant qu'ils prennent connaissance des expériences chinoises. C'est notamment sur cette base[33] qu'Ho Chi Minh avait pu rédiger le chapitre sur les insurrections paysannes publié en 1931 dans *L'insurrection armée*[34], le manuel officieux du Komintern. Ce document précède de beaucoup l'expérience d'Ho Chi Minh dans la 8e armée de route et dans la république soviétique du Yenan. Pour les communistes vietnamiens, la révolution chinoise dont ils suivaient passionnément les épisodes a surtout été l'espace où s'expérimentaient des choix stratégiques qu'ils avaient eux-mêmes dégagés de leur héritage national et des principes fondamentaux du marxisme-léninisme.

33. Mais aussi sur base d'expériences plus récentes : le Vietnam venait de connaître l'expérience des Soviets du Nghe-Tinh, vaste mouvement insurrectionnel, lui-même précédé de nombreux soulèvements locaux.

34. Livre signé sous le pseudonyme collectif de A. Neuberg et co-écrit avec Hans Kippenberger, Togliatti, Erich Wollenberg et les généraux soviétiques Blücher, Unschlicht et Toukhatchevsky. Édité par le Parti Communiste (S.F.I.C.), Paris, 1931. Réimpression en fac-similé à la Librairie François Maspero, Paris, 1970.

VI.
Giap, Clausewitz : récit d'une rencontre

Giap commandait depuis plusieurs années l'Armée populaire lorsqu'il lut Clausewitz. Des mois durant, le secrétaire général du Parti Communiste Indochinois, Truong Chinh, avait poussé tous les cadres militaires à lire *Vom Kriege* mais Giap, de son propre aveu, ne s'y était intéressé qu'à l'approche du déclenchement de la résistance nationale : « Avant ce jour, je pensais que Clausewitz avait traité de la guerre du siècle dernier et je n'approuvais pas tout à fait son jugement selon lequel “il faut que la guerre du peuple dispose d'espaces étendus qui n'existent en aucun pays d'Europe sauf en Russie”[35]. »

De fait, parlant de la capacité de la guerre populaire « à forcer l'envahisseur à vider le sol de la patrie, sous

35. Giap, *Mémoires* – Tome 1, pages 105-106. Cité dans la traduction de Denise Naville (*De la guerre*, Éditions de Minuit, Paris, 1955, page 552).

peine d'y trouver son tombeau», Clausewitz, qui avait combattu en Russie[36], avait ajouté cette importante restriction: «Hâtons-nous cependant de dire que, pour qu'une population insurgée pût à elle seule amener une pareille crise, il faudrait admettre des dimensions territoriales telles que la Russie en possède seule en Europe, ou une disproportion si extraordinairement avantageuse pour la défense entre la surface du pays envahi et l'armée envahissante, que le cas ne s'en produira jamais dans la réalité. Si donc on ne veut pas poursuivre un fantôme dans l'étude de cette question, il convient de se représenter toujours l'emploi des populations insurgées comme uni à celui d'une armée permanente, et le plan général des opérations militaires basé sur l'action combinée de ces deux instruments[37].»

C'est dans la base arrière du Viet Bac, entre la bataille de Hanoï et celle de Dien Bien Phu, que Giap se fit lire par son secrétaire particulier et par son épouse[38] certains

36. En mai 1812, Clausewitz quitte la Prusse vaincue et prend du service dans l'armée russe avec le grade de lieutenant-colonel. Il combat dans ses rangs à Vitebsk, à Smolensk et à Borodino avant de négocier la défection du corps prussien servant dans la Grande Armée napoléonienne.

37. Clausewitz, *De la guerre*, page 672.

38. Il s'agit de la seconde épouse de Giap. Nguyen Thi Minh, alias la «camarade Thai». La première femme de Giap avait été arrêtée par les Français en 1940 et était morte dans la prison centrale de Hanoï en 1943 (celle que les aviateurs US allaient baptiser «Hanoï's Hilton»). La police française avait aussi arrêté la sœur de Giap, qui allait mourir suite aux privations endurées en prison, et sa belle-sœur, qui sera

passages de *Vom Kriege*. « En les écoutant, j'avais souvent l'impression que Clausewitz était assis devant moi pour disserter sur les événements en cours. Clausewitz avait des connaissances profondes sur la nature extrêmement complexe et changeante de la guerre. Cette dernière comporte en effet de nombreux éléments de hasard au point qu'il la comparait à un jeu. Selon Clausewitz, "aucune activité humaine ne dépend si complètement et si universellement du hasard que la guerre [...] la guerre devient un jeu par sa nature subjective comme par sa nature objective[39]". J'aimais particulièrement le chapitre intitulé "L'armement du peuple", un chapitre relativement court. Je me demandai sans cesse : Comment un officier de l'Empire prussien a-t-il pu émettre un tel jugement sur cette forme populaire de lutte armée ? Celui-ci était sûrement dû à son amour très fort pour sa patrie et à son refus de vivre en esclave. Sa théorie correspondait étrangement à ce que prônaient nos aïeux : affronter avec ses propres moyens un adversaire supérieur en armes et en nombre. Certains auteurs militaires ont discuté de "la petite guerre" (l'opposant à la "grande guerre") utilisant de petites fractions qui peuvent passer partout, s'approvisionner sans difficulté par elles-mêmes, garder le sec-

fusillée à Saigon. Le père de Giap avait participé aux insurrections antifrançaises de 1885 et de 1888 ; arrêté pour « activités subversives » en 1919, il mourut en prison quelques semaines plus tard.

39. Selon la traduction Naville (pages 64-65) ; dans l'édition Lebovici : page 48.

ret, se déplacer promptement et se replier de même, y compris en l'absence de routes, etc. Tout ce que nous faisions pour l'instant ne ressemblait-il pas en partie à la "petite guerre" ?[40]»

40. Giap affirme dans ses mémoires (tome 1, page 105) avoir lu *Vom Kriege* à l'époque dans la traduction de Denise Naville emportée de Hanoï en 1947, mais il doit s'agir d'une erreur puisque cette traduction n'a paru qu'en 1955.

VII.
Giap, chef de guerre clausewitzien

Dans *Vom Kriege*, Clausewitz a énuméré et défini les qualités morales et intellectuelles du chef de guerre. Il remarque que si l'étude de l'art militaire montre la route au chef de guerre et affermit son jugement, la guerre étant le théâtre de la réaction morale, de la forme toujours changeante des choses, des contretemps et aléas, le savoir doit se soumettre à la direction de l'esprit et perdre à peu près toutes ses propriétés objectives, pour prendre la forme subjective du « pouvoir ».

Il y a d'abord, selon Clausewitz, la volonté de vaincre et le courage face aux dangers et fatigues de la guerre ; mais ces qualités, dont Giap a largement fait preuve[41],

41. Giap a enduré les conditions de lutte extrêmement pénibles de la guerre de guérilla dans la jungle « où tout pourrit, où votre chair est la première à pourrir », et il a été blessé en dirigeant l'attaque

sont aussi bien celles du chef de guerre que du dernier de ses soldats. Il y a ensuite les qualités intellectuelles qui permettent au chef de guerre de bien saisir la situation dans toute sa complexité et toute son indétermination : il s'agit à la fois de saisir toutes les informations et les limites du domaine de l'information. Bref, il s'agit d'avoir le «coup d'œil» qui permet de saisir à temps la situation. Il y a enfin – et c'est là la qualité morale spécifique du chef de guerre – cette forme de courage qui n'est pas le courage face au danger physique mais le courage face aux responsabilités. C'est parce que la décision du chef de guerre a des implications immenses et qu'elle n'a pas la certitude de la résolution d'un problème mathématique qu'elle nécessite cette forme de courage qu'est la résolution et la prise de responsabilité.

Giap présente toutes les qualités du chef de guerre selon Clausewitz : il fait preuve d'un courage tant face au danger que face aux responsabilités ; maître de lui et énergique, il a à la fois le «coup d'œil» – cette disposition à voir les éléments d'une ligne de conduite dans les situations confuses et incertaines –, de la résolution – ce «courage de l'esprit», comme le dit Clausewitz, en français dans le texte[42] – qui ne tourne jamais à l'obstination, et cette présence d'esprit qui le fait triompher du nouveau et de l'inattendu.

contre le poste français de Dong Mu, au début de 1945.

42. Clausewitz, *De la guerre*, page 75.

Giap lui-même a écrit sur ce qu'il a appelé « la décision la plus difficile de sa carrière [43] ». L'Armée populaire avait mis au point deux méthodes pour réduire un camp retranché. La première consistait à concentrer l'essentiel des forces pour les lancer vers le cœur du camp retranché ; la seconde consistait à investir et à réduire le camp, position après position, par des attaques successives.

La première méthode avait été initialement retenue pour Dien Bien Phu, et tout le dispositif offensif avait été agencé dans cette perspective qui enthousiasmait les troupes et les cadres. Le plan était en outre approuvé par les conseillers militaires chinois aguerris dans la guerre de libération et la guerre de Corée. Un fait surtout semblait plaider en faveur d'un règlement rapide : l'incessant renforcement du camp retranché par de nouvelles fortifications, de nouveaux champs de mines, de l'artillerie, des chars, et même des avions basés sur place. De plus, la seconde méthode semblait impossible en raison des problèmes de logistiques : Dien Bien Phu était à plus de 500 kilomètres des bases de ravitaillement de l'Armée populaire et la saison des pluies approchait, qui rendrait impraticables les sentiers de la jungle.

Et pourtant, le 26 janvier 1954, Giap renonça au premier plan. Il avait notamment pris en considération que le renforcement du camp retranché semblait ôter toute

43. Dans le troisième tome de ses *Mémoires*, dans sa contribution au recueil *Dien Bien Phu – Histoire, Impressions, Souvenirs* (op. cit.), et à d'autres occasions encore

chance de succès à une attaque unique et que ses troupes manquaient de préparation aux opérations interarmes (il disposait pour la première fois d'une véritable artillerie de campagne). Ce changement de plan fut décidé à la dernière minute, il nécessita le rappel de la division 308 déjà en mouvement et le déplacement de toute l'artillerie. Pour affronter le problème logistique, Giap se reposa sur le caractère populaire de la guerre de libération et sur les capacités du Parti à mobiliser et à organiser les masses. De fait, le peuple vietnamien fournit un effort titanesque pour résoudre les problèmes d'intendance. Environ 300 000 travailleurs de la logistique militaire et volontaires civils[44] traceront à travers jungles et montagnes des routes – et les maintiendront praticables malgré les bombardements – pour 800 camions Molotova et 200 camions GMC (pris par les Chinois en Corée), pour des dizaines de milliers de cyclo-pousses et de chevaux bâtés. Ce dispositif était complété par des milliers de sampans remontant les rivières du Nord-Ouest, chargés de riz et de munitions.

Giap prit cette décision seul et contre l'avis de tous : ce n'est que plus tard que certains de ses officiers lui confièrent que sa décision les avait soulagés, qu'ils avaient affiché un optimisme de commande pour le plan initial.

L'union de l'intelligence et du caractère se manifeste également dans l'extrême souplesse avec laquelle Giap

44. Entre l'hiver 1953 et le printemps 1954, la logistique vietnamienne comptabilisera dix millions de journées de travail civil.

mit en œuvre les différentes formes d'organisations, de manœuvres et de combats.

Selon les endroits et les moments, Giap fractionna de grandes unités en petites pour relancer la guerre de guérilla (ainsi, au printemps 1947, il fractionna la plupart des régiments vietminh en trois cents compagnies autonomes de guérilla) ou, au contraire, regroupa des petites unités en grandes pour mener une guerre de mouvement (ainsi, en août 1949, il forma la première division, dite « Division 308 », avec des bataillons mobiles forgés dans la guérilla).

Selon les endroits et les moments, Giap lança à l'offensive les divisions de son corps de bataille dans le seul but de soulager les zones de guérilla menacées par des opérations de ratissages (comme, par exemple, lors de l'offensive de septembre 1951 sur Nghia Lo) ou, au contraire, il utilisa les guérillas pour favoriser l'offensive de son corps de bataille (ainsi, toutes les guérillas furent activées de l'hiver 1953 au printemps 1954 pour appuyer la bataille de Dien Bien Phu[45]).

45. Le ravitaillement de Dien Bien Phu était acheminé en Indochine par la mer, transitant du port de Haiphong à Hanoï par la route coloniale n°5; un pont aérien liait ensuite Hanoï à Dien Bien Phu. Les 4 et 6 mars, des commandos vietminh attaquèrent les aéroports de Hanoï et de Haiphong, détruisant au sol une fraction importante des forces aériennes françaises (les commandos ont ainsi détruit plus d'avions que la DCA vietminh). Le 8 mars, treize postes de garde furent attaqués sur la RC5, coupant toute la circulation sur cette route. Partout ailleurs, les guérillas et les troupes régionales multiplièrent les actions pour fixer des troupes françaises loin du champ de bataille principal.

Selon les endroits et les moments, on vit Giap opposer ses grandes unités au corps de bataille ennemi lorsque celui-ci était à l'offensive (ainsi, en décembre 1951, à Hoa Binh) ou, tout aussi bien, se dérober et laisser l'offensive ennemie se déployer dans une zone vide de toute force autre que locales (comme en mars 1952, lorsqu'il ordonna à la division 320 de faire le vide devant l'opération *Mercure*).

Giap a au plus haut point assimilé le caractère d'action-réaction de la guerre : non seulement ses plans intègrent des variables en fonction des réactions ennemies, mais ils sont en plus modulés en fonction du général qu'il affronte (l'envoi massif de renforts par de Lattre en janvier 51, à Vin Deh menacée par l'offensive *Tran Hung Dao*, fut pris en compte dans la conception de l'offensive *Hoang Hoa Tham*, qui, en mars 1951, visait en apparence les garnisons françaises de la région Bai Thao-Uong Bi mais qui avait pour but réel l'anéantissement des renforts envoyés à leur secours). Giap n'en reste jamais au plan préétabli : il poursuit et amplifie une offensive victorieuse (ainsi au Moyen Laos, au printemps 1954) ou met un terme à une offensive qui piétine (ainsi l'offensive sur la moyenne région, en janvier 1951, après l'échec de la deuxième bataille).

VIII.
Giap, stratège clausewitzien

C'est point par point que Giap applique ou réinvente la doctrine clausewitzienne dans le cadre particulier de la guerre révolutionnaire. Cette constatation va de soi lorsqu'il s'agit des thèses sur la guerre nationale, sur la « petit guerre », sur le rapport entre la guerre et la politique, et donc sur l'élaboration du plan de guerre.

Mais il en va de même pour les thèses sur la dissymétrie entre la défensive et l'offensive, pour le principe de la concentration des forces, pour l'importance du moral, et pour le principe de la « bataille décisive ».

« La guerre révolutionnaire, considérée dans tout son déroulement, est une offensive. Il est possible qu'à certains moments, en certains endroits on se tienne sur la défensive, mais c'est pour créer les conditions

nécessaires à la poursuite de l'offensive[46]. », écrit Giap. Or, énonce Clausewitz : « La défensive étant la plus forte des deux formes de la guerre, il faut logiquement l'adopter tout d'abord lorsqu'on est le plus faible ; mais, en raison de ce qu'elle ne peut conduire qu'à un résultat négatif [la conservation, par opposition à la conquête], il convient logiquement aussi de l'abandonner dès que l'on devient assez fort pour viser un but positif[47]. »

Cette dialectique entre la défensive (la plus forte des deux formes de guerre) et l'offensive (la forme de la guerre qui permet d'atteindre un objectif positif), Giap l'a maîtrisée tant sur le plan stratégique que sur celui de l'art opérationnel. Bien entendu, le passage de l'une à l'autre forme ne s'est pas toujours fait sans difficulté. L'échec des trois offensives du premier semestre 1951 dans le delta du fleuve Rouge, celui de l'offensive du Têt en 1968[48] et celui de l'offensive de Pâques 1972 s'expliquent par un passage prématuré d'une forme de guerre à l'autre. Un retour à une défensive active a permis de transformer les petits progrès quantitatifs de l'Armée populaire en changement global du rapport des forces – ce qui a permis de réaborder victorieuse-

46. Giap, « La guerre de libération nationale au Vietnam » in *Ecrits*, Éditions en langues étrangères, Hanoï, 1977, page 346.

47. Clausewitz, *De la guerre*, page 477.

48. Ces offensives ont eu des effets positifs (et dans le cas de l'offensive du Têt, d'une importance historique), mais elles étaient des échecs dans la mesure où elles n'ont pas atteint l'objectif fixé.

ment le passage à l'offensive (chute de Dien Bien Phu et d'An Khe en 1954, de Saigon en 1975).

Sur le plan opérationnel, Giap a su utiliser les avantages de la défensive active pour fixer les forces mobiles françaises, et ainsi permettre à son propre corps de bataille de passer à l'offensive. Sa réponse à l'opération *Lorraine* (octobre 1952) en offre un bon exemple. Au lieu de les faire revenir vers la vallée de rivière Claire que remontaient les colonnes françaises, Giap laissa trois divisions menacer le delta et en émietta deux autres pour y activer la guérilla. Il créa une situation périlleuse pour les Français à l'endroit où ils pouvaient le moins le tolérer. Dans la vallée de la rivière Claire, Giap laissa les troupes régionales mener (avec le bénéfice tactique de la défense) une campagne défensive pleine de mordant. À ce moment, Salan n'avait plus d'autre choix que de faire marche arrière : il était inutile de laisser ses meilleures troupes (et leur ligne de communication) exposées à la guérilla, pour défendre une portion du pays sans valeur stratégique intrinsèque, alors que le delta s'embrasait. Le retour de *Lorraine* fut encore plus coûteux que l'aller car Giap avait détaché un régiment pour monter plusieurs embuscades sur l'itinéraire de repli français.

C'est aussi par la maîtrise (relevant moins de la tactique ou de la stratégie que de l'art opérationnel) du jeu entre les différentes catégories de ses forces que Giap parviendra à appliquer le principe de la concentration

des forces, alors que les Français n'y arrivèrent jamais. Pour Clausewitz, la concentration est la loi suprême et la plus simple de la stratégie. Elle commande d'être le plus fort possible à l'endroit et au moment décisif : « À la guerre chacun des adversaires tend incessamment à se trouver dans les conditions les plus favorables au moment où se produira le choc matériel des forces opposées. Or, comme dans ce choc celle des deux forces qui développera le plus de puissance anéantira nécessairement l'autre et l'entraînera même dans son propre mouvement, tout emploi successif des forces serait illogique, et l'on doit sans cesse être en mesure de porter ensemble au même choc la totalité des forces qui sont susceptibles d'y prendre part[49]. ». Dès le moment où Navarre comme Giap acceptèrent la bataille, ils auraient dû l'un et l'autre mettre en œuvre ce principe (et veiller à ce qu'il soit appliqué par leurs subordonnés). En réalité, Giap a pu amener à Dien Bien Phu 50 000 de ses 306 000 combattants[50] (soit un sixième), Navarre 10 000 sur 450 000 (un quarante-cinquième). Giap avait su jouer des forces régionales et locales pour « fixer » l'essentiel de l'armée française et disposer librement de ses grandes unités. Plus spectaculairement encore, l'artillerie française qui était au Vietnam

49. Clausewitz, *De la guerre*, page 230.

50. L'Armée populaire du Vietminh comptait alors 124 000 combattants des troupes régulières, 63 000 des troupes régionales, et 119 000 des milices locales.

infiniment plus puissante que l'artillerie vietminh, s'est trouvée deux fois plus faible que celle-ci à Dien Bien Phu[51].

Pour Clausewitz, la valeur d'une armée tient moins à ses effectifs qu'à son esprit. Giap se montre sur ce point d'une parfaite orthodoxie clausewitzienne, qui insistera toujours sur l'importance du moral des combattants : « Élevant sans cesse la conscience révolutionnaire, faisant s'épanouir au maximum le courage et l'intelligence de l'homme, résolvant correctement les rapports entre l'homme et l'armement, accordant la toute première importance au facteur humain, au facteur politique et moral, tout en faisant grand cas du facteur armement, du facteur matériel et technique, notre art militaire a insufflé à nos forces armées et à notre population un dynamisme toujours plus grand et des capacités offensives considérables[52]. » Clausewitz étudie les différentes qualités morales (celles de la « vertu guerrière » qui permettent aux troupes aguerries de tenir leur rang dans les pires conditions, ou celles du courage individuel et de l'esprit d'initiative propres aux partisans) pour indiquer qu'un chef de guerre doit user de ses

51. Le colonel Piroth qui commandait l'artillerie française à Dien Bien Phu, avait répondu au ministre Jacquet qui visitait le camp retranché avant la bataille et qui lui proposait des canons supplémentaires (de ceux qui engorgeaient les dépôts de Haiphong et de Hanoï) : « J'en ai plus qu'il m'en faut... ». Consterné par l'échec de son dispositif, Piroth se suicida au début de la bataille.

52. Giap, *La guerre de libération nationale au Vietnam*, (op. cit.), page 362.

troupes selon leurs esprits (les qualités morales des troupes régulières s'expriment mieux dans les plaines, celles des partisans dans les montagnes ou les forêts). Ici encore, la manière dont Giap use des qualités respectives de ses troupes régulières, régionales et locales le montre parfait clausewitzien. Ce ne sont certes pas les combattants des milices villageoises qui auraient pu soutenir l'épreuve des attaques et contre-attaques de la «bataille des cinq collines» à Dien Bien Phu. Non que ces miliciens manquaient de courage, mais ils n'avaient pas cette qualité morale particulière des troupes régulières et aguerries qui leur permet de rester ferme sous le feu le plus terrible. Leur courage s'exprimait dans leur capacité à lutter à un contre dix en exploitant leur connaissance du terrain et leur esprit d'initiative.

En ce qui concerne la manière dont Giap a mis en pratique le concept clausewitzien de «bataille décisive», Dien Bien Phu nous en donne un éclairage éclatant.

IX.
Dien Bien Phu comme « bataille décisive » clausewitzienne

Pour Clausewitz, l'objectif général dans la guerre (qui n'est pas l'objectif de la guerre – cet objectif-là étant strictement politique) est de réduire l'ennemi à une situation telle qu'il ne puisse plus continuer la lutte. La *force armée*, le *territoire* et la *volonté* de l'adversaire constituent les éléments principaux de sa puissance. La conquête de territoire est importante en ce qu'elle empêche l'adversaire de reconstruire une armée, et briser sa volonté est important sans quoi, même avec son armée détruite et son sol occupé, il continuera la lutte sous la forme insurrectionnelle. Mais, « des trois éléments de la résistance, la force armée étant destinée à la protection du territoire, l'ordre naturel à suivre est de détruire

d'abord celle-ci pour conquérir ensuite celui-là, et, ces deux résultats obtenus, de profiter de la prépondérance acquise pour contraindre l'adversaire à accepter la paix[53]. » Il s'ensuit que désarmer l'adversaire dans une « bataille décisive » est le moyen le plus spécifique de la guerre[54].

Clausewitz a nuancé d'une autre manière cette thèse de la destruction de l'armée ennemie comme but militaire fondamental. Un État engagé contre une coalition doit considérer le lien qui unit les puissances ennemies comme un but militaire légitime. Dans certains cas, la conquête d'un territoire associée à une défaite militaire peut saper la volonté de l'ennemi ou lui ôter les moyens de refaire son armée – la conquête du territoire devient dans ce cas un but militaire légitime. Le problème est donc de déterminer le « centre de gravité » sur lequel il faut diriger l'attaque militaire. Si le pays ennemi est divisé par un conflit civil, le centre de gravité peut être représenté par la capitale ; face à une coalition, il peut se trouver dans l'armée du principal allié ou dans la communauté d'intérêt entre les alliés, et il n'échappe pas à Clausewitz que dans les guerres nationales, l'« opinion publique » constitue un centre de gra-

53. Clausewitz, *De la guerre*, page 56.

54. Clausewitz n'oublie pas qu'à travers l'histoire, peu de guerres ont réellement culminé en une seule grande bataille. Pour résoudre ce contraste entre guerre abstraite et guerres réelles, Clausewitz propose l'idée de la « grande bataille possible » qui sert de « point de mire éloigné », même dans les guerres où elle ne se matérialise pas.

vité important, un objectif militaire vital. Mais dans la plupart des cas, ce centre de gravité se situe dans l'armée ennemie. L'armée ennemie détruite, l'ennemi est réduit à merci.

Clausewitz n'ignore ni ne dédaigne les ressources de la stratégie indirecte, de tous ces moyens par lesquels, à l'exclusion de la bataille, on se renforce et on affaiblit l'ennemi. Son analyse sur le rôle de la guerre des partisans ne laisse aucun doute à ce sujet. Simplement, Clausewitz affirme que la guerre ne sera gagnée que par l'anéantissement de l'armée ennemie, et que celui-ci, aussi bien préparé soit-il par l'action des partisans, se réalise dans une bataille générale et décisive.

C'est après voir lu Clausewitz que Giap aborde la bataille de Dien Bien Phu. Il a d'ailleurs lui-même rapporté le problème posé par Dien Bien Phu au chapitre de *Vom Kriege* intitulé « Défense des montagnes » : « Il est certain qu'un petit poste placé en pays montagneux sur une position judicieusement choisie acquiert par cela même une puissance de résistance extraordinaire. [...] On a été porté à croire qu'en donnant une force individuelle plus grande à des postes de cette espèces, et en en établissant une suffisante quantité les uns à côté des autres, on devait former un front très fort, en quelque sorte inattaquable, et qu'il ne s'agissait plus, dès lors, que de se prémunir contre un mouvement tournant en s'étendant de la même façon vers la droite et vers la gauche, jusqu'à ce qu'on trouvât sur chaque

aile une point d'appui réellement suffisant, ou que l'on pût se fier à l'étendue même de la ligne et la tenir pour intournable[55]. » La conception de Dien Bien Phu correspond à cette analyse, à ceci près que les huit centres de résistances ne formaient pas une ligne défensive mais un complexe défensif circulaire.

Dien Bien Phu est le type de la « grande bataille » clausewitzienne. Giap attendait l'occasion de porter un coup décisif au Corps expéditionnaire français, un coup qui tout à la fois anéantirait les forces armées ennemies, lui ouvrirait la possibilité de contrôler du territoire, et briserait la volonté de lutte chez l'ennemi.

En octobre 1953, une réunion du bureau politique du Parti se tint à Tin Keo. L'objectif de la prochaine offensive était le camp retranché de Na San, et l'anéantissement des forces qui l'occupaient. Il s'agissait d'anéantir une part importante des forces ennemies pour créer un nouveau tournant dans la guerre. L'évacuation de Na San en août 1953 par le général Navarre[56] avait rendu ce plan caduc, mais l'objectif fut maintenu. Il fut décidé de mener une offensive dans le Nord-Ouest et dans le Haut et Moyen Laos pour recréer les conditions de l'objectif stratégique. L'offensive commença à la mi-novem-

55. Clausewitz, *De la guerre*, page 574. C'est à la page 111 du tome 3 de ses *Mémoires* que Giap renvoie à cette analyse de Clausewitz.

54. Navarre avait été nommé en mai 1953 commandant en chef du Corps expéditionnaire français en Indochine, en remplacement du général Salan – ce dernier ayant remplacé de Lattre de Tassigny.

bre. C'est pour y parer, nous l'avons vu, que Navarre parachuta le 20 novembre des troupes à Dien Bien Phu, troupes qui s'organisèrent en un camp retranché de plus en plus puissant. Fin décembre 1953, le bureau politique décida que Dien Bien Phu serait le lieu du combat décisif.

À la différence de Navarre, certains généraux français (comme Cogny, commandant des forces terrestres du Tonkin, ou comme de Castries, commandant le camp retranché), confiants dans la solidité de leur base aéroterrestre[57], espéraient l'attaque contre Dien Bien Phu. Cette attaque, qui les changeait de l'ordinaire usant de la guerre de guérilla, rendait possible à leurs yeux la destruction du corps de bataille vietminh dans ce qu'ils concevaient eux aussi, ironiquement, comme une « grande bataille » clausewitzienne. Pour Giap comme pour ses adversaires, remporter une victoire signifiait déterminer le cours des négociations de Genève.

Dien Bien Phu opposa directement les deux corps de bataille : quatre des six divisions d'infanterie de Giap

57. La résistance du camp retranché de Na San au cours de la précédente campagne leur donnait confiance : « Dien Bien Phu, ce sera Na San multiplié par dix. Nous n'écraserons pas une division, mais quatre ». Alors que l'occupation de Dien Bien Phu, dans l'esprit de Navarre, servait à barrer la route du Laos et à éviter la bataille générale dans le delta, elle devenait, dans l'esprit de Cogny, l'occasion de la bataille générale. Cogny déclara au correspondant de l'United Press : « Je souhaite le choc à Dien Bien Phu » et provoquait par radio et tracts largués dans la jungle ses assiégeants : « Qu'attendez-vous pour attaquer si vous n'êtes pas des lâches ? ».

participèrent à l'investissement du camp retranché, ainsi que son unique division mixte artillerie-génie ; le camp absorbait presque toutes les forces actives françaises (celles qui n'étaient pas dispersées en garnisons pour contrer les activité des guérillas : les parachutistes, les légionnaires, etc., soit dix-sept bataillons au total), ainsi que toute leur aviation[58].

Jusqu'à la dernière minute et dans le moindre détail, Giap a conçu et affronté la bataille de Dien Bien Phu comme une bataille d'anéantissement. Alors même qu'il apprenait la capitulation du camp retranché et la capture du général de Castries, il prescrivait au commandant de la division 304 de prendre ses dispositions pour éviter que les légionnaires qui tenaient encore Hong Cum, au sud de Dien Bien Phu (position *Isabelle*), ne réussissent une percée. Les miliciens locaux et les habitants de la région ratissèrent la jungle, torche à la main, pour que pas un homme du corps expéditionnaire français ne s'échappe. Des 10 000 soldats français pris au piège de Dien Bien Phu lors de l'assaut final, seule une poignée échappera à la captivité en parvenant, au terme d'une marche épuisante, à rejoindre l'un ou l'autre poste français au Laos...

58. Navarre avait bien constitué une masse de manœuvre pour l'opération *Atlante*, (ratissage des hauts plateaux entre An Khé, Pleiku, Ban Mé Thuot et Nha Trang), mais celle-ci, exécuté mollement face à des unités vietminh qui avaient fait le vide, ne servit à rien.

Contribution à l'histoire de Dien Bien Phu

Par le **général Vo Nguyen Giap**

Entretien avec le général Vo Nguyen Giap
paru dans **Études vietnamiennes** n° 3, 1965

Études vietnamiennes : Après la défaite de Dien Bien Phu, de nombreux généraux et hommes politiques français ont accusé le général Navarre[1] d'avoir conçu un plan aventureux ; nous vous prions de bien vouloir nous faire savoir si ce plan l'a été réellement, ou s'il repose sur des fondements valables ?

Général Giap : Il est facile après coup d'accabler le général Navarre, et d'affirmer qu'il n'aurait pas dû faire ceci ou cela. Si l'analyse est facile, une fois la bataille ter-

1. Le général Navarre remplaça en mai 1953 le général Salan comme commandant en chef des forces françaises en Indochine. Salan avait succédé en janvier 1952 au général de Lattre, gravement malade.

minée, et les caractéristiques essentielles des deux adversaires dévoilées, il est bien plus difficile de prendre des décisions stratégiques dans le feu de l'action. Il faut se remettre dans la conjoncture de 1953 pour comprendre le plan Navarre. Après l'armistice en Corée, l'impérialisme américain avait porté tout son effort en Indochine ; le Corps expéditionnaire français avait reçu une aide substantiellement accrue afin de pouvoir asséner à nos forces régulières des coups décisifs, de prolonger et d'étendre la guerre[2]. C'est donc avec des moyens accrus et une mission bien définie que Navarre avait pris le commandement en Indochine. Le plan Navarre n'a certainement pas été le moins bien étudié parmi les plans opérationnels mis au point par le commandement français en Indochine. Il nous avait mis devant des difficultés nouvelles et sérieuses, et de notre côté, nous n'avons jamais sous-estimé les capacités de l'adversaire.

Navarre avait bien vu qu'il fallait se forger à tout prix une marge de manœuvre assez importante pour essayer de reprendre l'initiative, et il l'avait fait, en rassemblant 44 bataillons mobiles dans le delta du fleuve Rouge, en

2. De fin 1950 à août 1953, les USA avaient fourni aux Français 150 000 armes individuelles et 283 millions de cartouches, 14 millions d'obus, 1 300 véhicules de combats, 14 000 véhicules de transport, 315 engins de débarquement, 14 000 radios, et d'autres équipements. Les USA avaient prêté un porte-avions, équipé toute l'aviation française et financé l'essentiel de la guerre (150 milliards de francs en 1953, 285 en 1954, soit 87 % du coût de la guerre). En septembre 1953, les USA avait fourni une aide supplémentaire de 385 millions de dollars pour financer le plan Navarre.

vue de pratiquer sur le théâtre d'opérations du Nord une stratégie appropriée. En effet, sur le front du Nord, nos forces régulières étaient bien plus importantes qu'au Sud, et il s'agissait pour les Français de parer à leurs offensives d'hiver-printemps par des attaques puissantes et rapides qui tiendraient en haleine, décimeraient et useraient notre corps de bataille[3]. Nous aurions ainsi été obligés de nous tenir sur la défensive.
À la fin de l'hiver, au moment où nos forces régulières au Nord auraient été usées par toutes ces opérations et auraient dû s'accorder une pause pendant la saison des pluies, Navarre aurait pu transférer ses unités d'élite sur le théâtre d'opérations du Sud d'où il aurait lancé une offensive afin de liquider les zones libres des hauts plateaux de l'Interzone V[4] et du Nam Bo[5]; la faiblesse

3. Rappelons que les projets du Vietminh pour la campagne hiver 1953-printemps 1954 étaient: primo de développer l'offensive au Laos, secundo d'augmenter la pression dans le delta du fleuve Rouge, tertio d'élargir les zones libérées des hauts plateaux du Sud-Annam. Navarre tente de reprendre l'offensive tout en palliant ces trois menaces: primo par l'établissement de la base aéroterrestre de Dien Bien Phu sur la voie d'accès au Laos, secundo en ratissant le delta (opération *Brochet*) et en attaquant les forces qui l'investissaient (opérations *Hirondelle*, *Mouette* et *Pélican*), tertio en ratissant la zone des Hauts-Plateaux du Sud-Annam (opération *Atlante*).

4. En mars 1948, Giap avait créé six interzones pour créer une structure de commandement souple et efficace. La 1re interzone est le delta du fleuve Rouge, la 2e le Nord-Ouest du Tonkin, la 3e le Nord-Est du Tonkin, la 4e le Nord de l'Annam, la 5e le Sud de l'Annam et la 6e la Cochinchine. Giap fait ici allusion à l'opération *Atlante*.

5. C'est-à-dire la région de Saigon et le delta du Mékong.

relative de nos troupes dans ces régions permettant d'escompter une victoire rapide.

Libéré de la menace qui pesait sur le Sud, et des tâches d'occupation des territoires par le développement accéléré des troupes fantoches, le Corps expéditionnaire français aurait pu dès l'automne 1954 concentrer ses unités d'élite sur le théâtre d'opérations du Nord et arracher des victoires importantes, nous obligeant à négocier dans des conditions défavorables. C'était « l'issue dans l'honneur » que cherchaient les colonialistes français.

À vrai dire, la mobilité des unités d'élite du Corps expéditionnaire français était réelle ; Navarre pouvait avec ses avions, ses véhicules motorisés, ses bateaux transférer ses troupes du Nord au Sud, ou d'un point à l'autre d'un front donné, bien plus facilement que nous. Il avait pu évacuer Na San par la voie aérienne[6], lancer un raid sur Lang Son[7], débarquer à Tuyhoa[8], parachuter des troupes à Dien Bien Phu. Et tout le monde, dans le camp occidental, applaudissait, félicitait Navarre d'avoir insufflé un nouveau dynamisme aux troupes françaises.

6. L'évacuation de Na San, en août 1953.

7. Giap fait allusion à l'opération Hirondelle (juillet 1953).

8. Opération *Pélican* (septembre 1953).

Comment avez-vous réagi face à cette agressivité de l'adversaire ?
Nous aurions pu perdre notre sang-froid, nous laisser gagner par le pessimisme devant ce renforcement de l'adversaire. Notre peuple avait à l'époque mené pendant huit années entières une guerre très dure, enduré mille souffrances et privations. Le voici qui devait non seulement affronter le colonialisme français, mais encore une aide américaine accrue et faire face à un adversaire non pas affaibli, mais renforcé.
Cependant, nous avons un parti, un Comité Central qui avaient une longue expérience de la lutte révolutionnaire et de la résistance armée. Nous avons rapidement dévoilé les faiblesses de I'ennemi, et en même temps pris conscience des immenses possibilités de notre armée et de notre peuple.

Quelles étaient ces faiblesses ?
II y a une contradiction inhérente à toute guerre d'agression : si le Corps expéditionnaire regroupait ses forces pour essayer d'anéantir notre corps de bataille, il ne pouvait occuper et contrôler de vastes territoires, et s'il cherchait à occuper le plus de territoire possible, il était obligé de disséminer ses troupes, les rendant ainsi particulièrement vulnérables à nos attaques. De notre côté, nous nous étions assigné comme tâche principale d'anéantir des forces vives ennemies ; tant que notre armée était faible, nous nous attaquions à de peti-

tes unités, à des positions peu importantes. Ce qui avait provoqué une usure des forces ennemies qui allait en augmentant avec les années. Un des principes fondamentaux de notre stratégie consiste à lancer des attaques là où l'ennemi se trouve à découvert, en position de faiblesse relative. Et il s'en trouve toujours : quels que soient ses effectifs, l'adversaire ne peut occuper en force la totalité d'un pays dont le peuple se dresse résolument pour conquérir son indépendance et sa liberté Le commandement français s'attendait à des offensives contre le delta du Nord ; nous avions lancé nos attaques dans d'autres directions, bouleversant ses prévisions initiales, l'obligeant à disperser des forces mobiles qu'il avait rassemblées non sans peine.

Pourquoi les deux armées se sont-elles affrontées à Dien Bien Phu ?

Dien Bien Phu n'était pas prévu dans le plan initial de Navarre. Quand il fut informé du déplacement de nos divisions régulières en direction du Nord-Ouest, il a parachutés des forces pour occuper cette plaine qui devait dans son esprit devenir une base offensive qui paralyserait l'action de nos troupes dans cette région et les empêcherait de porter leur action au Laos. Mais le commandement français était à l'époque également obsédé par une autre idée : il cherchait un choc qu'il voulait décisif entre notre corps de bataille et le sien, pensant nous écraser avec tous les moyens techniques dont

il disposait. À notre plan d'offensive en direction du Nord-Ouest, il avait opposé un contre-plan : Dien Bien Phu devenait un piège, attirant irrésistiblement nos forces qui viendraient se faire décimer devant les fortifications puissantes du camp retranché.

Et vous avez marché droit sur le piège ?

Que Dien Bien Phu soit devenu un piège pour l'un ou l'autre des deux adversaires, cela dépendait surtout de l'appréciation des forces en présence, de la direction stratégique et tactique des opérations. Jusque-là, nous ne nous étions attaqués qu'à des positions fortifiées indépendantes, tenues par des forces peu importantes. Ici, nous avions affaire à un camp retranché comprenant 49 points d'appui, se soutenant mutuellement, défendu par 21 bataillons, pour la plupart des unités d'élite du Corps expéditionnaire français, avec une artillerie imposante, des blindés, et une aviation puissante. Nos attaques antérieures contre des positions fortifiées se déroulaient en général en une seule nuit : nos troupes partaient de nuit, liquidaient le poste dans la nuit et se retiraient avant l'aube. Il était évident que la bataille de Dien Bien Phu ne pouvait se dérouler en un si court laps de temps. Cela nous posait des problèmes nouveaux.

Quel était le premier de ces problèmes ?

Celui du ravitaillement, le problème logistique. Le commandement français n'avait pas tout à fait tort d'es-

timer qu'il était insoluble. Dans les campagnes antérieures, quand nos troupes opéraient à une centaine de kilomètres de nos bases, et avec des effectifs réduits, il nous arrivait déjà maintes fois de nous contenter d'un maigre potage comme ration ; nous avions parfois dû presque renoncer à nos objectifs en raison de l'insuffisance du ravitaillement. Dien Bien Phu était éloignée de 500 à 600 kilomètres de nos arrières par la route. Nos effectifs au combat s'élevaient à plusieurs divisions. L'ennemi connaissait notre point faible, et son aviation pilonnait sans arrêt nos lignes de ravitaillement. Vous savez comment nous avons résolu ce problème : par une mobilisation massive de tout notre peuple. Je n'ai pas besoin de répéter ce que la plupart de vos lecteurs savent déjà : comment, avec des moyens des plus rudimentaires, nous étions venus à bout de cette tâche vraiment colossale.

Une fois les vivres et munitions amenés à pied d'œuvre, tous les problèmes étaient-ils pour autant résolus ?
Il s'en fallait de beaucoup. Car comment installer nos pièces d'artillerie sur les pentes intérieures de la cuvette sans risquer de les voir détruire par les feux de contre-batterie de l'ennemi ? Et d'abord, comment amener nos pièces par-dessus les crêtes des montagnes entourant Dien Bien Phu, là où n'existait souvent même pas une simple piste ? Comment approcher les positions ennemies sans nous faire massacrer par les feux de la

défense, par les avions ; n'oubliez pas non plus que nos troupes avaient à parcourir une plaine assez large où les blindés de l'adversaire pouvaient manœuvrer. Canons hissés par-dessus les crêtes à bras d'hommes, cachés dans des casemates camouflées avec art, des centaines de kilomètres de tranchées, des galeries creusées inlassablement pendant des semaines entières, tout cela vous le connaissez également.

Mais comment se fait-il que Navarre qui disposait d'excellents renseignements n'ait pas prévu tout cela ?
Navarre était spécialisé dans les renseignements, et les colonialistes qui avaient dominé notre pays pendant 80 ans le connaissaient passablement. Mais au fond, Navarre comme tous les autres généraux français, avait commis une erreur stratégique liée directement à *une erreur de jugement*, une incompréhension totale de l'adversaire. Navarre ne comprenait pas qu'il avait devant lui tout un peuple, une armée du peuple pratiquant une guerre du peuple. À vrai dire, ni Navarre, ni aucun des généraux bourgeois ne connaissait notre peuple et notre armée. Ils faisaient d'abord confiance aux armes, aux moyens techniques.

Mais le commandement français ne plaçait-il pas également sa confiance dans certaines de ses troupes d'élite ?
Si. II avait même le « culte » des paras et des légionnaires. Mais il les concevait plutôt comme d'excellentes

machines à faire la guerre que comme des hommes. Un entraînement mécanique, un conditionnement prolongé, pour parler comme les psychologues, avaient fait de ces hommes de véritables mécaniques. Ils faisaient de la guerre leur métier, mais se battre pour qui, pour quoi, jamais ils ne s'étaient posé la question. Navarre, comme tous les généraux bourgeois, en faisant confiance aux armes et à l'entraînement mécanique des armées plus qu'à l'esprit qui les anime, a surestimé ses propres forces. Mais ce qui est encore plus grave pour un général, c'est qu'il ne connaissait pas son adversaire.

Aujourd'hui, ce reproche est adressé à Navarre par de nombreux auteurs français, en particulier par des militaires. À les lire, un autre général que Navarre aurait pu ne pas commettre l'erreur de Dien Bien Phu. Que pensez-vous de cette opinion ?

Comme je vous l'ai dit, c'est toujours facile de juger après coup. Si ces « experts » avaient eu à commander le Corps expéditionnaire français en 1953-54, peut-être n'auraient-ils pas cherché une décision stratégique à Dien Bien Phu. Mais de toute façon, ils auraient engagé leurs forces ailleurs. Et face à n'importe quel plan, nous aurions trouvé les moyens de faire face. Ceux qui manient des tanks, des avions et des pièces d'artillerie à profusion imaginent très difficilement comment des combattants mal armés peuvent résister. Leclerc, débarquant à Saigon, prétendait « pacifier » le Nam Bo en

trois semaines ; de Lattre de Tassigny pensait tout bousculer et nous réduire en poussière. Sept commandants en chef français s'étaient succédé, et ils avaient tous commis la même erreur de jugement. La meilleure preuve que tous les généraux bourgeois auraient commis les mêmes erreurs s'ils avaient été placés dans la situation de Navarre, c'est que les colonialistes français ont déclenché la guerre d'Algérie immédiatement après la fin des hostilités en Indochine, et que les impérialistes américains ont pris la succession des Français au Sud Vietnam pour refaire exactement les mêmes choses.

Mais Dien Bien Phu n'est-il pas un cas particulier ?
Pourquoi ?

On est habitué à penser que les peuples petits et faibles, démunis de moyens modernes, ne peuvent opposer aux armées impérialistes que la guérilla, avec des embuscades, des attaques de petite envergure, engageant peu d'effectifs, menées pendant un court laps de temps, jouant surtout sur la surprise. À Dien Bien Phu, c'était une véritable guerre de position menée des deux côtés avec des moyens modernes, durant 55 jours et nuits entiers.
Dien Bien Phu a simplement prouvé que lorsqu'une guerre de libération nationale se prolonge, une armée populaire a toutes les capacités requises pour passer de la guérilla aux formes de guerre régulière. Il s'agit d'une

évolution nécessaire dans la croissance d'une armée révolutionnaire. L'erreur de Navarre, comme de tous les généraux impérialistes, a été de douter que de simples paysans souvent illettrés puissent devenir de bons artilleurs, que des cadres qui n'avaient jamais fait Saint-Cyr ou West Point arrivent à résoudre des problèmes stratégiques, tactiques, opérationnels, logistiques, ce qui semblait alors être le monopole des militaires bourgeois.

Pourrions-nous vous demander où et comment vous avez fait vos études militaires ?
Je n'ai jamais fréquenté une école militaire quelconque, Mais au moment de Dien Bien Phu, mes camarades et moi avions déjà plus de dix ans de maquis, d'abord contre les Japonais, ensuite contre les Français : la lutte armée populaire est la meilleure école. Cependant, comme dans toute activité révolutionnaire, l'empirisme ne suffit pas. Il y a une pensée, une conception, une science militaire marxiste-léniniste. Notre Parti a mis en œuvre cette pensée militaire marxiste-léniniste dans les conditions concrètes de notre pays pour se forger une ligne militaire juste.

Comment se fait-il que les généraux impérialistes qui ont lu des œuvres marxistes n'arrivent pas à mettre en pratique cette pensée militaire ?
Les Américains font de gros efforts pour adapter cette conception militaire et mettre au point les tactiques de

la « guerre spéciale », mais on ne saurait distinguer les couleurs si on porte des lunettes noires. La stratégie marxiste-léniniste est faite pour une armée populaire, combattant pour les intérêts du peuple. Pour résoudre chaque difficulté, nous posons clairement les problèmes devant le peuple, et faisons confiance aux immenses possibilités créatrices du peuple. Par ce canal, nous arrivons à résoudre les questions les plus difficiles. Ainsi, le problème logistique de la campagne de Dien Bien Phu en particulier, et de la campagne d'hiver-printemps 1953-54 sur tous les fronts en général. Vous connaissez les multiples initiatives que nos compatriotes avaient mises au point pour assurer le ravitaillement de nos unités combattantes. Nous disposons d'une armée dont le moral et la combativité sont soutenus constamment par un patriotisme et une conscience de classe élevés. Nos artilleurs et nos fantassins ont affronté sur le front de nombreuses nouvelles difficultés, et ils les ont surmontées. Si nous n'avions pas eu confiance dans les possibilités créatrices du peuple et dans l'héroïsme de notre armée, jamais nous n'aurions osé engager la bataille de Dien Bien Phu.

Concrètement, comment cela se traduit-il sur le plan de l'organisation des forces armées ? Y a-t-il des ressemblances avec l'organisation d'une armée bourgeoise ?
Nos forces armées régulières peuvent comporter quelques ressemblances avec les armées bourgeoises.

Mais cette ressemblance ne porte que sur les aspects extérieurs. En fait, nos forces régulières constituaient le sommet d'une pyramide dont la base était constituée par les formations populaires, régionales et locales. Tout notre peuple était en armes ; le paysan s'entraînait au maniement des armes pour défendre son village. Dans ces milices villageoises, on choisissait les meilleurs éléments pour constituer les unités régionales, et à partir des formations populaires, une nouvelle sélection permettait de constituer nos unités régulières. Des formations locales ou régionales pouvaient opérer comme de véritables unités régulières. Aucun gouvernement bourgeois n'oserait armer ainsi toute la population. J'ajoute qu'aujourd'hui, comme nous sommes encore menacés, notre peuple au Nord continue son entraînement militaire, et une armée d'invasion se heurterait à des troupes régulières et à des formations populaires encore bien mieux organisées et entraînées que du temps de la Résistance anti-française[9].

Une organisation pareille parait plus défensive qu'offensive ?

Elle permet d'assumer à la fois les deux tâches, offensive et défensive. Navarre croyait qu'en menaçant nos zones

9. Le 2 mars 1965, les USA déclenchent l'offensive aérienne *Rolling Thunder* sur le Nord Vietnam. Au moment où il accorde cet entretien, Giap sait que les USA envisagent une invasion du Nord. Le Pentagone envisagea même (en mai 1965) de recourir à l'arme atomique...

libres avec ses forces mobiles, il pouvait nous obliger à immobiliser des unités régulières et contrecarrer nos plans offensifs. Nous nous étions contentés de renforcer nos organisations populaires et nos troupes régionales dans les régions menacées, pendant que nos unités régulières continuaient à se diriger vers d'autres secteurs, portant leur attaque là où l'ennemi se trouvait à découvert.

Si nous comprenons bien, vous disposiez d'une marge de manœuvre importante ?
Exactement. Libérées de cette tâche défensive, nos troupes régulières pouvaient attaquer là où nous le voulions, tandis que les forces mobiles ennemies étaient obligées de voler au secours de tout secteur menacé. Sans avions, sans véhicules motorisés, sans bateaux, nos forces étaient en réalité plus mobiles que celles de l'adversaire. Certaines de nos unités avaient couvert à pied des milliers de kilomètres au cours de cette campagne d'hiver-printemps 1953-54. Si nous n'avions pas eu ce réseau de troupes régionales, et de multiples organisations de soutien dans le peuple, nous aurions été réduits à dépêcher nos troupes régulières partout où l'ennemi attaquait, et à rester toujours sur la défensive.

Avant Dien Bien Phu, l'Armée populaire vietnamienne avait-elle reçu un entraînement particulier ?
Au fur et à mesure que la guerre avançait, la technique

et l'équipement de nos armées s'étaient améliorés. Nous passions progressivement de la guérilla à la guerre de mouvement, puis nous nous attaquions à des positions fortifiées de plus en plus importantes. Nos troupes avaient suivi un entraînement et une instruction militaires appropriés auxquels nous attachions une importance particulière. Mais ce qui a décidé du succès, ce qui a permis à notre armée de surmonter toutes les difficultés techniques au cours de i'apprentissage comme au cours des combats, a été le facteur politique. Notre armée combat pour des objectifs politiques justes.

En quoi consiste exactement ce facteur politique ?
Tout d'abord, le patriotisme, le sentiment national, la volonté de libérer le pays. Notre révolution est d'abord nationale. Elle est ensuite démocratique. Notre Parti a déclenché la réforme agraire en pleine guerre. Nos soldats étaient pour la plupart des paysans pauvres. Au cours des séances d'étude, chacun s'était remémoré comment il avait été exploité, opprimé par les propriétaires féodaux, quelles misères, quelles humiliations sa famille avait connues, comment les colonialistes avaient ruiné le pays, commettant les pires crimes. Nos hommes sur le front recevaient de nombreuses lettres de leur femme, de leurs parents, leur donnant des nouvelles de la réforme agraire en cours, disant toute leur joie et tout l'enthousiasme des masses paysannes en effervescence. Notre Parti n'a cessé d'inculquer à nos

troupes cette double conscience, nationale et de classe. Notre armée est une armée au service du peuple, et non au service des classes possédantes, comme les armées bourgeoises.

N'y aurait-il pas opposition entre conscience nationale et conscience de classe ?
Nullement pour les ouvriers, les paysans pauvres et les intellectuels progressistes. Acquérir cette conscience de classe, c'est se pénétrer profondément de la haine contre les exploiteurs, les impérialistes, les féodaux, mais aussi de cette profonde fraternité entre exploités et opprimés. Cette conscience de classe permet à nos soldats de voir au-delà des frontières nationales, de se sentir liés avec tous les peuples du monde, y compris le peuple français. Après ces campagnes d'éducation politique, tous brûlent de pouvoir accomplir de nouveaux exploits, et toute notre armée se lance à l'offensive avec une nouvelle ardeur.

Est-ce que le travail politique dans l'armée se réduit à l'étude des questions de politique générale ?
Sûrement pas. Le cadre politique doit également faire comprendre à fond les principes opérationnels appliqués au cours de chaque campagne, de chaque bataille, veiller à tous les détails de la vie des hommes. Par exemple, avant l'offensive sur les centres de résistance de Dien Bien Phu, une tâche capitale consistait à creuser

des tranchées d'approche, des ouvrages pour couvrir la progression de nos troupes. Faire saisir l'importance de ces tâches parfois négligées par les combattants relève aussi du travail politique. La bataille a duré longtemps et a été très dure. Le moral de nos troupes est en général excellent, mais cela ne signifie pas qu'à certains moments, il n'y ait pas eu des tendances négatives[10]. En plein milieu de la campagne, nous avons mené une série de séances de « mobilisation morale » politique et idéologique qui ont décidé de la victoire finale.

On lit souvent dans les publications occidentales que le commandement de l'Armée populaire, sans se soucier des pertes, lance ses troupes à l'assaut des positions fortifiées par vagues successives jusqu'à submerger l'ennemi. Le fanatisme des troupes permettrait cette tactique. Que faut-il penser de cette opinion ?
Il faut bien que les armées battues trouvent une raison à leur défaite. Mais il y a aussi chez ces auteurs une profonde incompréhension de ce qu'est un soldat révolutionnaire. Un soldat révolutionnaire a une conscience politique élevée, une conscience nationale, une conscience de classe et un haut niveau. Nous avons mis du temps à former, à aiguiser cette conscience politique,

10. Le 27 avril 1954, le Comité militaire du front de Dien Bien Phu réunit la conférence des secrétaires du Parti des divisions et des régiments pour déclencher une campagne de mobilisation morale des troupes éprouvées par la terrible « bataille des cinq collines ».

et pour le commandement de l'Armée populaire, un soldat est d'abord un militant, un frère de combat. C'est pourquoi nous veillons à éviter le plus possible de pertes inutiles. Un soldat tué, c'est un camarade qui tombe et non pas un homme de troupe anonyme. Cependant, nous éduquons nos hommes dans l'idée qu'aucune conquête révolutionnaire ne saurait s'accomplir sans sacrifice, que penser que les impérialistes et les autres réactionnaires acceptent de plein gré qu'on les dépouille de leurs privilèges est pure illusion. Dans la bataille de Dien Bien Phu, comme dans toutes les autres campagnes, nous avions poussé nos préparatifs au maximum, nous nous étions assuré une suprématie absolue en effectifs et en puissance de feu chaque fois que nous nous lancions à l'attaque, et les pertes de nos troupes ont toujours été relativement faibles. Étaient sévèrement sanctionnés les cadres qui lançaient leurs hommes dans des opérations aventureuses. Mais chaque fois qu'il le fallait, il se trouvait toujours des combattants prêts à sacrifier leur vie pour la patrie, pour les intérêts supérieurs de la révolution. Ce que les autres appellent fanatisme est en réalité l'héroïsme révolutionnaire d'une armée au service du peuple.

Si le Corps expéditionnaire français avait reçu plus d'avions, plus d'armes, aurait-il pu vaincre ?

Ce qui manquait aux colonialistes, ce n'étaient pas les armes. Ils disposaient sur ce plan d'une supériorité

absolue. Il leur manquait surtout des hommes, et des hommes qui voulaient combattre. De Lattre de Tassigny, comme Navarre, avait voulu former une armée fantoche pour pallier cette pénurie d'effectifs[11], mais la valeur combative d'une armée ne se réduit pas à une simple question numérique. Si vous voulez encore une preuve, voyez les Américains au Sud Vietnam : ils ont cru trouver la solution avec des hélicoptères, des chars amphibies, des moyens de télécommunications ultramodernes, toutes sortes d'armes nouvelles, y compris les produits chimiques toxiques. Où en sont-ils maintenant au Sud Vietnam ? Leur situation est encore plus précaire que celle du Corps expéditionnaire français il y a dix ans.

Nous ne saurions abuser de votre temps et prolonger outre mesure cet entretien. Il est classique de tirer la leçon des grands événements ; pourriez-vous nous donner brièvement les enseignements à tirer de la campagne historique de Dien Bien Phu ?

Notre peuple et notre armée ont vaincu un ennemi matériellement très puissant parce que nos compatriotes et nos troupes étaient animés de la ferme détermination

11. En mai 1953, les effectifs de Navarre comptaient 54 000 Français, 48 000 Africains et Nord-Africains, 20 000 légionnaires et 330 000 Vietnamiens. Une infime partie de ces derniers avaient une valeur militaire : quelques centaines de parachutistes, quelques milliers de supplétifs des contre-guérillas thaïes et des milices catholiques. Les autres étaient des conscrits de l'armée du régime fantoche de Bao Daï n'aspirant qu'à une chose : rentrer chez eux.

à combattre et à vaincre pour l'indépendance nationale, pour l'attribution de la terre aux paysans, pour la paix, pour le socialisme. L'ennemi s'était heurté au bloc d'union de toutes les classes sociales, de toutes les tendances politiques et religieuses. Nous avons un Parti marxiste-léniniste, avec à sa tête le président Ho Chi Minh qui a su appliquer avec maîtrise une ligne politique et militaire juste. La victoire de Dien Bien Phu, qui a été un épisode de la Résistance patriotique de tout notre peuple, a été l'œuvre de notre Parti.
Nous vivons par ailleurs à une époque où les impérialistes ne peuvent plus faire la pluie et le beau temps. Un ensemble de pays socialistes d'une grande puissance politique et matérielle, un mouvement de libération nationale qui monte comme un raz de marée créent pour les peuples opprimés une conjoncture extrêmement favorable à leur lutte. Par ailleurs, la guerre du peuple faite par une armée du peuple peut être considérée à juste titre comme une de ces conquêtes décisives, plus importante que n'importe quelle arme pour les pays d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine. Le peuple vietnamien en se libérant est fier d'avoir contribué à la libération des peuples frères.
Je crois qu'à notre époque, aucune armée impérialiste, si puissante soit-elle, aucun général impérialiste, si doué soit-il, ne peut vaincre un peuple, même faible et petit, qui sait se dresser résolument, s'unir pour lutter selon une ligne politique et militaire juste. Notre expé-

rience nous a montré qu'on ne peut nourrir aucune illusion sur la bonne volonté des impérialistes ; le colonialisme dans ses formes nouvelles est encore plus dangereux que l'ancien, et les peuples doivent être prêts à le combattre, au besoin par les armes. On ne doit pas se laisser impressionner par la puissance des armes modernes ; c'est la valeur des hommes qui, en définitive, décide de la victoire.

Préface à *Guerre du peuple, Armée du peuple* de Vo Nguyen Giap

Par **Ernesto Che Guevara**

C'est pour nous un grand honneur de préfacer ce livre rassemblant des écrits du général Vo Nguyen Giap, actuellement Premier ministre, ministre de la Défense nationale et commandant en chef de l'Armée populaire de la République Démocratique du Vietnam.

Le général Giap parle avec l'autorité que lui confèrent à la fois sa vaste expérience personnelle et celle du parti dans la lutte de libération. L'œuvre, qui est par son contenu d'une actualité permanente, revêt, s'il se peut, un intérêt plus grand encore en raison de la tumultueuse série d'événements survenus dernièrement dans cette région d'Asie, et en raison de l'apparition de controverses quant à la justesse de l'utilisation de la lutte armée comme moyen de résoudre les contradictions insurmontables entre exploiteurs et exploités, dans des conditions historiques déterminées.

Les combats héroïques que les armées et l'ensemble du peuple vietnamien ont mené avec succès pendant de longues années se répètent aujourd'hui ; le Vietnam du Sud est sur le pied de guerre dans la partie du pays arrachée à son propriétaire légitime, le peuple vietnamien, est chaque jour plus proche de la victoire. Même si l'ennemi impérialiste menace d'y envoyer des milliers d'hommes, même si les plus acharnés parlent de recourir à la bombe atomique, et même si le général Taylor est nommé ambassadeur de la prétendue « République du Vietnam du Sud » et donc, tacitement, commandant en chef des armées qui tenteront de liquider la guerre du peuple, rien n'empêchera sa défaite. Tout près, au Laos, la guerre civile a éclaté, provoquée également par les manœuvres des Nord-Américains, appuyés d'une manière ou d'une autre par ses alliés de toujours. Le royaume neutre du Cambodge, qui faisait partie comme ses pays-frères, le Laos et Vietnam, de ce que l'on appelait anciennement l'Indochine française, est victime de violations de frontières et d'attaques constantes en raison de sa juste position de défense de sa neutralité et de son droit à vivre en nation souveraine.

Pour tout cela, l'œuvre que nous préfaçons dépasse les limites d'un épisode historique déterminé, et est valable pour toute la région. De plus, les problèmes qui y sont soulevés ont une importance particulière pour la plupart des peuples d'Amérique latine, soumis à la domination de l'impérialisme nord-américain, sans

parler de l'intérêt extraordinaire de sa connaissance pour tous les peuples d'Afrique qui mènent, jour après jour, des luttes de plus en plus dures, mais aussi de plus en plus souvent victorieuses, contre tous les colonialismes.

Le Vietnam a des caractéristiques particulières : une très ancienne civilisation, une longue histoire en tant que royaume indépendant ayant ses spécificités et une culture propre. En regard de son histoire millénaire, l'épisode du colonialisme français n'est qu'une goutte d'eau. Néanmoins, ses caractéristiques fondamentales, tout comme celles, opposées, de son agresseur, sont, d'une façon générale, pareilles aux contradictions insurmontables qui existent dans l'ensemble du monde dépendant, ainsi que le reflet de la façon de les résoudre. Sans connaître ces écrits ni ceux relatant les expériences de la révolution chinoise, Cuba a entamé le chemin de sa libération par des méthodes semblables, avec le succès que tout le monde connaît aujourd'hui.

Par conséquent, cette œuvre pose des questions d'intérêt général pour le monde en lutte pour sa libération. Ces questions peuvent être résumées ainsi : la possibilité de la lutte armée dans les conditions spécifiques où les méthodes pacifique de lutte pour la libération ont échoué, et la forme que doit avoir cette lutte armée dans des grandes étendues de terrain favorable à la guerre de guérilla, comportant une population paysanne sinon majoritaire, du moins importante.

Bien que ce livre soit basé sur une compilation d'articles, il présente une belle cohésion, et les quelques répétions ne font que donner plus de vigueur à l'ensemble.

Il traite de la guerre de libération du peuple vietnamien, il définit cette lutte comme guerre du peuple avec comme bras armé l'armée du peuple. Il parle aussi des grandes expériences du parti dans la direction de la lutte armée et dans l'organisation des forces armées révolutionnaires. Le dernier chapitre décrit l'épisode final du conflit, Dien Bien Phu, lors duquel les forces de libération gagnèrent en qualité et passèrent à la guerre de position, battant également sur ce terrain l'ennemi impérialiste.

Le livre débute en montrant comment, après la fin de la guerre mondiale et la victoire de l'Union soviétique et des alliés occidentaux, la France a violé tous les accords et créé une situation d'extrême tension dans tout le pays. Les méthodes pacifiques et faisant appel à la raison pour résoudre la controverse ayant démontré leur inutilité, le peuple prit la voie de la lutte armée qui, en raison des caractères propres au pays, reposa essentiellement sur la paysannerie. Ce fut une guerre à caractère paysan de par son principal terrain d'activité et de par la composition fondamentale de son armée, mais dirigée par l'idéologie du prolétariat, consacrant une nouvelle fois l'alliance entre la classe ouvrière et la paysannerie comme facteur fondamental de la victoire. Même si, dans un premier temps, vu le caractère de la

lutte anticolonialiste et anti-impérialiste, il s'agissait d'une guerre du peuple tout entier. Ils furent nombreux ceux, dont l'origine sociale ne correspondait pas exactement aux définitions classiques du paysan pauvre ou de l'ouvrier, qui s'engagèrent dans la lutte de libération. Les camps se sont définis petit à petit et la lutte antiféodale a commencé, dégageant son véritable caractère anti-impérialiste, anticolonialiste, antiféodal, avec comme aboutissement l'établissement d'une révolution socialiste.

La lutte de masses a été utilisée par le parti vietnamien tout au long de la guerre. Elle fut utilisée, en premier lieu, parce que la guerre de guérilla n'est rien d'autre que l'expression de la lutte des masses et qu'elle n'est pas concevable isolée de son milieu naturel, le peuple. La guérilla signifie dans ce cas une avancée militaire, numériquement réduite, de la majorité du peuple, désarmé mais exprimant dans son avant-garde sa résolution à vaincre. En outre, la lutte de masses a été en permanence utilisée dans les villes en tant qu'arme indispensable pour le développement de la lutte. Il importe de signaler que jamais, dans le déroulement de l'action pour la libération du peuple vietnamien, la lutte de masses n'a renoncé à ses droits en échange de concessions de la part du régime ; elle n'a pas négocié des concessions mutuelles, mais a affirmé la nécessité d'obtenir des libertés et des garanties sans contrepartie aucune, empêchant ainsi dans certains secteurs que la guerre ne devienne encore plus cruelle que celle que

menait les colonisateurs français. La signification de cette lutte de masses, et de son caractère dynamique et sans compromis, est d'une importance fondamentale pour la compréhension de la lutte de libération en Amérique latine.

Le marxisme fut appliqué de manière conséquente à la situation historique concrète du Vietnam. Et c'est pour cela que, guidés par un parti d'avant-garde, dévoué à son peuple et fidèle à sa doctrine, ils ont obtenu une victoire éclatante sur les impérialistes.

Les caractéristiques de la lutte – au cours de laquelle il a fallu céder du terrain et attendre de nombreuses années pour en voir l'aboutissement victorieux – avec ses va-et-vient, ses flux et reflux, lui donnent le caractère d'une guerre prolongée.

Durant toute la lutte, on a pu dire que le front se trouvait là où était l'ennemi. À un moment donné, celui-ci occupait presque tout le pays et le front était disséminé là où l'ennemi se trouvait. Il y eu ensuite une délimitation des lignes de front, avec un front principal, mais les arrières ennemis constituaient en permanence un autre théâtre d'opération pour les unités de combat, de telle sorte que la guerre a été totale et que les colonialistes n'ont jamais pu facilement mobiliser, sur des bases solides, leurs troupes d'agression contre les zones libérées.

La consigne « Dynamisme, initiative, mobilité, décision rapide face aux situations nouvelles » constitue la synthèse et l'essence de la tactique de guérilla. Et dans ces

quelques mots s'exprime toute la difficulté de l'art de la guerre populaire.

À certains moments, les nouvelles guérillas, placées sous la direction du parti, se trouvaient en des endroits où la présence française était très forte, et où la population était terrorisée. Dans ce cas, elles pratiquaient constamment ce que les Vietnamiens appellent la « propagande armée ». La propagande armée, c'est simplement la présence, en des endroits déterminés, de forces de libération qui montrent leur puissance et leur combativité et se fondent dans la grande mer du peuple comme des poissons dans l'eau. En se maintenant dans la zone, la propagande armée électrisait les masses et provoquait le soulèvement de la région, ajoutant ainsi de nouveaux territoires à ceux déjà conquis par l'armée du peuple. C'est ainsi que les bases et les zones de guérillas se sont multipliées sur tout le territoire du Vietnam. La tactique se résumait dans cette consigne : si l'ennemi se concentre, il perd en terrain ; s'il se disperse, il perd en force. Quand l'ennemi se concentre pour attaquer en force, il faut répliquer en attaquant tous les endroits où il a renoncé à déployer des troupes ; quand l'ennemi veut occuper des places déterminées avec de petites détachements, la réplique se fera en fonction du rapport de force existant à chaque endroit, mais les forces principales de l'ennemi auront une fois de plus été diluées. C'est une autre leçon fondamentale de la guerre de libération du peuple vietnamien.

Dans la lutte, trois étapes se succèdent qui caractérisent, en général, le développement de la guerre du peuple. Elle commence avec de petits groupes de guérilla, à la mobilité extraordinaire, complètement solubles dans la géographie physique et humaine de la région. Avec le temps, des progrès quantitatifs se produisent qui permettent, à un moment donné, le saut qualitatif, c'est-à-dire la guerre de mouvement. Ce sont ici des groupes plus compacts qui agissent, dominant des zones entières ; même si leurs moyens et leur capacité à frapper l'ennemi sont plus forts, la mobilité reste leur caractéristique fondamentale Après la maturation des conditions, on en arrive à l'étape finale de la lutte, quand l'armée se consolide et en arrive même à mener une guerre de positions, comme cela est arrivé à Dien Bien Phu, portant le coup de grâce à la dictature coloniale.

Au cours du conflit, qui connaît un développement dialectique jusqu'à culminer dans la guerre de positions avec l'attaque de Dien Bien Phu, se sont créées des zones libérées ou semi libérées, qui constituent des territoires d'autodéfense. L'autodéfense est également conçue par les Vietnamiens dans un sens actif, comme partie de la lutte unique contre l'ennemi. Les zones d'autodéfense peuvent se défendre elles-mêmes contre des attaques limitées, elles fournissent des hommes à l'armée du peuple, assurent l'ordre dans la région, la production et l'approvisionnement du front. L'autodéfense n'est rien de plus qu'une petite partie d'un

tout, avec des caractéristiques particulières. On ne peut jamais considérer une zone d'autodéfense comme un tout en soi que des forces populaires essaient de défendre contre les attaques de l'ennemi alors que tout le territoire extérieur à cette zone reste paisible. Si cela se déroulait ainsi, le foyer du conflit serait repéré, pris d'assaut et détruit, sauf à repasser à la première phase de la guerre du peuple, c'est-à-dire la lutte de guérilla.

Comme nous l'avons dit, tout le processus de la lutte au Vietnam s'est fondé sur la paysannerie.

Dans un premier temps, faute d'une définition claire du contexte de la lutte, celle-ci s'est menée uniquement dans l'intérêt de la libération nationale. Mais peu à peu, les camps se sont délimités, la lutte s'est transformée en une guerre paysanne typique et la réforme agraire s'est établie au cours de la lutte en même temps que les contradictions se développaient, tout comme la puissance de l'armée du peuple : tout cela est la manifestation de la lutte des classes dans une société en guerre. Celle-ci est dirigée par le parti, dans le but d'anéantir le plus grand nombre possible d'ennemis et d'exploiter au maximum les contradictions entre le colonialisme et ses amis indécis. Ainsi, en conjuguant adroitement les contradictions, le parti a pu profiter de toutes les forces émanant de ces heurts et atteindre la victoire le plus vite possible.

Le camarade Vo Nguyen Giap nous dit également le lien étroit qui existe entre le parti et l'armée, en quoi dans cette lutte l'armée n'est qu'un élément du parti qui

dirige la lutte. Il nous décrit le lien qui existe à son tour entre l'armée et le peuple, en quoi l'armée et le peuple sont la même chose, ce qui corrobore une nouvelle fois la magnifique synthèse de Camilo[1] : « L'armée est le peuple en uniforme ». Les forces armées ont dû acquérir, pendant et après la lutte, une technique nouvelle qui leur permettra d'affronter victorieusement les nouvelles armes de l'ennemi et de repousser n'importe quelle offensive.

Le soldat révolutionnaire possède une discipline consciente. Durant tout le processus, il se caractérise fondamentalement par son autodiscipline. Dans le même temps, il doit y avoir dans l'armée populaire, dans le respect de toutes les règles des codes militaires, une grande démocratie interne et une grande égalité dans la distribution des biens nécessaires aux combattants.

Avec tous ces exemples, le général Giap décrit non seulement ce que nous connaissons par notre propre expérience – expérience acquise quelques années après la victoire des forces populaires vietnamiennes[2] – mais renforce également l'idée de la nécessité d'une analyse profonde des processus historiques actuels. Ceci doit être fait à la lumière du marxisme, en utilisant toute sa capacité créatrice, pour arriver à l'adapter aux circonstances changeantes des pays, différentes par tous ses aspects

1. Camilo Cienfuegos.

2. Le camp retranché de Dien Bien Phu tombe le 7 mai 1954. Castro, Guevara et le groupe du *Granma* débarquent à Cuba le 2 décembre 1956, la prise de La Havane surviendra le 1er janvier 1959.

extérieures, mais identiques par la structure coloniale, par l'existence d'un pouvoir impérialiste oppresseur et d'une classe qui lui est associée par des liens très étroits. Au terme d'une juste analyse, le général Giap arrive à cette conclusion : « dans la conjoncture mondiale actuelle, une nation, fût-elle petite et faible, qui s'est levée comme un seul homme sous la direction de la classe ouvrière pour lutter résolument pour son indépendance et la démocratie, est vraiment en mesure moralement et matériellement de vaincre tous ses agresseurs quels qu'ils soient. Dans des conditions historiques déterminées, cette lutte pour la libération nationale peut passer par une lutte armée de longue durée – la résistance de longue durée – pour aboutir au succès[3]. » Ces mots synthétisent les caractères généraux que la guerre de libération doit assumer dans les territoires dépendants.

Nous pensons que les meilleurs mots pour clore cette préface sont ceux utilisés par les éditeurs de ce livre, mots auxquels nous adhérons totalement : « Nous espérons que tous nos amis qui, comme nous, souffrent encore des menaces et des attaques de l'impérialisme, pourront trouver dans *Guerre du peuple, Armée du peuple*, ce que nous y avons nous-mêmes découvert : de nouvelles raisons pour avoir confiance et espérer. »

3. Général Vo Nguyen Giap, *Guerre du peuple Armée du peuple – L'expérience du peuple vietnamien dans la lutte armée*, Editions en langues étrangères, Hanoï, 1961, p. 121.

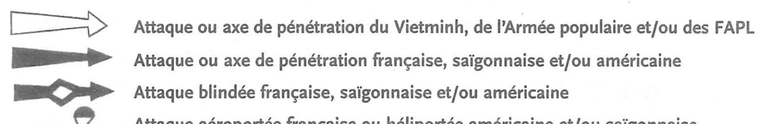
Première édition :
Ernesto Che Guevara
Prólogo al libro de Vo Nguyen *Giap Guerra del pueblo, ejército del pueblo*
Editora Politica
La Habana, 1964

Deuxième édition :
Ernesto Che Guevara
Escritos y discursos (Vol. 1)
Ediciones politicas
Editorial de Ciences Sociales
La Habana, 1977
pp 225-232

Cartographie

Cartes disponibles sur
www.geocities.com/t_derbent

légende des cartes



Attaque ou axe de pénétration du Vietminh, de l'Armée populaire et/ou des FAPL

Attaque ou axe de pénétration française, saïgonnaise et/ou américaine

Attaque blindée française, saïgonnaise et/ou américaine

Attaque aéroportée française ou héliportée américaine et/ou saïgonnaise



Repli du Vietminh

Repli français, saïgonnais et/ou américain



Montagnes

Jungles et forêts

Positions du Vietminh, de l'Armée populaire ou des FAPL

Positions françaises, saïgonnaises et/ou américaines

Ligne défensive française

Position d'artillerie vietminh (à Dien Bien Phu)

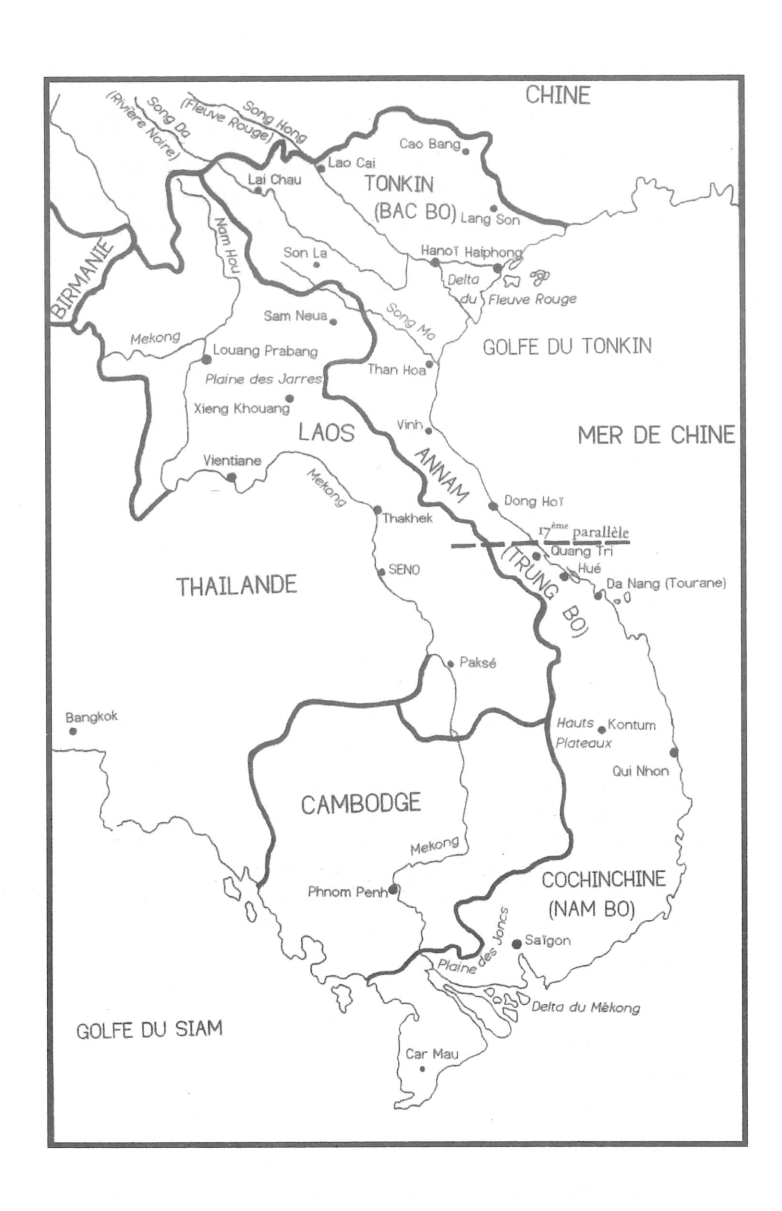
Quartier général français (à Dien Bien Phu)

Zone libérée par le FNL (piste Ho Chi Minh)

Insurrection urbaine (offensive du Têt)

L'Indochine

Le Vietnam compte environ 1600 kilomètres du nord au sud. Dans sa plus grande largeur, il fait environ 560 km. Dans sa plus petite largeur, au centre, seulement 50 km. Une longue et étroite plaine côtière, couverte de rizières et densément peuplée, s'étend du delta du fleuve Rouge à celui du Mékong. La chaîne annamitique (montagnes couvertes de jungles et de bambouseraies) couvre sa frontière occidentale. Des hauts reliefs couverts de jungles cernent également, par le nord, le delta du fleuve Rouge. Au sud, le delta du Mékong et la presqu'île de Ca Mau constituent une région de marécages et de rizières impénétrables aux véhicules. À l'ouest de l'axe Pleiku-Ban Me Thuot, la région des hauts plateaux est couverte de forêts, de plaines et de plantations de thé. La superficie du Vietnam est d'environ 330 000 km^2. La France en fait presque le double et comptait, dans les années 1950, une population deux fois supérieure. En dehors de grandes villes comme Hanoï et Saigon (200 000 habitants chacune) et des capitales provinciales, la population vietnamienne se répartissait en 5 000 villages qui se situaient pour la plupart dans les plaines irriguées par le fleuve Rouge et le Mékong. La conquête coloniale s'étend de 1858 à 1882. Le Vietnam est divisé en trois protectorats français : le Tonkin (au nord), l'Annam (au centre), la Cochinchine (au sud). La France, qui s'était emparée du Cambodge en 1862, achève la colonisation de l'Indochine en s'annexant le Laos en 1893.


CHINE
Song Hong
(Fleuve Rouge)
Song Da
(Rivière Noire)
Cao Bang
Lao Cai
Lai Chau
TONKIN
(BAC BO)
Lang Son
Nam Hou
BIRMANIE
Son La
Hanoï
Haiphong
Delta du Fleuve Rouge
Sam Neua
Song Ma
GOLFE DU TONKIN
Mekong
Louang Prabang
Plaine des Jarres
Than Hoa
Xieng Khouang
LAOS
Vinh
MER DE CHINE
ANNAM
(TRUNG BO)
Vientiane
Mekong
Dong Hoï
Thakhek
17ème parallèle
Quang Tri
Hué
Da Nang (Tourane)
SENO
THAILANDE
Paksé
Bangkok
Hauts Plateaux
Kontum
Qui Nhon
CAMBODGE
Mekong
COCHINCHINE
(NAM BO)
Phnom Penh
Plaine des Joncs
Saïgon
Delta du Mékong
GOLFE DU SIAM
Car Mau

La guerre au Nord-Vietnam (1946-1952)

Octobre 1946: Les Français bombardent et occupent Haïphong.

Novembre 1946: après la bataille de Hanoï, l'Armée populaire se retire dans les maquis du Viet Bac et dans la partie sud du delta du fleuve Rouge.

Octobre 1947: Opération *Léa*: 12 000 soldats français ratissent le Viet Bac et tentent en vain d'accrocher les forces vietminh en plein développement.

1948-49: Les adversaires forgent leurs armes. Le corps expéditionnaire français double puis triple ses effectifs. La zone libérée s'étend vers le Laos et le long de la frontière chinoise.

Février 1950: prise de Lao Kai, sur le fleuve Rouge, à la frontière chinoise.

Mai 1950: attaque de la route coloniale 4 (Cao Bang-Dong Khe-That Khe-Lang Son): prise de Dong Khe, reprise peu après par les Français.

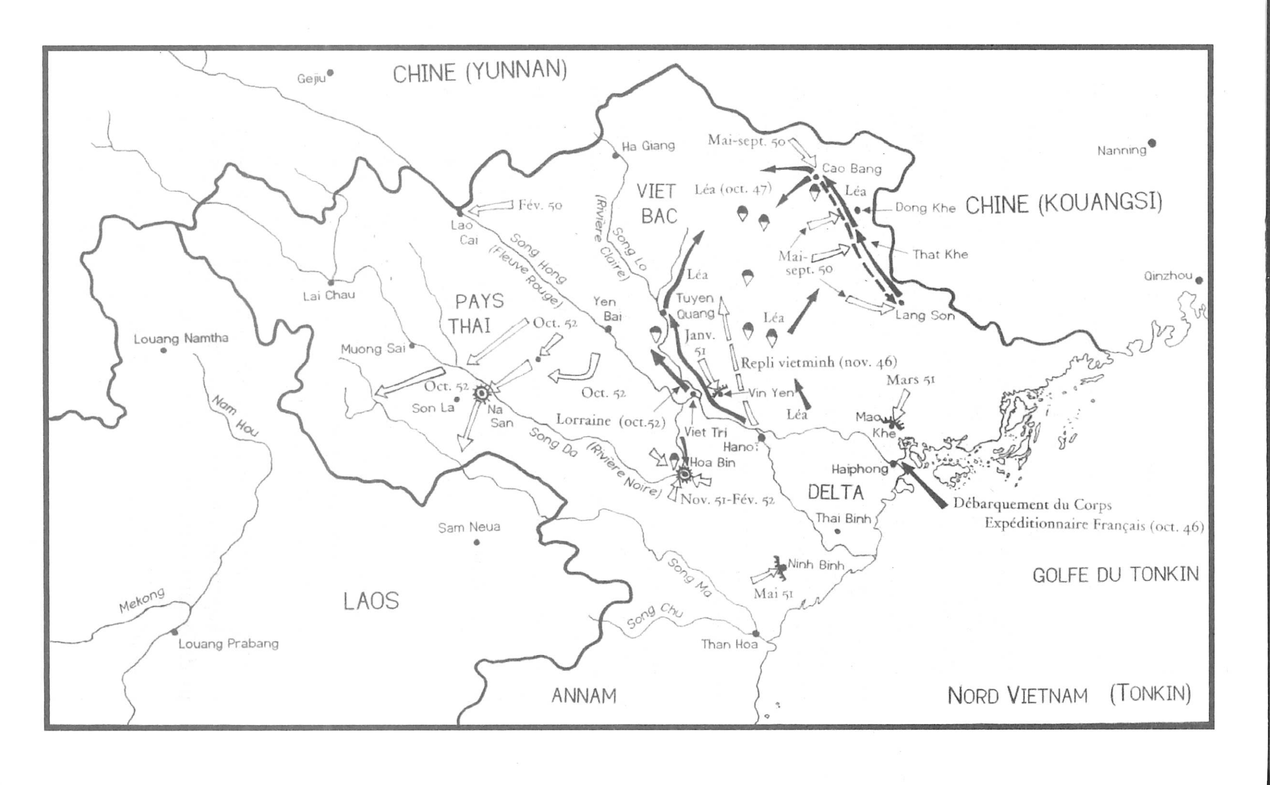
Septembre 1950: deuxième prise de Dong Khe: l'évacuation de la garnison de Cao Bang se termine en désastre pour les Français. Les troupes qui retraitent tombent dans des embuscades et un bataillon parachutiste envoyé à la rescousse est anéanti. Les Français perdent 6 000 hommes à That Khe et à Lang Son. Tout le nord du Tonkin est libéré. Les USA fournissent une aide d'urgence directement prélevée sur les stocks US du Pacifique.

1951: L'aide chinoise (4 000 tonnes d'armes et de munitions) renforce de potentiel militaire vietminh. Giap attaque le delta du fleuve Rouge et est tenu en échec en janvier devant Vinh Yen (opération *Hoang Hoa Tam*), en mars devant Mao Khe, en mai devant Ninh Binh. Giap renonce à l'assaut frontal du delta désormais protégée par la Ligne De Lattre (chaîne de 2 200 blockhaus fixant les unités assaillantes pour donner à l'aviation et aux renforts le temps d'intervenir).

Décembre: Les Français s'emparent d'Hoa binh et s'y trouvent encerclé par le corps de bataille vietminh.

Octobre 1952: Giap attaque simultanément Gia Hoi, Van Yen et Nghia Lo pour resserrer l'étranglement du delta du fleuve Rouge. Contre-attaque française (opération *Lorraine*).

Novembre-décembre 1952: le «hérisson» de Na San résiste.



CHINE (YUNNAN)
Gejiu
Ha Giang
Mai-sept. 50
Cao Bang
Nanning
VIET
BAC
Léa (oct. 47)
Léa
Dong Khe
CHINE (KOUANGSI)
Lao
Cai
Fév. 50
Song Hong
(Fleuve Rouge)
(Rivière Claire)
Song Lo
That Khe
Mai-
sept. 50
Qinzhou
Lai Chau
PAYS
THAI
Yen
Bai
Léa
Tuyen
Quang
Lang Son
Louang Namtha
Oct. 52
Janv.
51
Léa
Muong Sai
Repli vietminh (nov. 46)
Oct. 52
Oct. 52
Mars 51
Son La
Na
San
Vin Yen
Lorraine (oct.52)
Léa
Nam Hou
Song Da
(Rivière Noire)
Viet Tri
Hanoi
Mao
Khe
Hoa Bin
Haiphong
Nov. 51-Fév. 52
DELTA
Débarquement du Corps
Expéditionnaire Français (oct. 46)
Thai Binh
Sam Neua
Ninh Binh
Song Ma
GOLFE DU TONKIN
Mai 51
LAOS
Mekong
Song Chu
Louang Prabang
Than Hoa
ANNAM
NORD VIETNAM (TONKIN)

La guerre au Nord-Vietnam (1953-1954)

Avril 1953 : les forces du Vietminh et du Pathet Lao occupent la province de San Neua. Les Français installent des « hérissons » à Luang Prabang, à Muong Khoua et dans la plaine des Jarres.

Juillet : opérations *Hirondelle* (les parachutistes sautent sur Lang Son où ils détruisent quelques dépôts) et *Camargue* (opération combinée à l'est de Quang Tri).

Août : Navarre évacue sans dommage Na San et reconstitue des forces mobiles.

Septembre : les opérations *Brochet* (ratissage) et *Pélican* (débarquement sur les arrières vietminh) échouent à « nettoyer » le delta du fleuve Rouge.

Octobre : Opération *Mouette* contre la division 320 dans la région Nia-Nho-Quan

Novembre 1953 : opération *Castor*. Les parachutistes s'installent à Dien Bien Phu pour couper la route du Laos au Vietminh et de recueillir les unités supplétives de la minorité Thaï menacées à Lai-chau (opération *Pollux*).

Décembre : l'opération *Pollux* tourne au désastre : 1900 supplétifs thaïs et leur encadrement français sont anéantis par la division 316 entre Lai Chau et Dien Bien Phu.

Décembre : Offensive vietminh au Laos : le Mekong est atteint et Thakek est prise. Les Français créent la base de SENO.

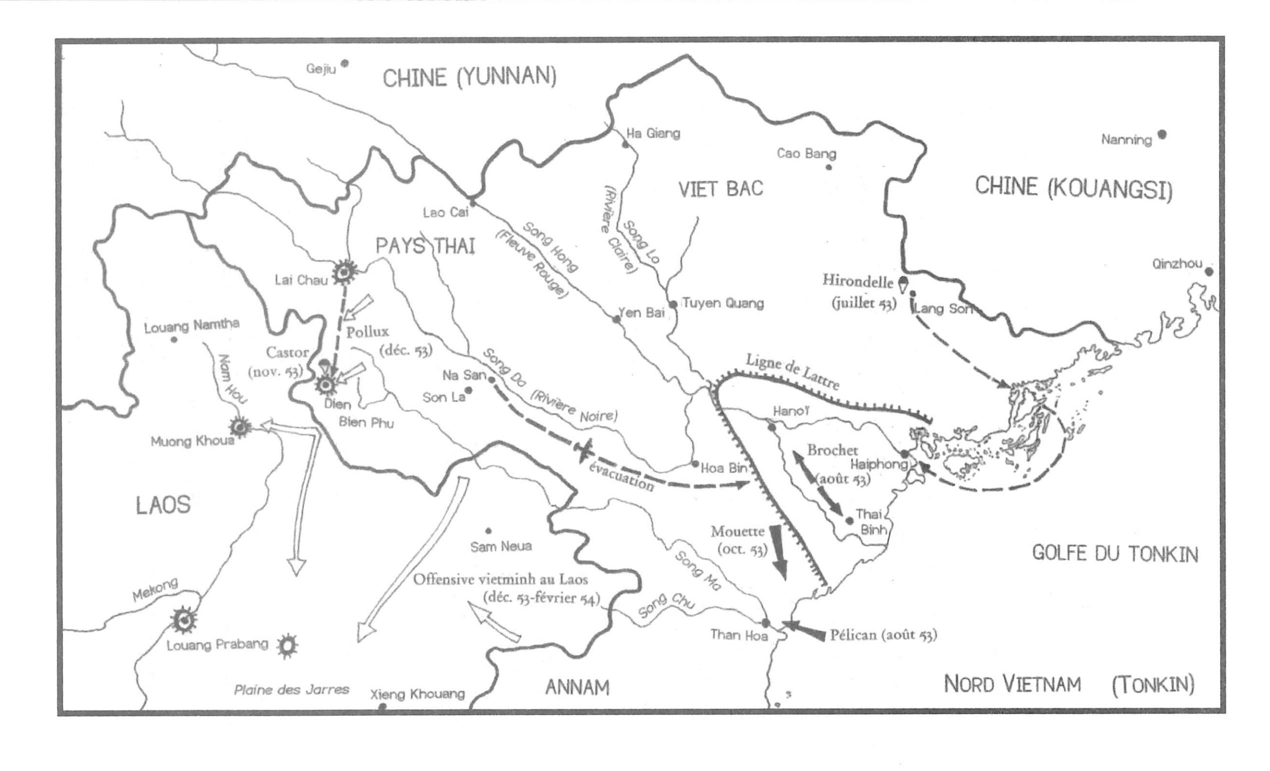
En 1953, les USA ont pris en charge 71 % du coût de la guerre (12 % en 1951) et livré mensuellement de 20 000 à 40 000 tonnes de matériel militaires.

Janvier-février 1954 : Poursuite victorieuse de l'offensive au Laos. L'opération *Atlante* ratisse en vain les zones libérées des hauts plateaux du sud de l'Annam ; la contre-offensive vietminh débouche sur la prise de Kontum.

Mars-mai : bataille de Dien Bien Phu.

Juin : Le GM 100 (ex-bataillon français de Corée) est anéanti dans le centre-Annam.

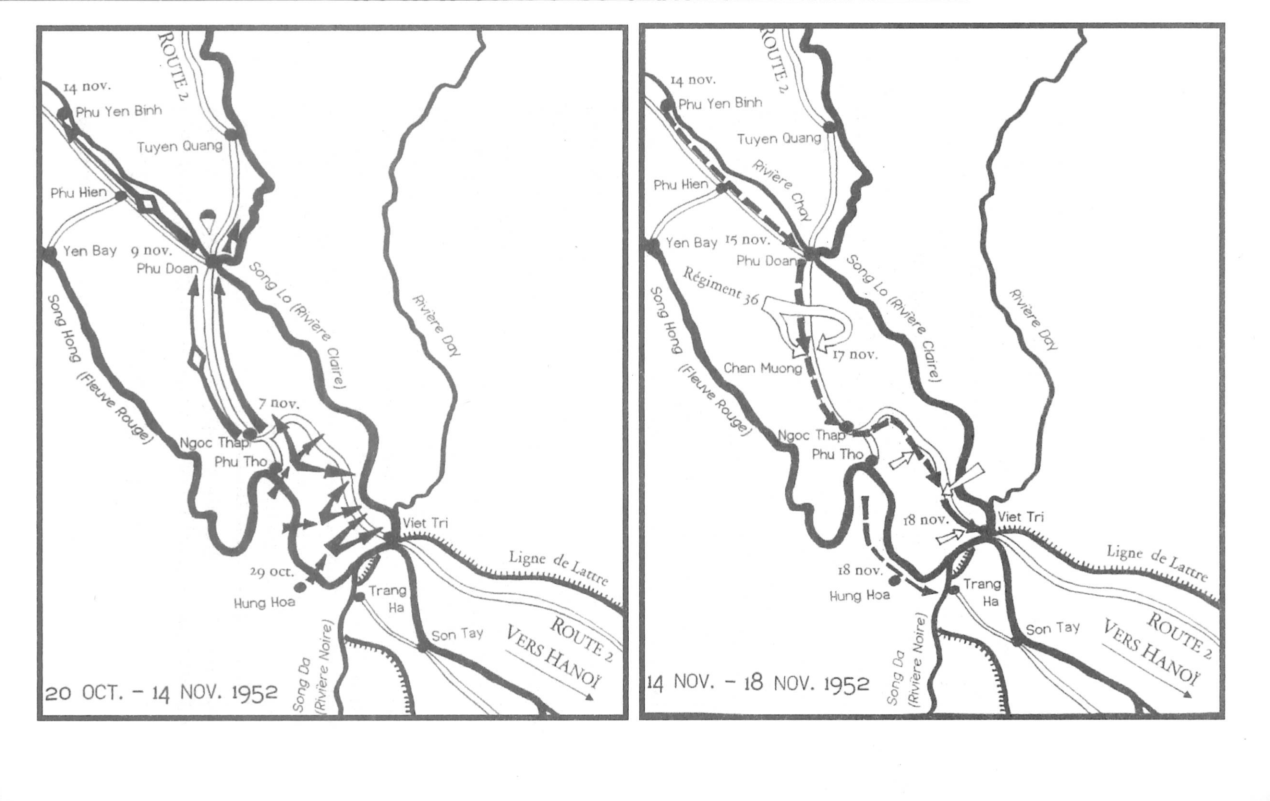
Juillet : Signature des accords de Genève.



Gejiu
CHINE (YUNNAN)
Ha Giang
Nanning
Cao Bang
VIET BAC
CHINE (KOUANGSI)
Lao Cai
PAYS THAI
Song Hong
(Fleuve Rouge)
(Rivière Claire)
Song Lo
Qinzhou
Hirondelle
(juillet 53)
Lai Chau
Tuyen Quang
Yen Bai
Lang Son
Louang Namtha
Pollux
(déc. 53)
Castor
(nov. 53)
Nam Hou
Na San
Song Da (Rivière Noire)
Ligne de Lattre
Son La
Dien
Bien Phu
Hanoï
Muong Khoua
Brochet
(août 53)
Haiphong
Hoa Bin
évacuation
LAOS
Thai
Binh
Mouette
(oct. 53)
Sam Neua
GOLFE DU TONKIN
Song Ma
Offensive vietminh au Laos
(déc. 53-février 54)
Mekong
Song Chu
Than Hoa
Pélican (août 53)
Louang Prabang
Plaine des Jarres
Xieng Khouang
ANNAM
NORD VIETNAM (TONKIN)

Une offensive française: l'opération Lorraine

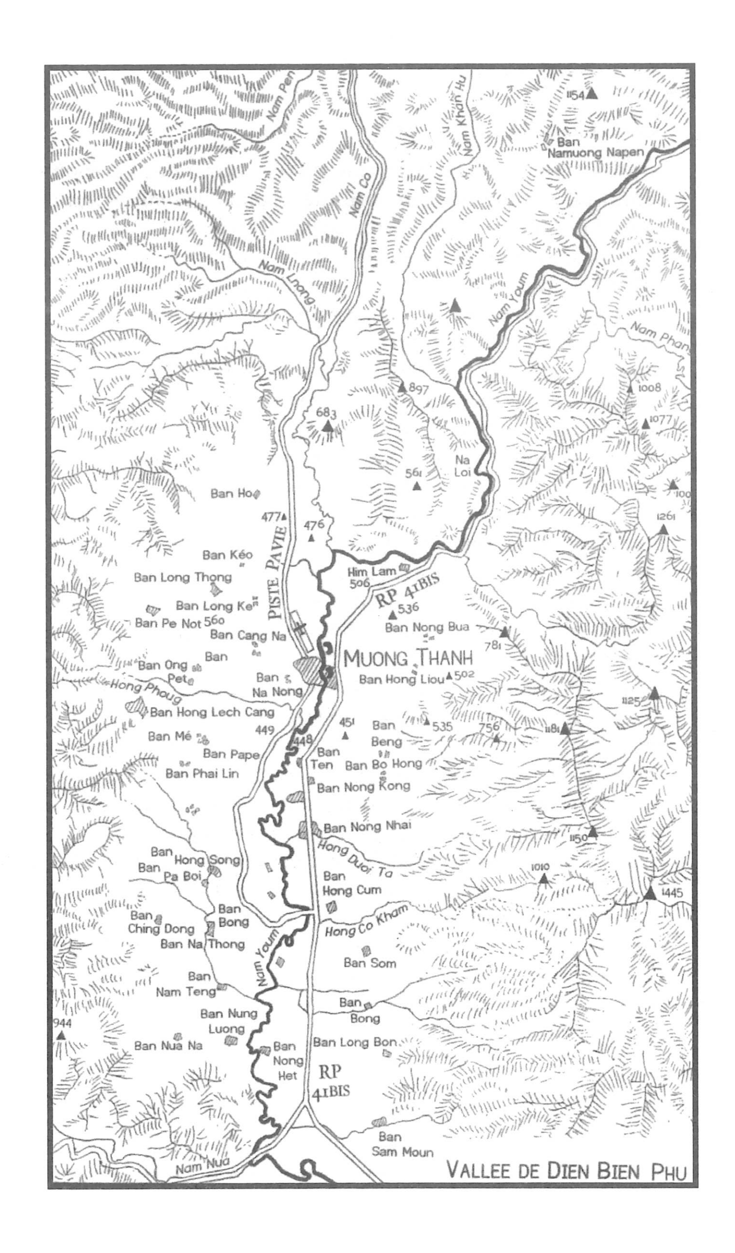
En octobre 1952, Giap passe à l'offensive en s'emparant de Nghia Lo, Giai Hoi et Van Yen. Salan pense d'abord qu'il s'agit d'un préalable à une offensive directe contre le delta. Mais Giap a médité l'échec du printemps 1951, il estime ses forces encore insuffisantes pour renouveler cette tentative, son offensive vise à libérer la région du Nord-Ouest. Salan décide alors de reprendre l'initiative et de «donner de l'air» au delta en accrochant les divisions 308, 312 et 316 qui le menacent. Des détachements de blindés, du génie, ainsi qu'une patrouille fluviale, 30 000 hommes au total (le maximum d'effectifs jamais engagés par les Français en une bataille en Indochine) remontèrent en deux colonnes la vallée de la rivière Claire et convergent vers Phu Tho, qui est prise le 5 novembre. Les colonnes réunies prennent la direction de Phu Doan sur laquelle sautent les parachutistes. La ville, base de ravitaillement du Vietminh, est prise le 9 novembre et deux pointes offensives se dirigent alors vers Phu Yen et Tuyen Quang. Mais Giap laisse ses divisions 308, 312 et 316 poursuivre leur offensive au Nord-Ouest; seul le régiment 36 est détaché dans la vallée pour y harceler les forces engagées dans *Lorraine*. De plus, il émiette les divisions 304 et 320 pour les lancer dans une vaste offensive de guérilla dans le delta. Salan est obligé de faire revenir ses troupes. Il en donne l'ordre le 14 novembre. Trois jours plus tard, le régiment 36 tend une vaste embuscade, extrêmement coûteuse pour les Français qui perdent 400 hommes et 44 véhicules, dans les gorges du Chan Muong. Cette embuscade sera suivie par d'autres qui consacreront l'échec de l'opération *Lorraine*.



ROUTE 2
14 nov.
Phu Yen Binh
Tuyen Quang
Phu Hien
Yen Bay
9 nov.
Phu Doan
Song Lo (Rivière Claire)
Rivière Day
Song Hong (Fleuve Rouge)
7 nov.
Ngoc Thap
Phu Tho
Viet Tri
29 oct.
Hung Hoa
Trang Ha
Son Tay
Ligne de Lattre
ROUTE 2
VERS HANOÏ
Song Da (Rivière Noire)
20 OCT. – 14 NOV. 1952
ROUTE 2
14 nov.
Phu Yen Binh
Tuyen Quang
Rivière Chay
Phu Hien
Yen Bay
15 nov.
Phu Doan
Régiment 36
Song Lo (Rivière Claire)
Rivière Day
Song Hong (Fleuve Rouge)
17 nov.
Chan Muong
Ngoc Thap
Phu Tho
18 nov.
Viet Tri
Ligne de Lattre
18 nov.
Hung Hoa
Trang Ha
Son Tay
ROUTE 2
VERS HANOÏ
Song Da (Rivière Noire)
14 NOV. – 18 NOV. 1952

La cuvette de Dien Bien Phu

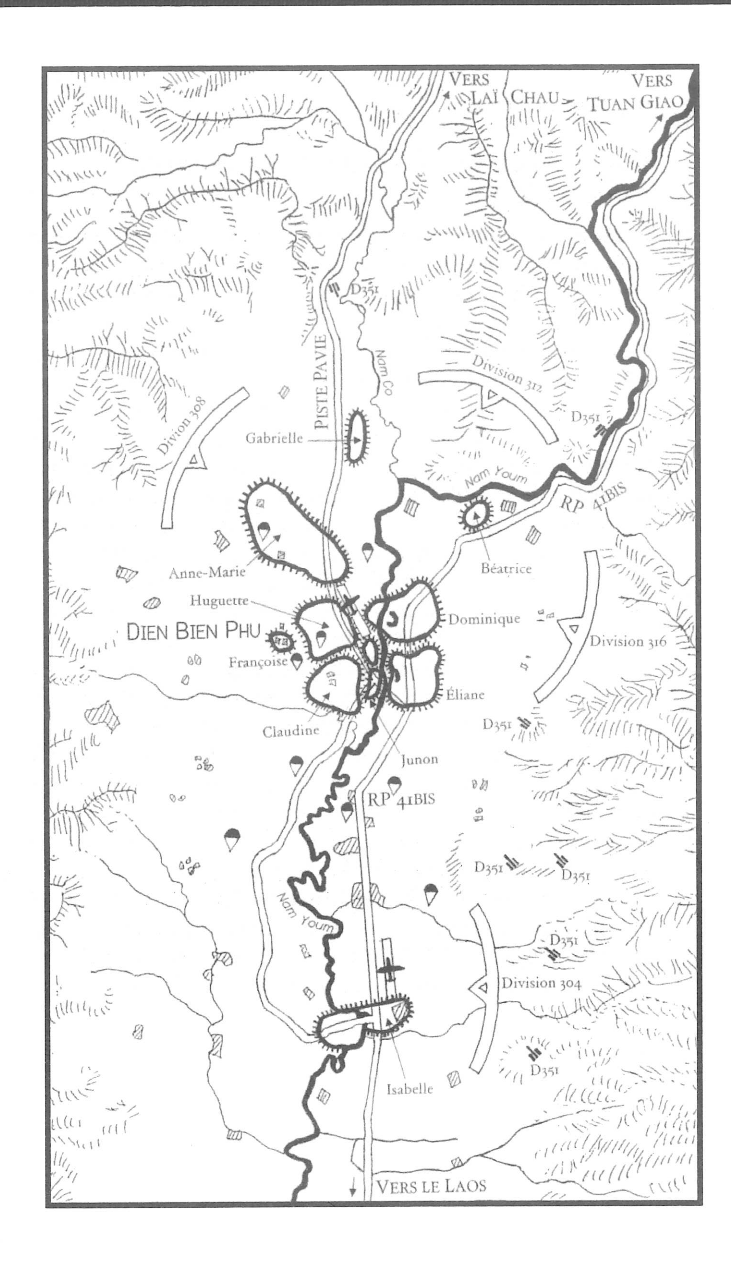
Dien Bien Phu signifie «chef-lieu d'administration frontalière». C'est une vallée rizicole longue de dix-huit kilomètres, enclavée dans une région montagneuse et traversée du nord au sud par la Nam Youm (en langue thaï, Nam Rom en vietnamien). Plus loin, une autre rivière, la Nam Noua, rejoint elle-même un affluent du Mékong. Le principal village, Muong Thanh, étend sa centaine de maisons sur pilotis au nord-est, au pied de petites collines aboutissant à des montagnes calcaires dépassant mille mètres et couvertes d'une épaisse végétation. Il est à l'intersection de la piste *Pavie* qui se dirige vers Laï Chau, 70 km plus au nord et de la route 41 qui se dirige vers le nord en direction du Tuan Giao, vers le sud en direction du Laos. Pendant la guerre, les Japonais avait installé un aérodrome à Muong Thanh. La région compte une centaine de villages et de hameaux qui abritent une dizaine de milliers de membres de la minorité Thaï qui cultivent le riz et élèvent des porcs et des volailles. Sur les crêtes, quelques Méos cultivent le pavot et, à mi-pente, les Xas, traités en parias par les autres. Le général Navarre explique son choix: «C'est la plaque tournante des itinéraires unissant les zones frontières du Laos, de la Thaïlande, de la Birmanie et de la Chine. La position ne peut être que très difficilement tournée par de mauvaises pistes de montagnes. L'aérodrome est susceptible d'extensions considérables [...] La position sera dans un creux. Il ne peut en être autrement, car on n'a pas encore trouvé le moyen de construire les terrains d'aviation sur les pitons. Cependant, la cuvette de Dien Bien Phu est la plus vaste de toute la Haute-Région. Le fond est une véritable plaine permettant dans d'excellentes conditions l'emploi des blindés». C'est le 20 novembre que deux bataillons parachutistes sautent sur Dien Bien Phu. Ils tombent sur un bataillon vietminh à l'entraînement qui, surpris, offre une forte résistance.



Nam Pen
Nam Co
Nam Khan Hu
1154
Ban
Namuong Napen
Nam Lnong
Nam Youm
Nam Phan
897
683
1008
1077
Na
Loi
561
Ban Ho
477
476
1261
Ban Kéo
PISTE PAVIE
Him Lam
506
RP 41BIS
536
Ban Long Thong
Ban Long Ke
Ban Pe Not
560
Ban Cang Na
Ban Nong Bua
781
MUONG THANH
Ban
Ban Ong
Pet
Ban
Na Nong
Ban Hong Liou
502
Hong Phoug
1125
Ban Hong Lech Cang
449
451
Ban
Beng
535
756
1181
Ban Mé
448
Ban Pape
Ban
Ten
Ban Bo Hong
Ban Phai Lin
Ban Nong Kong
Ban Nong Nhai
1150
Ban
Hong Song
Hong Duoi Ta
Ban
Pa Boi
1010
Ban
Hong Cum
1445
Ban
Bong
Hong Co Kham
Ban
Ching Dong
Ban Na Thong
Nam Youm
Ban Som
Ban
Nam Teng
Ban
Bong
Ban Nung
Luong
944
Ban Nua Na
Ban
Nong
Het
Ban Long Bon
RP
41BIS
Ban
Sam Moun
Nam Nua
VALLEE DE DIEN BIEN PHU

Le camp retranché

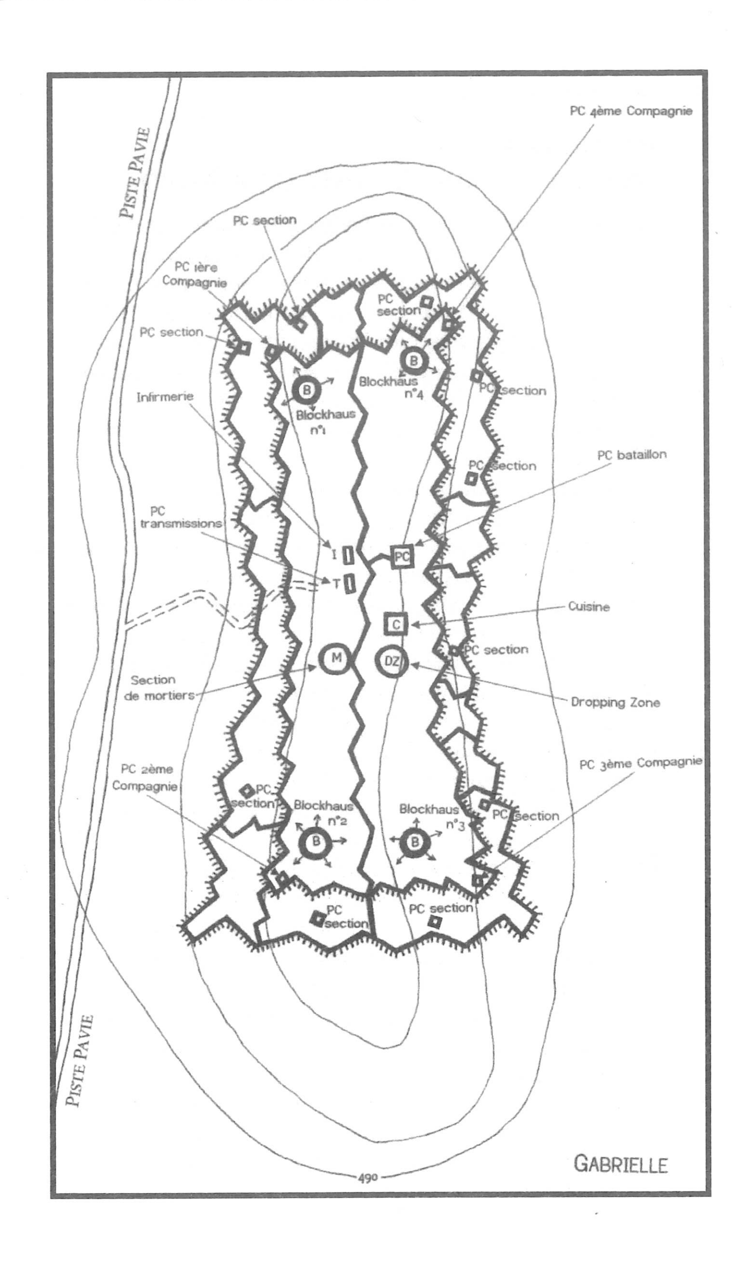
Il s'organise en «centres de résistances» portant des prénoms féminins, eux-mêmes composés de «points d'appuis» numérotés. Les centres de résistance *Opéra*, *Épervier* et *Lily* viendront plus tard, lorsque l'étau se resserrera. L'aéroport japonais est remis en état et un autre (qui ne sera presque pas utilisé) est aménagé plus au sud. Du 21 novembre au 7 mai, 22 000 tonnes de matériel ont été aérotransportées à Dien Bien Phu, parmi lesquelles 47 jeeps, 74 camions, 2 bulldozers et 10 chars M24 *Chaffee*. L'artillerie comporte 24 pièces de 105, 4 de 155, et 16 mortiers de 120 mm. Une centaine d'avions de combat sont disponibles pour soutenir le camp, quelques chasseurs bombardiers *Bearcat* F8F sont basés à Dien Bien Phu. Le PC, l'artillerie, les services et les dépôts s'installent à l'emplacement du village de Muong Thanh vidé de sa population et dont les habitations servent de matériaux aux abris. En mai, dix-sept bataillons sont en place à Dien Bien Phu, soit 10 133 hommes. De son côté, Giap a réuni les divisions 308 (régiments 36, 88 et 102), 312 (régiments 141, 165, 209), 316 (régiments 98, 174, 176) et le régiment 57 de la divisions 304. Il aligne aussi sa division lourde 351 (24 canons de 105, 18 de 75, 20 mortiers de 120, des mortiers de 81 et un régiment de DCA). Les troupes françaises sont censées rayonner à partir de leur base et, en décembre, deux bataillons parachutistes effectuent un raid aller-retour épuisant vers le Laos où elles manquent de se faire écharper (opération *Régates*). L'investissement est rapidement total : les Français ne pourront plus s'éloigner de leurs positions sans se heurter aux tranchées vietminh. Le 13 mars, les régiments 165 et 36 se sont solidement infiltrés entre *Béatrice*, *Gabrielle* et la position centrale, tandis que la division 304 a achevé l'encerclement d'*Isabelle*.



VERS LAÏ CHAU
VERS TUAN GIAO
D351
PISTE PAVIE
Nam Co
Division 312
Divion 308
D351
Gabrielle
Nam Youm
RP 41BIS
Anne-Marie
Béatrice
Huguette
Dominique
DIEN BIEN PHU
Division 316
Françoise
Éliane
D351
Claudine
Junon
RP 41BIS
D351
D351
Nam Youm
D351
Division 304
D351
Isabelle
VERS LE LAOS

Un centre de résistance français : « Gabrielle »

Isolée à cinq kilomètres au nord de Dien Bien Phu, la position *Gabrielle* est appelée par les Vietnamiens *Doc Lap* (« seule », « solitude », « indépendante », « indépendance »). Organisée autour d'un point d'appui unique, elle est tenue par les 877 hommes du 5e bataillon du 7e régiment de tirailleurs algériens, une unité d'élite qui avait combattu les parachutistes allemands à Casino, en Italie, en 1944. Deux lignes de tranchées concentriques, renforcées de casemates, protégées par plusieurs haies de barbelés et par un champ de mine, enserrent quatre puissants blockhaus, le PC du bataillon, une section de quatre mortiers lourds de 120 mm, le PC des transmissions, la cuisine (qui deviendra un PC auxiliaire lorsque le premier aura été détruit par l'artillerie) et l'infirmerie. *Gabrielle* sera attaquée par le régiment 165 (division 312) et le régiment 88 (division 308). Une attaque de diversion (contre *Eliane* 2) et une préparation d'artillerie très violente commence le 14 mars à 18 heures. Un obus élimine d'un coup la section de mortiers, un autre détruit le PC. L'attaque commence le 15 à 3 h 30. Malgré une résistance farouche, au FM, à la grenade et au lance-flammes, *Gabrielle* est prise à 8 heures du matin (un blockhaus isolé tiendra encore quelques heures). L'artillerie de Dien Bien Phu intervient en permanence, ainsi que l'aviation. Le 5/7 RTA perd 501 tués, 41 disparus et 221 prisonniers. Les 114 survivants, tous blessés, rallient la position centrale le lendemain, à la faveur d'une contre-attaque appuyée par des chars qui est bloquée devant les premiers barbelés de *Gabrielle*. 2000 combattants des divisions 308 et 312 auraient été tués sur *Gabrielle* selon les Français.



Piste Pavie
PC 4ème Compagnie
PC section
PC 1ère Compagnie
PC section
PC section
Blockhaus n°4
PC section
Blockhaus n°1
Infirmerie
PC section
PC bataillon
PC transmissions
I
PC
T
Cuisine
C
PC section
M
DZ
Section de mortiers
Dropping Zone
PC 2ème Compagnie
PC 3ème Compagnie
PC section
Blockhaus n°2
Blockhaus n°3
PC section
B
PC section
PC section
Piste Pavie
490
GABRIELLE

Première phase : liquidation du sous-secteur Nord

10 mars : premiers tirs d'artillerie contre l'aéroport. Les pièces vietminh sont enterrées dans des casemates creusées dans la montagne et soigneusement camouflées. La puissance et la précision de l'artillerie et de la DCA vietminh surprennent les Français. Leur contrebatterie et les bombardements aériens se révèleront impuissants. Partout des tranchées progressent vers le camp retranché.

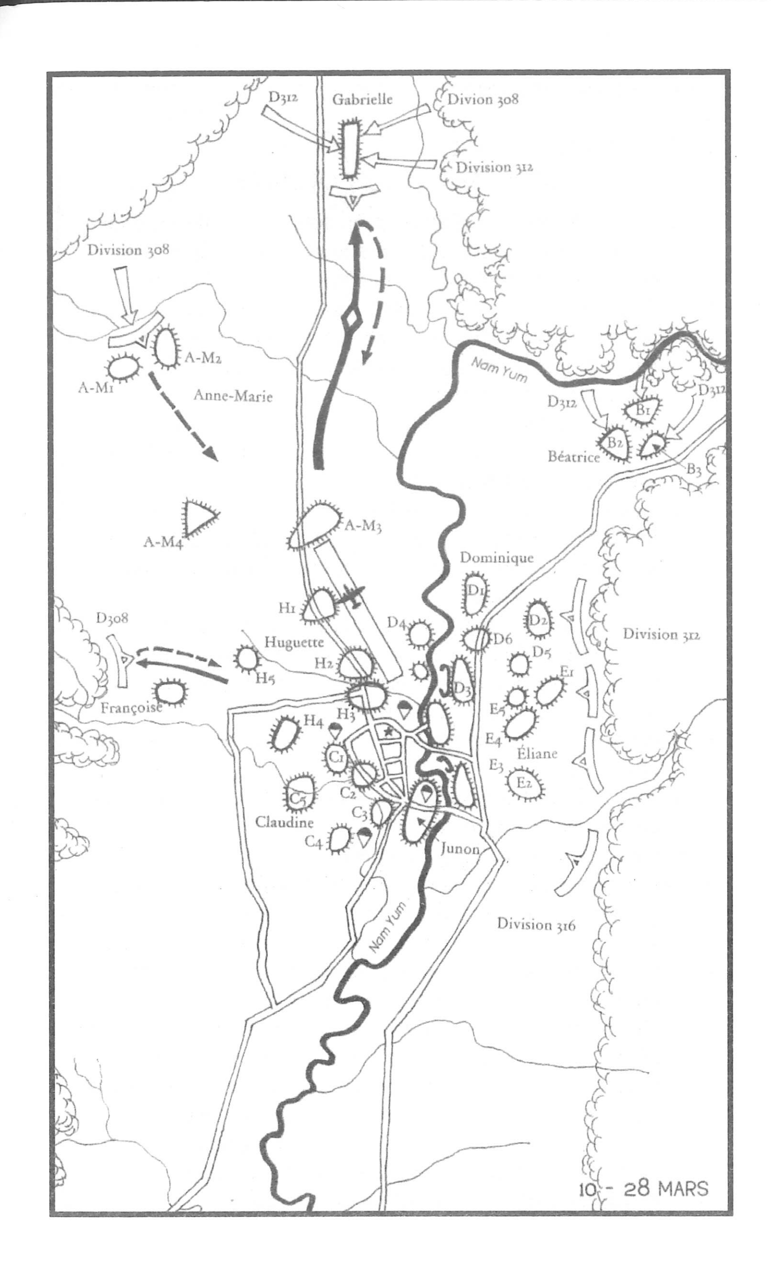
Nuit du 12 au 13 mars : La Division 312 montent à l'assaut de *Béatrice* et l'emporte, anéantissant le 3e bataillon de la DBLE. Un bataillon parachutiste (le 5e BPVM) est largué en renfort sur la position centrale.

Nuit du 14 au 15 mars : *Gabrielle* est prise en quelques heures par la Division 308, une contre-attaque appuyé par des chars, échoue le lendemain. La chute de *Béatrice* et de *Gabrielle* met l'aéroport sous le feu direct des mortiers. La garnison ne pourra être renforcée et ravitaillée que par parachutage.

16 mars : Les parachutistes du 6e BPC du commandant Bigeard sautent sur le camp retranché.

17 mars : Aux premiers préparatifs d'attaque contre *Anne-Marie* 1 et 2, leur garnison de supplétifs thaïs déserte et les positions sont prises sans coup férir. *Anne-Marie* 3 et 4 deviennent *Huguette* 6 et 7.

Du 18 au 28 mars : Giap approche son artillerie du camp et développe le réseau de tranchées. *Isabelle* est coupée de la position centrale. Le 22 mars, une opération mobilisant un bataillon de légionnaires parachutistes appuyé par des chars rétablira brièvement la jonction, mais l'opération, extrêmement coûteuse, ne sera renouvelée qu'une seule fois (le 25 mars). La DCA vietminh détruit un tel nombre d'avions que le commandement français interrompt les parachutages à basse altitude et ordonne une opération contre les positions de DCA. Trois bataillons de parachutistes affrontent la Division 308 le 28 mars sans atteindre leur objectif.


D312
Gabrielle
Divion 308
Division 312
Division 308
A-M2
A-M1
Anne-Marie
Nam Yum
D312
B1
D312
B2
Béatrice
B3
A-M3
A-M4
Dominique
D1
H1
D308
D4
D2
Division 312
D6
Huguette
D5
H2
E1
H5
D3
Françoise
E5
H3
H4
E4
Éliane
C1
E3
E2
C2
C5
C3
Claudine
C4
Junon
Division 316
Nam Yum
10 - 28 MARS

Deuxième phase : la « bataille des cinq collines »

30 mars : Après une violente préparation d'artillerie, *Eliane* 1 et *Dominique* 2 tombent rapidement. *Dominique* 1 est conquise à son tour après de durs combats. Les canons de 105 de *Dominique* 4 tirent à azimut zéro sur les vagues d'assaut de la Division 312 débouchant de *Dominique* 1 et 2, leur infligeant de lourdes pertes. *Dominique* 3, *Eliane* 2 et *Huguette* 7 résistent.

31 mars : On combat toujours sur *Huguette* 7 et *Eliane* 2. Une contre-attaque sur *Dominique* 2 et *Eliane* 1 échoue avec de lourdes pertes.

1er avril : *Huguette* 7 change deux fois de mains et reste à la Division 308. Les survivants du 1/4RTM improvisent un point d'appui baptisé *Lily* entre *Huguette* et *Claudine*. Combats sur *Eliane* 2.

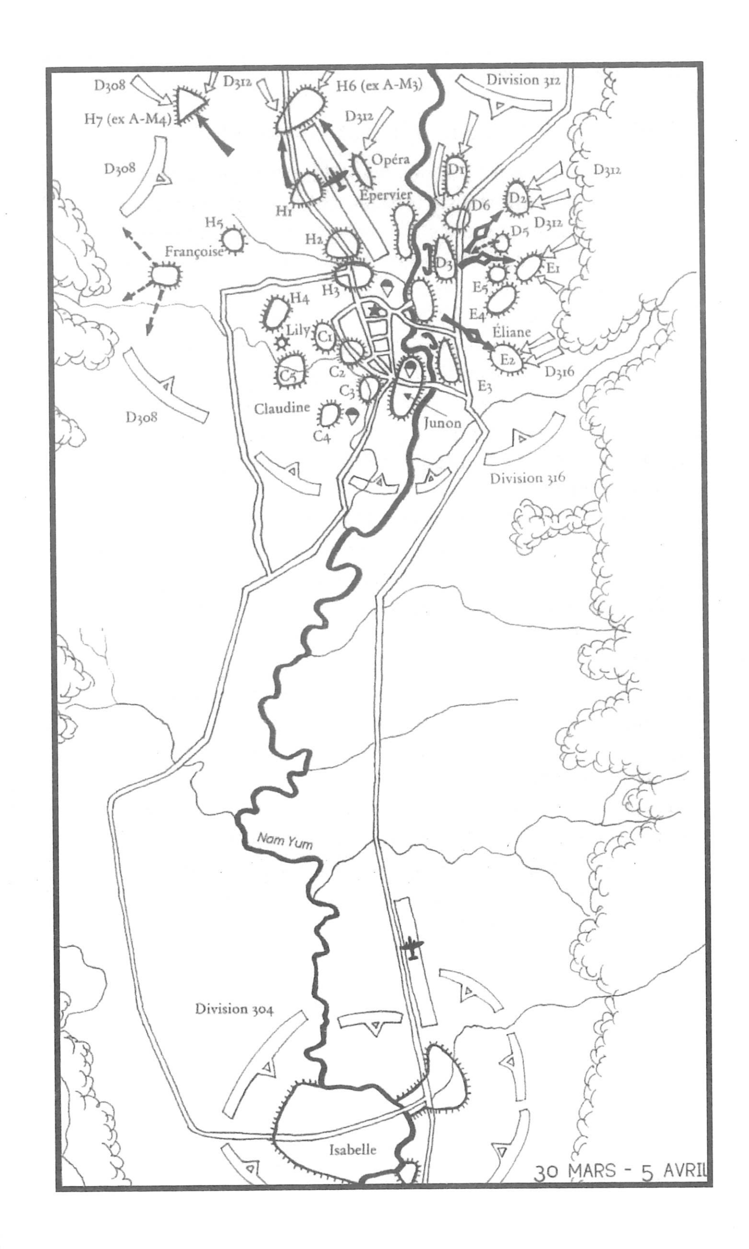
2 avril : Combats sur *Eliane* 2 entre parachutistes et combattants de la Division 316. La garnison de supplétifs thaïs déserte *Françoise*. *Huguette* 6 est attaquée. Largage d'un bataillon de parachutistes en renfort (1er BCP).

3 avril : Combats sur *Eliane* 2 et sur *Huguette* 6 qui restent aux Français.

4 avril : fin de l'attaque contre *Eliane* 2. Attaque et contre-attaque pour *Huguette* 6.

5 avril : fin des attaques frontales.

Les combats de la « bataille des cinq collines » furent les pires de toute la bataille : une mêlée sanglante de cent sept heures on l'on se tua au pistolet-mitrailleur, au paquet d'explosif, au lance-flamme, au couteau, à main nue. Un blockhaus d'*Eliane* 2 changea dix fois de mains. On vit un combattant vietminh embroché par une baïonnette dégoupiller une grenade et la tenir d'une main tandis que, de l'autre, il empêchait son adversaire de se sauver. La division 316 a perdu 1500 hommes sur Eliane 2, et pour la première fois, les unités françaises, elles-mêmes exsangues, capturent quelques soldats vietminh découragés (de jeunes recrues, il est vrai).



D308
D312
H6 (ex A-M3)
Division 312
H7 (ex A-M4)
D312
Opéra
D308
D1
D312
Epervier
H1
D2
D6
H5
D312
D5
H2
Françoise
D3
E1
H3
E5
H4
E4
Lily
C1
Éliane
E2
C5
C2
D316
C3
E3
Claudine
Junon
C4
D308
Division 316
Nam Yum
Division 304
Isabelle
30 MARS - 5 AVRIL

Troisième phase : l'étranglement

Giap a renoncé aux attaques frontales : ses unités ont beaucoup souffert – surtout les divisions 312 et 316 – et les positions conquises lui permettent d'étrangler le camp retranché dévasté et à bout de ressource. Un formidable réseau de 700 kilomètres de tranchées emprisonne le camp retranché.

9-10 avril : les tranchées vietminh ont complètement isolé *Huguette* 6. Un bataillon de légionnaires parachutistes (2e BEP) est largué en renfort. Les Français reprennent *Eliane* 1 et résistent à la contre-attaque vietminh.

11-12 avril : Nouvelle attaque contre *Eliane* 1 qui reste aux Français.

13-18 avril : l'investissement d'*Huguette* 6 pose de tels problèmes (il faut mettre en œuvre un bataillon au complet pour lui faire parvenir son ravitaillement) que la garnison l'abandonne et rallie *Huguette* 1 avec 70 % de pertes.

20 avril : parachutage de renforts

21 avril : échec d'une attaque contre *Huguette* 1

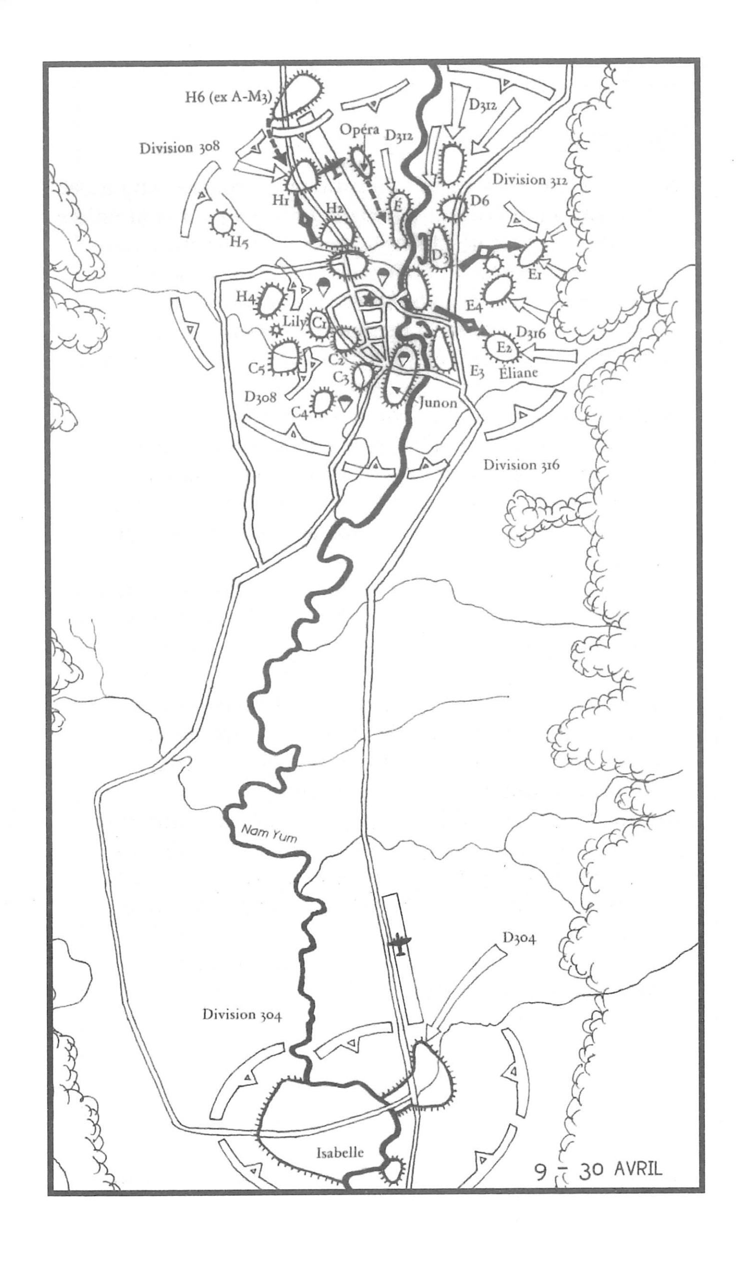
22 avril : *Huguette* 1 est prise et sa garnison anéantie. Giap est maître de l'aérodrome.

23 avril : échec d'une contre-attaque française sur *Huguette* 1

24 avril : *Opera* est évacué.

24 avril : une attaque contre *Epervier* s'enlise : la pluie a transformé le champ de bataille en champ de boue.

26-30 avril : harcèlement de l'artillerie. Les travaux d'investissement d'*Huguette* 5 et 4 se poursuivent. Parachutage de renforts.


H6 (ex A-M3)
Division 308
Opéra
D312
D312
Division 312
D6
H1
H2
É
H5
D3
E1
H4
Lily
C1
E4
D316
E2
C5
C2
C3
E3
Éliane
D308
C4
Junon
Division 316
Nam Yum
D304
Division 304
Isabelle
9 – 30 AVRIL

Quatrième phase : le coup de grâce

Nuit du 1er au 2 mai : après préparation d'artillerie longues et écrasantes (où l'Armée populaire utilisera pour la première fois des « orgues de Staline », lance-roquettes multitubes aux effets dévastateurs), *Eliane* 1 et *Huguette* 5 sont attaquées et prises. *Eliane* 2 résiste encore et une contre-attaque échoue à reprendre *Huguette* 5.

Nuit du 2 au 3 : pression accentuée sur *Eliane* 2, *Huguette* 4 et *Dominique* 3. Chute de *Dominique* 3.

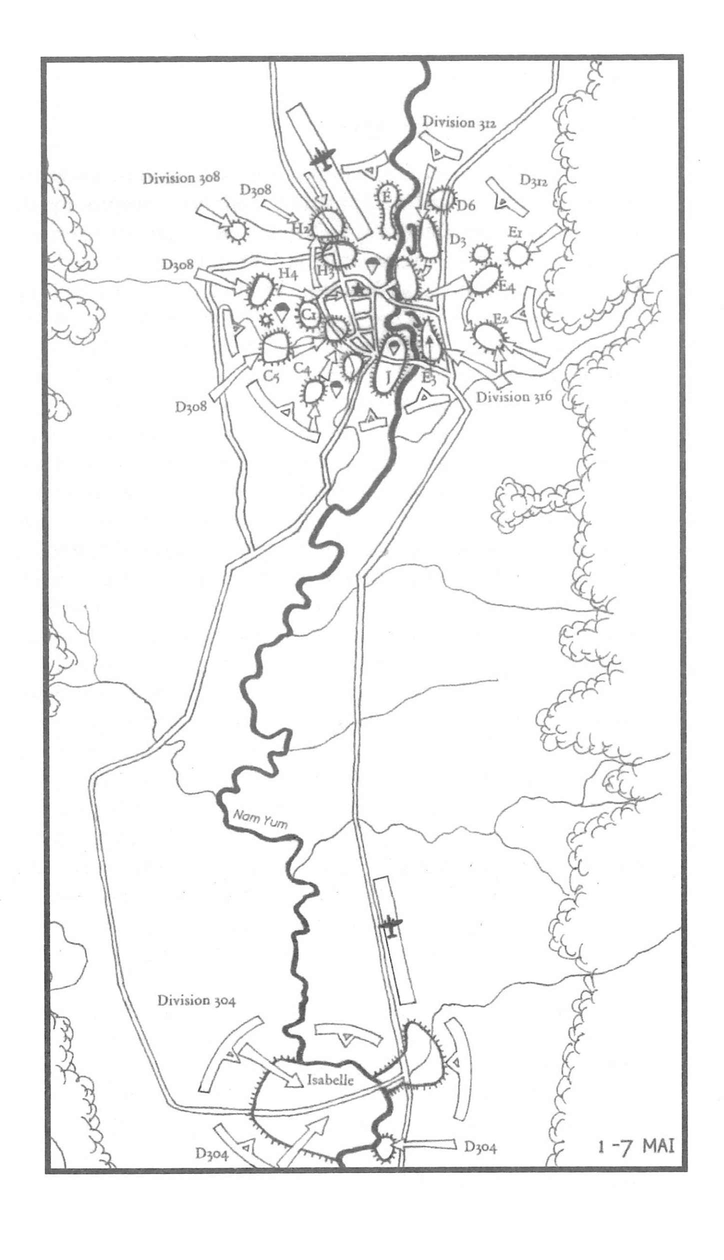
Nuit du 3 au 4 : la bataille continue sur *Eliane* 2. La « cinquième colline » n'est plus qu'un chaos de boue, de chair, d'éclats métalliques que les obus brassent et rebrassent. Les derniers défenseurs privé d'eau et de nourriture, qui tiennent au Maxiton, combattent depuis 72 heures.

4 mai : parachutage du 1er BPC, les parachutistes se portent immédiatement au secours d'*Eliane* 2. Il pleut toujours.

6 mai : les sapeurs vietminh ont achevé de creuser un souterrain de 47 mètres sous *Eliane* 2. Ils y placent une tonne d'explosifs (récupéré dans les bombes d'un quadrimoteur B24 abattu le 12 avril) ; la sape explose à 23 heures et *Eliane* 2 est conquise… puis reprise par les Français à trois heures du matin.

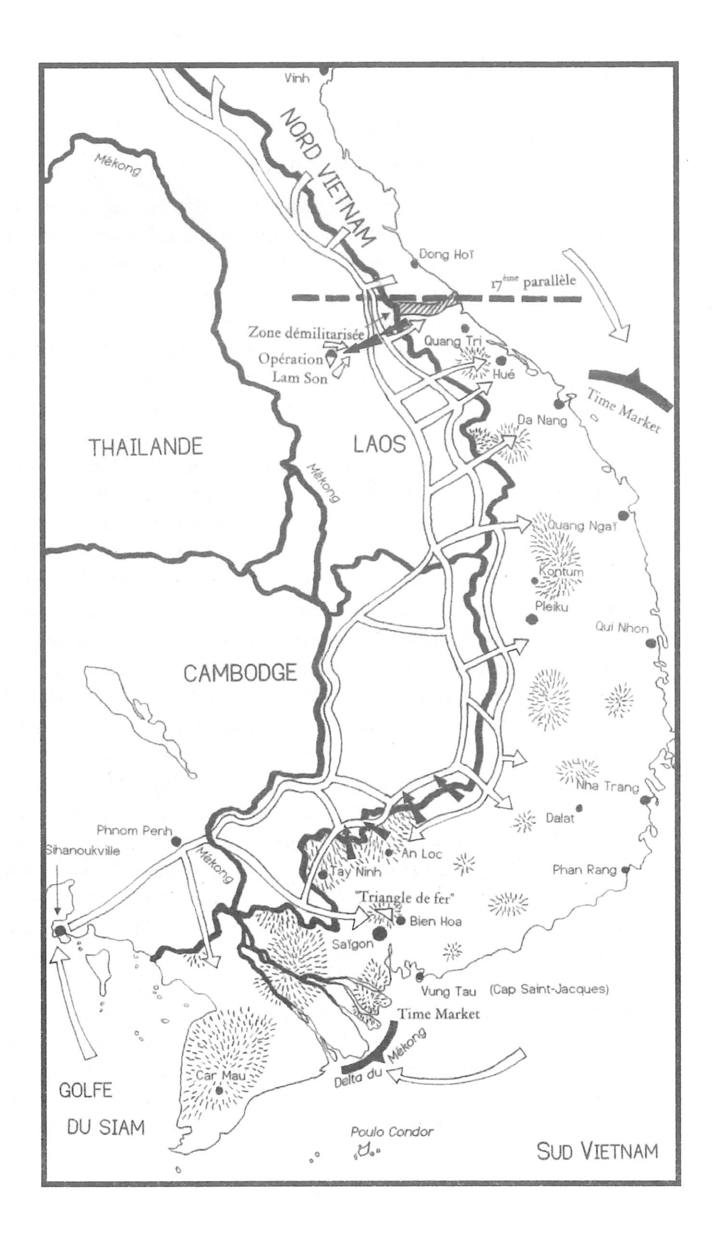
Nuit du 7 mai : prise d'*Eliane* 4, qui permet de contourner *Eliane* 2. Les dernières positions françaises tombent les unes après les autres. A 8 heures, quelques points de résistance luttent encore, dos à la rivière. A 17 h 30, c'est la capitulation.

Le sous-secteur sud (*Isabelle*) capitule quelques heures plus tard, après une tentative de sortie avortée.


Division 312
Division 308
D308
É
D6
D312
H2
D3
E1
D308
H3
H4
E4
C1
E2
C5
C4
J
E5
D308
Division 316
Nam Yum
Division 304
Isabelle
D304
D304
1 -7 MAI

La piste Ho Chi Minh

La jungle de la cordillère annamite est depuis toujours sillonnée de sentiers tracés par les éléphants qui aiment à emprunter les mêmes itinéraires. Début 1959, Giap fait ouvrir une voie permettant de ravitailler les maquisards du Sud en passant par le Laos, ce qui allait devenir la «Piste Ho Chi Minh» (appellation occidentale) ou «route de la cordillère» (appellation vietnamienne). Le régiment 559 (qui compta jusqu'à 24 000 hommes) sélectionna des itinéraires dans les zones libérées du Pathet Lao et utilisa des éléphants pour élargir les sentiers. La piste s'étendit jusqu'au Cambodge, avec des parallèles, des rocades et de nombreux embranchements vers le Sud Vietnam. Le portage par bicyclettes, à dos d'hommes, de chevaux ou d'éléphants dura jusque 1964. Les camions prirent le relais sur des voies élargies et parfois même asphaltées, doublées de pipe-line, protégées par la DCA, semées d'ateliers, de dépôts de carburant, de réfectoires etc. 80 000 hommes et femmes étaient occupés à l'entretien et à la défense de la piste rien qu'au Laos. Les Américains larguèrent des millions de tonnes de bombes sur la piste, ainsi que d'innombrables détecteurs et senseurs signalant à l'US Air Force le passage de camions. Des camions chargés de cailloux foncèrent sur des tronçons délibérément mal camouflés pour attirer les bombardiers. En avril-mai 1970, les FAPL se dérobèrent devant les offensives américano-saïgonnaises à la frontière cambodgienne, et seuls quelques dépôts furent perdus. Mais lorsqu'en janvier et avril 1971, 16 000 soldats saïgonnais appuyés par des tanks et des hélicoptères tentèrent de couper la piste au Laos (opération *Lam Son 719*), les FAPL et l'Armée populaire acceptèrent la bataille. La débâcle saïgonnaise fut totale : entre 10 000 et 15 000 hommes tués ou prisonniers, des centaines d'hélicoptères et de blindés détruits. Les FAPL recevaient aussi leur ravitaillement par la mer. À l'été 1965, 100 patrouilleurs rapides de l'US Navy, 30 bâtiments des US Coast Guards et des centaines d'embarcations de tout type, guidés par l'aéronavale et les radars de la 7e Flotte, entreprirent de contrôler un trafic de 50 000 jonques et sampans dans les eaux sud-vietnamiennes, particulièrement dans le delta du Mékong (opération *Time Market*).


Vinh
NORD VIETNAM
Mékong
Dong Hoï
17ème parallèle
Zone démilitarisée
Opération
Lam Son
Quang Tri
Hué
Time Market
Da Nang
THAILANDE
LAOS
Mékong
Quang Ngaï
Kontum
Pleiku
Qui Nhon
CAMBODGE
Nha Trang
Dalat
Phnom Penh
Sihanoukville
Mékong
An Loc
Tay Ninh
Phan Rang
"Triangle de fer"
Bien Hoa
Saïgon
Vung Tau
(Cap Saint-Jacques)
Time Market
Delta du Mékong
Car Mau
GOLFE
DU SIAM
Poulo Condor
SUD VIETNAM

Une offensive américaine : l'opération « Cedar Falls »

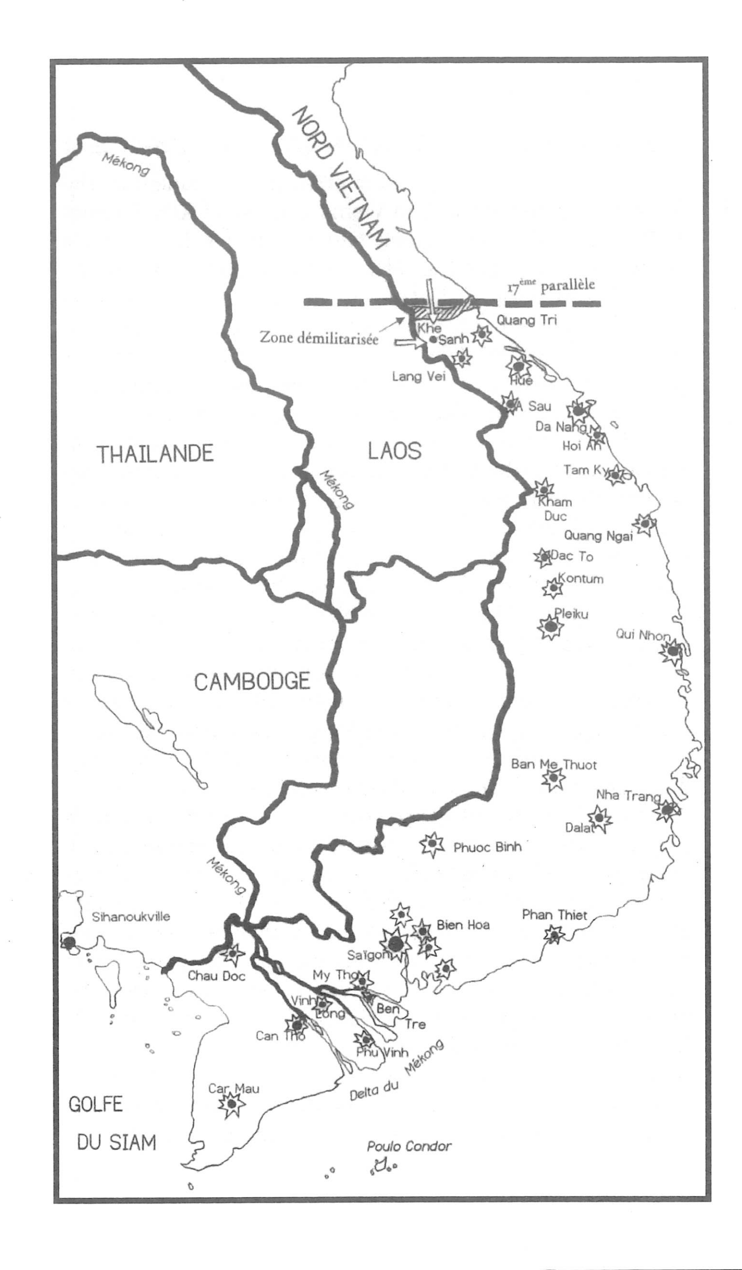
Le but de *Cedar Falls* était de liquider les unités de l'Armée populaire et des FAPL, et les structures de commandement du FNL installés dans le « Triangle de fer », à 40 km au nord-ouest de Saigon. Le FNL avait depuis deux ans le contrôle total de ces 100 km² de forêts, de marais et de rizières, sur lesquels les Américains avaient déversé en 1965 et 1966 un demi-million de tonnes de bombes. Le 1er janvier 1967, la 2e Brigade de la 1ère Division d'infanterie est héliportée à Ban Suc. La localité et les hameaux environnants sont vidés de leurs 6 000 habitants : les suspects sont emmenés par la police, les jeunes hommes incorporés de force dans l'armée saïgonnaise, et tous les autres, vieillards, femmes et enfants, déportés dans un camp de réfugiés improvisé dans une région voisine. Toutes les maisons sont incendiées et leurs ruines rasées au char-bulldozer. La région est devenue « Specific Strike Zone », toute personne y sera abattue à vue. Le 5 janvier, la 2e Brigade, la 196e Brigade d'infanterie légère et la 5e division saïgonnaise prennent position le long du côté ouest du Triangle. La 3e Brigade est héliportée à l'est et attaque la forêt de Than Dien ; la 11e *Armored Cavalry* (une division blindée) quitte Ben Cat pour l'ouest où la 173e *Airborne* est héliportée. Deux bataillons (l'un d'infanterie, l'autre de rangers) achèvent au sud-est le bouclage du Triangle. Un total de 30 000 hommes. Mais le piège s'est refermée sur le vide : les ratissages n'ont donné lieu qu'à des escarmouches mineures avec des miliciens locaux et à la découverte de tunnels contenant des documents, d'importants stocks de vivres, d'armes et d'équipements. Les militaires US revendiquent la mort de 835 « ennemis confirmés », mais leur comptabilité macabre est sujette à caution : pour les GI's, « tout Vietnamien mort est un Vietcong ». Deux jours après, les FAPL reprenaient le contrôle de la région... Des dizaines d'opérations du type de *Cedar Fall* furent menées. La médiocrité de leurs résultats est impressionnante, considérant la débauche de moyens matériels, d'effectifs, et la violation totale et systématique des lois de la guerre.

2nd Brigade
Thi Tinh
ROUTE 13
Forêt de Than Dien
"TRIANGLE DE FER"
Ben Suc
Ben Cat
Rach Bar
2nd Brigade
+ 196th Light Infantery Brigade
+ 5ème division saïgonnaise
Forêt de Ho Bo
ROUTE 14
Saïgon
VERS SAÏGON
ROUTE 1

3rd Brigade
ROUTE 13
Ben Suc
11th Armored Cavalry
+ 173rd Airborne
Rach Bar
Thi Tinh
Forêt de Ho Bo
ROUTE 14
Saïgon
ROUTE 1
rangers

L'offensive du Têt (30 janvier-24 février 1968)

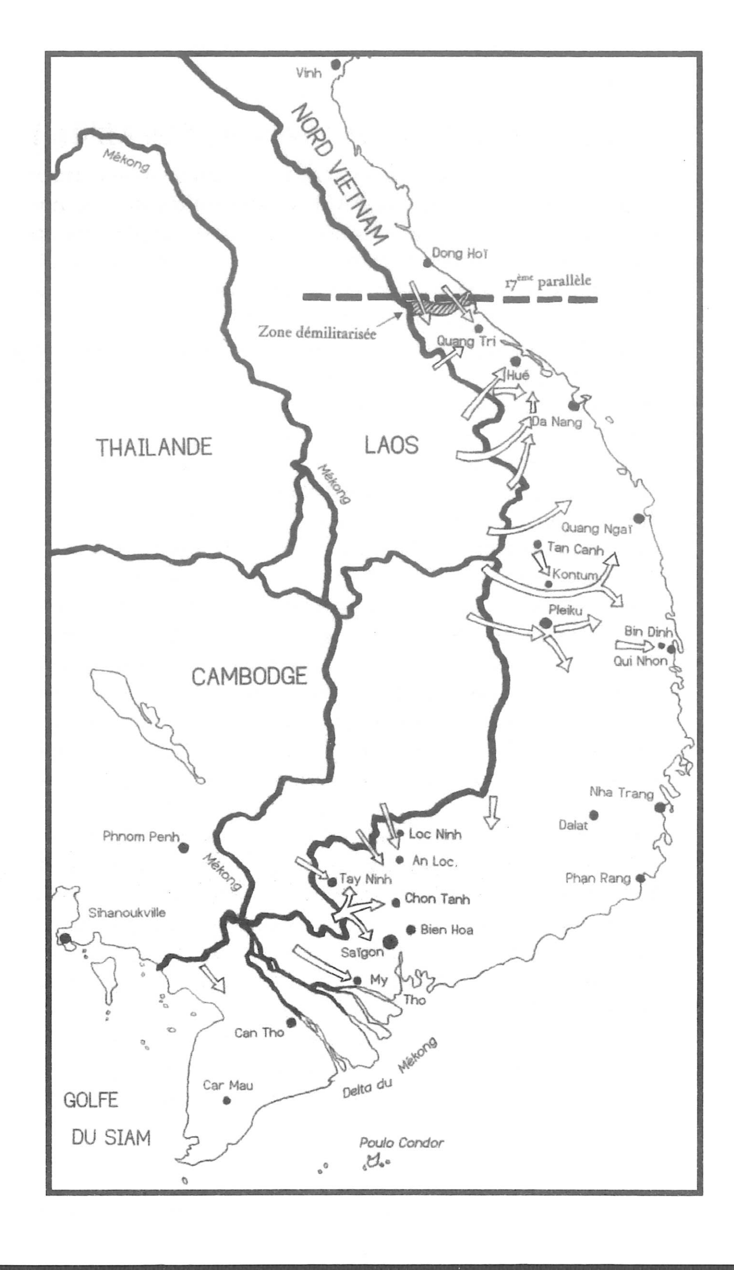
La carte n'indique que les principales batailles du Têt. La tactique est partout la même: les bases sont harcelées pour fixer les troupes ennemies, les villes sont libérées et les cadres politiques locaux, qui forment des comités révolutionnaires, demandent aux citadins rassemblés en meetings improvisés de soutenir l'action des combattants. À Saigon, les quartiers de banlieue sont libérés tandis que l'ambassade US, le palais présidentiel et la radio sont attaqués. Hué, Pleiku, Ban Me Thuot, Da Nang et Dalat sont libérés dès le début de l'offensive. À Ben Tre, le FNL s'empare de la radio et diffuse ses propres émissions. Les Américains ripostent en brûlant toute la ville au napalm. Les forces US qui se dirigent sur Hué tombent dans de coûteuses embuscades tandis que 5 000 combattants des FAPL se retranchent dans l'ancienne capitale impériale. Le 4 février, les forces américano-saïgonnaises entreprennent la reconquête de la ville maison par maison. La garnison offre une résistance telle que ce n'est que le 24 que le drapeau sudiste sera hissé sur la citadelle où quelques francs-tireurs résistent encore. Il aura fallu 13 jours de combats acharnés aux forces américano-saïgonnaises pour reprendre Saigon, avec l'appui de l'aviation qui bombarde les quartiers populaires de Go Vap, Cho Lon et Gia Dinh. 18 000 maisons y seront détruites. Les forces américano-saïgonnaises reprennent partout du terrain. L'offensive du Têt a échoué: 30 000 combattants de l'Armée populaire et des FAPL, 10 000 soldats saïgonnais, 2 500 soldats US et plus de 14 000 civils ont été tués. Le régime ne s'est pas effondré, le mouvement insurrectionnel a été plus faible qu'escompté et les pertes ont été lourdes, mais l'impact politique est déterminant: le Têt convainquit les USA qu'ils ne pourraient pas gagner la guerre. Une majorité d'Américains soutenaient encore la guerre en 1967. Début 1968, ils n'étaient plus que 44 %. Le mouvement pacifiste prit un caractère de masse et le taux de désertion passa dans l'armée américaine, entre 1965 et 1971, de 16 ‰ à 62 ‰ ...



NORD VIETNAM
Mékong
17ème parallèle
Zone démilitarisée
Khe
Sanh
Quang Tri
Lang Vei
Hue
A Sau
Da Nang
Hoi An
THAILANDE
LAOS
Tam Ky
Mékong
Kham
Duc
Quang Ngai
Dac To
Kontum
Pleiku
Qui Nhon
CAMBODGE
Ban Me Thuot
Nha Trang
Dalat
Phuoc Binh
Mékong
Sihanoukville
Bien Hoa
Phan Thiet
Saïgon
Chau Doc
My Tho
Vinh
Long
Ben
Tre
Can Tho
Phu Vinh
Mékong
Delta du
Car Mau
GOLFE
DU SIAM
Poulo Condor

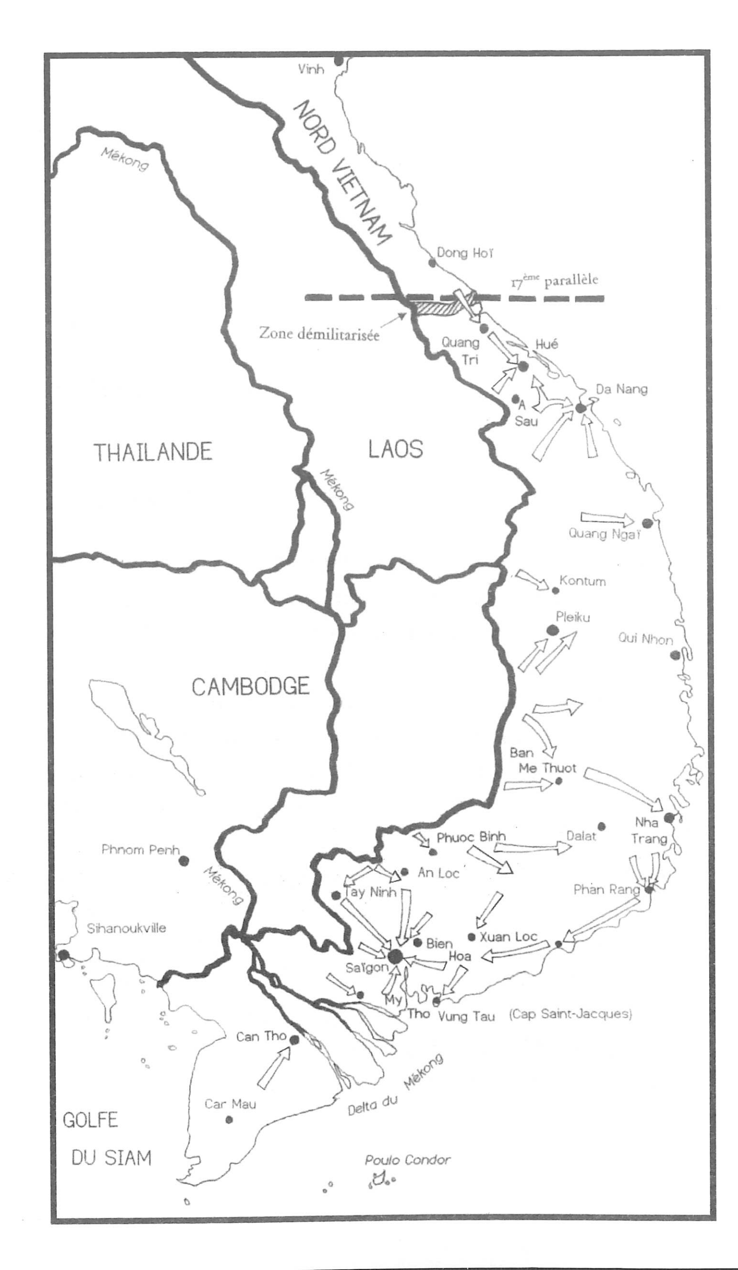
L'offensive de Pâques (offensive «Nguyen Huê»)

L'offensive de Pâques 1972 est le premier engagement massif de l'Armée populaire au Sud Vietnam. C'est au XIXe Plenum du Parti que Giap avait signalé tout à la fois les dangers de la «vietnamisation» face à un FNL exsangue après l'offensive du Têt, et la supériorité de l'Armée populaire sur l'armée saïgonnaise, démontrée par la mise en échec de l'opération *Lam Son* début 1971. Giap fixa l'objectif «modifier l'équilibre des forces grâce à des opérations conventionnelles liées à des initiatives politiques». 125000 soldats répartis en vingt divisions. 400 tanks (principalement des T54) et de l'artillerie lourde (notamment des canons M46 de 130 mm) gagnèrent secrètement le Sud par la piste. Comme pour le Têt, l'organisation fut remarquable, parvenant à concilier des préparatifs de grande ampleur avec un secret rigoureux. L'offensive avait trois axes. Au nord, une attaque devait forcer la zone démilitarisée et prendre Quang Tri tandis qu'une division attaquerait Hué par l'ouest. Au centre, une attaque partant des hauts plateaux viserait Pleiku et Kontum pour couper le pays en deux. Au sud, une offensive viserait directement Saigon. L'Armée populaire prit le dessus, mais les forces saïgonnaises combattirent en général mieux que prévu. Au nord, Quang Tri fut libéré, mais au sud les défenseurs d'An Loc résistèrent aux attaques et aux bombardements. Alors que l'Armée populaire était sur le point d'atteindre la mer, fin avril, les attaques contre Kontum (défendue notamment par une division sud-coréenne) et Binh Dinh échouèrent. L'action de l'aviation stratégique US fut alors partout déterminante: les B-52 furent employés plus de 5000 fois en soutien tactique en avril-mai 1972. Ces appareils, qui portaient chacun plus de 30 tonnes de bombes, écrasèrent les concentrations de l'Armée populaire montant à l'assaut d'An Loc et de Kontum, anéantissant des unités entières d'un seul coup. Les B-52 volaient hors d'atteinte de l'abondante DCA de campagne de l'Armée populaire. L'offensive de Pâques déboucha sur une impasse stratégique et relança les négociations de Genève.


Vinh
NORD VIETNAM
Mékong
Dong Hoï
17ème parallèle
Zone démilitarisée
Quang Tri
Hué
Da Nang
THAILANDE
LAOS
Mékong
Quang Ngaï
Tan Canh
Kontum
Pleiku
Bin Dinh
Qui Nhon
CAMBODGE
Nha Trang
Dalat
Phnom Penh
Mékong
Loc Ninh
An Loc
Tay Ninh
Chon Tanh
Phan Rang
Sihanoukville
Bien Hoa
Saïgon
My
Tho
Can Tho
Delta du Mékong
Car Mau
GOLFE
DU SIAM
Poulo Condor

L'offensive finale (offensive «Ho Chi Minh»)

En 1973 et 1974, le désengagement américain a laissé l'armée saïgonnaise seule face aux FAPL et aux unités de l'Armée populaire infiltrées au Sud. L'armée saïgonnaise compte 450 000 soldats, 100 000 aviateurs et marins et 500 000 paramilitaires. Ses arsenaux regorgent d'équipements modernes laissés par le retrait américain, plus de 1 600 avions et hélicoptères et 1 200 chars. Cependant, minée par la corruption, le népotisme et la tyrannie d'officiers sans foi ni loi, elle a une valeur combative médiocre. Fin 1974, Giap place vingt-huit divisions – 300 000 hommes, 400 chars – sous le commandement opérationnel du général Van Tien Dung. L'offensive finale commence le 6 janvier 1975 par une action-test dans la province de Phuoc Long. Le succès est total et la capitale provinciale, Phuoc Binh, tombe. Les divisions de l'Armée populaire foncent sur Ban Me Thuot qui tombe, dans la foulée, le 10 mars. La retraite ordonnée alors aux forces saïgonnaises pour barrer la route de Saigon se transforme en déroute. L'armée saïgonnaise s'effondre, ses soldats désertent en masse et rançonnent la population civile. Quang Tri et An Loc, deux villes que les Saïgonnais avaient défendues avec acharnement lors de l'offensive de Pâques, tombent le 19 et 20 mars. Tan Ky tombe le 24, Quang Ngai et Hué le 25 mars, Da Nang le 30, Qui Nhon le 1er avril, Nha Trang le 3, Dalat le 4. Le 16 avril, c'est le tour de Phan Rang, Phan Thiet le 19 et Xuan Loc le 20, la seule ville dont les défenseurs ne s'étaient pas débandés. Treize divisions encerclent Saigon où le président Thieu démissionne au profit du général Minh. Le lendemain, des avions A37 portant la cocarde saïgonnaise ajoutent à la confusion en bombardant le palais présidentiel, provoquant une rumeur de coup d'État. En fait, il s'agit d'appareils de prise qui avaient décollés de Phan Rang. Le 29, les derniers Américains quittent la ville en hélicoptères tandis qu'on se bat aux portes et le 30 avril, à 12 h 15, le chef de char Than descend de son T54 pour hisser le drapeau du FNL sur le palais présidentiel.



Vinh
NORD VIETNAM
Mékong
Dong Hoï
17ème parallèle
Zone démilitarisée
Quang Tri
Hué
Da Nang
A Sau
THAILANDE
LAOS
Mékong
Quang Ngaï
Kontum
Pleiku
Qui Nhon
CAMBODGE
Ban Me Thuot
Nha Trang
Phuoc Binh
Dalat
Phnom Penh
An Loc
Mékong
Tay Ninh
Phan Rang
Sihanoukville
Bien Hoa
Xuan Loc
Saïgon
My Tho
Vung Tau
(Cap Saint-Jacques)
Can Tho
Delta du Mékong
Car Mau
GOLFE DU SIAM
Poulo Condor

Bibliographie

1. Bibliographie critique de l'ouvrage

Outre les *Mémoires* et d'autres écrits du général Giap, j'ai essentiellement pioché dans le remarquable livre de Peter Macdonald, *Giap – Les deux guerres d'Indochine*, (Éditions Perrin, Paris, 1992). Ce livre a pris le relais du *Giap ou la guerre du peuple* de Gérard Le Quang (Éditions Denoël, collection Grands reportages, Paris, 1973) et du *Giap* de Georges Boudarel (Éditions Atlas/Érasme, Paris/Bruxelles, 1977), qui étaient ce que l'on pouvait faire de mieux avec les informations dont on disposait alors. L'essai de Pierre Rousset, *Le Parti Communiste vietnamien*, (Librairie François Maspero, Petite collection n° 150, Paris, 1975) est irremplaçable, mais j'ai aussi pris mon bien dans le *Ho Chi Minh* de Christiane Pasquel Rageau (Éditions universitaires, collection Les Justes, Paris, 1970), dans les ouvrages de Wilfred Burchett, (principalement : *La seconde résistance : Vietnam 1965*,

Éditions Gallimard, NRF, Paris, 1965 et *Pourquoi le Vietcong gagne,* Librairie François Maspero, collection Cahiers libres n° 135-136, Paris, 1968 – avec de larges extraits d'un inédit de Giap) et de Bernard Fall (principalement *Le Viêt-Minh : La république démocratique du Viêt-Nam : 1945-1960,* Éditions Armand Colin, collection Cahier de la Fondation Nationale des Science Politiques n° 106, Paris, 1960 et *Indochine 1945-1963 : Street without joy : Chronique d'une guerre révolutionnaire,* Robert Laffont, Paris, 1962). Pour la bataille de Dien Bien Phu, les livres abondent. J'ai pioché dans une dizaine d'entre eux, ceux des chantres du militarisme colonialiste, (par exemple Erwan Bergot : *Les 170 jours de Dien Bien Phu,* Presses de la Cité, 1979, ou Jean-Pierre Bernier : *Il y a 50 ans Dien Bien Phu,* Éditions Michel Lafin, Neuilly-sur-Seine, 2003) comme ceux des productions hagiographiques de Hanoï (*Dien Bien Phu – Histoire, Impressions, Souvenirs,* Éditions Thê Gióí, 2004, *Dien Bien Phu — La décision la plus difficile de la carrière du général Giap,* Éditions Thê Gióí, 2004). *La bataille de Dien Bien Phu* de Jules Roy, (Éditions Julliard, Paris, 1963), livre réactionnaire, controversé et vieilli, a gardé tout son souffle, mais la somme de Bernard Fall, *Dien Bien Phu – Un coin d'enfer* est d'une rigueur infiniment supérieure (Éditions Robert Laffont, Paris, 1968). *Paris Saïgon Hanoï – Les archives de la guerre 1944-1947,* présenté par Philippe Devillers, éclaire notamment les circonstances du début de la guerre française (Éditions Julliard,

collection Archives n° 101, Paris, 1988). Pour la guerre américaine : *Vietnam* de Stanley Karnow (Presses de la Cité, Paris,1984), *Histoire des guerres du Vietnam* (recueil paru aux Éditions Elsevier Séquoia, Paris/Bruxelles 1980), *L'Offensive du vendredi saint* de Jacques Despuech (Éditions Fayard, Paris, 1973), *Et nous prîmes Saïgon* du général Van Tien Dung (Éditions Le Sycomore, Paris, 1979) et quelques autres. Une bibliographie complète sur le sujet est disponible sur le site :
www.geocities.com/t_derbent

2. Bibliographie du général Giap

Armement des masses révolutionnaires : Édification de l'armée du peuple, Éditions en langues étrangères, Hanoï, 1974.
Des journées inoubliables, Hanoï, 1975.
Dien Bien Phu : Le rendez-vous de l'histoire, éditions Thê Gióí, Hanoï.
Dien Bien Phu, Éditions en langues étrangères, Hanoï, 1959.
Écrits, Éditions en langues étrangères, Hanoï, 1977 (contient les textes : *Guerres du peuple contre guerre aéronavale US ; La guerre de libération nationale au Viet Nam ; Armement des masses révolutionnaires : Édification de l'armée du peuple*).
Encore une fois nous vaincrons, Éditions en langues étrangères, Hanoï, 1966.

Guerre de libération, Éditions sociales, Paris, 1970.

Guerre du peuple, armée du peuple (contient aussi : *La guerre de libération du peuple vietnamien contre les impérialistes français et les interventionnistes américains ; Les grandes expériences de notre Parti dans la direction de la lutte armée et de l'édification des forces armées révolutionnaires ; Dien Bien Phu*), Éditions en langues étrangères, Hanoï, 1961, (réédité en 1973).

Guerre du peuple armée du peuple, Librairie François Maspero, collection Cahiers Libres. Réédité en Petite collection Maspero n° 14, Paris, 1966.

Guerre du peuple contre guerre aéronavale, Éditions en langues étrangères, Hanoï, 1975.

L'Armée populaire de libération du Viet-Nam, Service d'Information du Vietnam, Hanoï, 1951.

La guerre de libération nationale au Vietnam : Ligne générale, stratégie, tactique, Éditions en langues étrangères, Hanoï, 1970.

La route vers Dien Bien Phu, Éditions Thê Giói, Hanoï.

Le peuple du Sud Vietnam vaincra, Éditions en langues étrangères, Hanoï, 1965.

Mémoires 1946-1954, Tome 1 : *La résistance encerclée*, éditions Anako, Fontenay-sous-bois, 2003.

Mémoires 1946-1954, Tome 2 : *Le chemin menant à Dien Bien Phu*, éditions Anako, Fontenay-sous-bois, 2004.

Mémoires 1946-1954, Tome 3 : *Dien Bien Phu, Le rendez-vous avec l'histoire*, Éditions Anako, Fontenay-sous-bois, 2004.

Notre guerre du peuple a vaincu la guerre de destruction américaine (contient aussi : *Les succès éclatants et la puissance de la guerre du peuple au niveau régional dans le nord Vietnam socialiste*), Éditions en langues étrangères, Hanoï, 1969.
Victoire totale, tâche grandiose, éditions John Didier, 1968.

Participation à des ouvrages collectifs

Dien Bien Phu : Histoire Impressions Souvenirs, éditions Thê Gióí, Hanoï, 2004.
Dien Bien Phu : La décision la plus difficile de la carrière du général Giap (sélection d'articles), éditions Thê Gióí, Hanoï, 2004.
Échec à l'agresseur américain : Vietnam 1974, Éditions sociales, Paris, 1967.
Récits de la résistance vietnamienne, 1925-1945, Librairie François Maspero, collection Cahiers Libres, réédité dans la Petite collection Maspero n° 80, Paris, 1971.

Remerciements
Un grand merci à **Patrick** et à **Flor**, les libraires-bouquinistes militants du *Point du Jour* (à Paris) et d'*Aurora* (à Bruxelles) qui m'ont fourni les documents nécessaires à ce travail. Merci à **Théo** qui a complété ce matériel en écumant pour moi les librairies de Hanoï. Merci à **Renaud** qui m'a déniché le document de Che Guevara et à **Lenka** qui l'a traduit. Merci à **Agota** pour le motif de couverture (créé à partir d'une affiche du FNL). Merci aux bonzes et aux petites mains des Éditions Aden qui m'ont épaulé dans ce chantier au-delà de ce que commandent l'intérêt éditorial et la conscience professionnelle. Que Dieu vous parfume tous.
T. D.

Table des matières

Parus aux éditions Aden

- *Un peintre parmi les gueules noires,* Gilles Martin, entretien avec Roger Somville.
- *11 septembre 2001, la fin de la «fin de l'histoire»,* Jean Bricmont, Noam Chomsky, Naomi Klein, Anne Morelli.
- *Lumumba un crime d'État,* Colette Braeckman.
- *En travers de la gorge,* Titom.

Petite bibliothèque d'Aden

1. *Les luttes de classes en Flandre,* Paul Lafargue.
2. *Tuer l'espoir,* Norman Finkelstein.
3. *Mourir pour Mac Do en Irak,* Collectif.
4. *Comprendre le pouvoir,* tome 1, Noam Chomsky.
5. *Socialisme utopique et socialisme scientifique,* Friedrich Engels.
6. *Bastions pirates,* Do or die.
7. *Pourquoi Benerdji s'est-il suicidé ?,* Nazim Hikmet.
8. *L'Insurrection prolétarienne de 1830 en Belgique,* Maurice Bologne.
9. *Le socialisme et l'homme,* Ernesto Che Guevara.
10. *Sur la nature humain,* Noam Chomsky et Michel Foucault.
11. *Comprendre le pouvoir,* tome 2, Noam Chomsky.
12. *Retour sur la question,* Henri Alleg.

Grande bibliothèque d'Aden

1. *Zola l'imposteur,* Julie Moens.
2. *Clausewitz et la guerre populaire,* T. Derbent.
3. *Les États-Unis, de mal empire,* D. Bleitrach, V. Dedaj et M. Vivas.
4. *Impérialisme humanitaire,* Jean Bricmont.
5. *La RTBF est aussi la nôtre,* Bernard Hennebert.

Collection EPO

- *Breendonk, chronique d'un camp (1940-1944),* Jos Vander Velpen.
- *L'horreur impériale,* Michael Parenti.
- *La guerre des médicaments. Pourquoi sont-ils si chers ?,* Dirk Van Duppen.
- *Le mythe de la bonne guerre,* Jacques R. Pauwels.
- *Les nouveaux maîtres de l'école,* Nico Hirtt.
- *Tutti cadaveri, le procès de la catastrophe du bois du Cazier à Marcinelle,* Marie Louise De Roeck, Julie Urbain et Paul Lootens.
- *Hitler, l'irrésistible ascension ?,* Kurt Gossweiler.

Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A. - 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'Imprimeur : 95084 - Dépôt légal : septembre 2006 - *Imprimé en France*